

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

I

JAVAN

(JUSQU'EN 480)

EUGÈNE CAVAIGNAC

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
DOCTEUR ÈS LETTRES

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

I

JAVAN

(JUSQU'EN 480)



PARIS

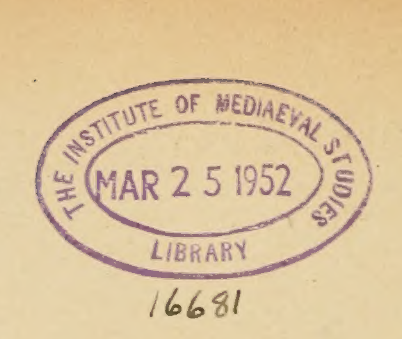
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS. — E. DE BOCCARD, SUCCESSEUR

Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France
et de l'École Normale Supérieure

4, RUE LE GOFF, 4

—

1917



AVERTISSEMENT

Le premier volume était conçu sur le même plan que les deux autres. Le cataclysme qui s'est abattu sur l'Europe civilisée m'a forcé de modifier ce plan. Le récit des événements était, au moment où éclata la guerre, préparé dans ses grandes lignes. Je me suis décidé à le rédiger et à le publier pour ne pas mettre trop d'intervalle entre les diverses parties de mon travail. Mais l'heure n'est pas propice aux recherches de pure érudition. J'ai donc réservé pour une seconde partie : 1° l'indication et la discussion des travaux de mes devanciers, de ceux qui ont servi de base à mon exposé et de ceux que j'ai rencontrés sur mon chemin ; — 2° la justification des vues personnelles que j'ai été amené à émettre sur tel ou tel point particulier. Le tout formera une série d'études qui constitueront la seconde partie de ce tome I. Elle est, naturellement, ébauchée et paraîtra ultérieurement, s'il plaît à Dieu : il va de soi que je ne puis prévoir à quel moment.

E. Cavaignac.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

TOME I

JAVAN (JUSQU'EN 480)

LIVRE I

L'EMPIRE ÉGYPTIEN ET LA CIVILISATION MYCÉNIENNE

(JUSQUE VERS 1150 AV. J.-C.)

CHAPITRE I

L'Égypte et la Chaldée.

I. L'histoire commence avec les grandes civilisations ayant un intérêt actuel. — Pourquoi nous ne considérons, parmi celles-là, que l'Égypte et la Chaldée.
II. L'Égypte, les Egyptiens. — Unité de civilisation dès le 4e millenaire av. J.-C., caractéristique.
III. La Chaldée. — Sumeriens et Sémites. — Unité de civilisation dès le 3e millenaire av. J.-C. — Caractéristique de cette civilisation.
IV. Expansion progressive des deux civilisations. — Nous les étudions du point de vue européen.

I

L'histoire ne commence ni avec la Terre, ni même avec l'Homme. Non que le passé de notre planète, ou le passé de notre espèce, soient sans intérêt ou échappent aux investigations de la science actuelle. Mais l'interêt en est tout autre que celui qui s'attache a la genese des civilisations encore existantes, et l'induction atteint ces objets par de tout autres voies. Les civilisations, au contraire, sont l'objet propre des études historiques.

C'est avec raison qu'on n'etend même pas la tâche de l'historien

aussi loin que l'étude de l'homme civilisé en général. Dans plusieurs régions, au cours des âges, ont apparu des groupes humains susceptibles d'une conception suffisamment élevée et évolutive de l'organisation sociale, de la religion, de l'art, pour que le mot de « civilisation » puisse être légitimement prononcé. Un de ces groupes nous a laissé des traces irréfutables de son activité dans les cavernes de la Madeleine (Dordogne). D'autres n'ont peut-être échappé que par hasard à nos recherches. Mais, dans le premier cas cité, les changements climatériques ont amené une éclipse totale. Ailleurs, les causes ont pu être autres, mais l'effet a été le même. Or, partout où il y a eu cessation prolongée de l'effort et rupture complète de la tradition, l'historien n'a pas la parole. Ne relèvent de lui que les civilisations dont l'intérêt est encore actuel.

Elles sont plusieurs, produites lentement, à des époques très différentes, en des régions très éloignées l'une de l'autre. Le besoin d'unité de l'esprit humain est tel qu'on a souvent cherché à leur trouver, soit une origine commune, soit une condition commune de production. Mais, jusqu'à présent, ces tentatives n'ont pu emporter une conviction solide. L'Égypte, la Chaldée, l'Inde, la Chine, le Mexique et le Pérou sont des « cas » que l'historien doit se résigner à envisager séparément, sans chercher à englober leur évolution dans une loi apparente qui ne serait qu'un jeu d'esprit.

Nous ne considérerons que deux de ces civilisations, l'Égypte et la Chaldée, celles de la zone que nous appellerons, sans viser à une précision excessive, la zone méditerranéenne. Si l'on regarde une carte du globe, en s'attachant à l'accident morphologique important qu'est la Méditerranée, on remarque qu'à quelque distance en arrière des terres qu'elle baigne s'étend une ceinture presque ininterrompue de déserts et de steppes : Sahara, Arabie, Iran, Turkestan, Sibérie, Russie du Sud-Est. Assurément, de même que la Méditerranée, avec ses golfes écartés (Adriatique, Mer Noire), n'est pas un lien parfait entre les terres africaines, asiatiques ou européennes qu'elle baigne, de même cette ceinture n'est pas un isolant absolu : les pistes qui la coupent ont été de tout temps bien connues des nomades. Mais enfin elle fait de la zone en question un domaine assez séparé des autres domaines ouverts à l'activité humaine pour que les limites en soient restées longtemps presque infranchissables aux caravanes et à la navigation. C'est pourquoi l'Inde, la Chine, l'Amérique, tout en relevant de l'historien, peuvent être laissées de côté, quand on cherche uniquement à suivre l'évolution qui, au bout de plusieurs millénaires, a formé la civilisation européenne.

Les civilisations égyptienne et chaldéenne, quand elles deviennent saisissables pour nous, n'apparaissent pas moins différentes entre elles que différentes des civilisations extra-méditerranéennes. Mais

on les retrouve, l'une et l'autre, derrière toutes celles qui se sont développées dans la zone méditerranéenne, puis européenne. Non pas qu'on ne rencontre, autour de l'Archipel ou ailleurs, des éléments originaux. Mais tout cela a été comme noyé peu à peu dans un grand courant venu d'Orient. C'est donc ce courant qu'il nous faut suivre, en remontant aussi près que possible de sa source.

II

L'Égypte est située aux bouches d'un fleuve qui se trouve être le plus long du monde. Il est sujet à des phénomènes de crue et de décrue dont l'ampleur n'a d'égale que leur régularité. Non seulement il crée ainsi un sol d'alluvions extrêmement fertile, mais il encourage d'une manière unique le travail et la réflexion des hommes.

La race qui l'a mis en valeur, d'où venait-elle? Les savants modernes, surtout à coups d'arguments linguistiques, l'ont fait venir tantôt de l'Est, tantôt de l'Ouest. Elle-même, quand elle a commencé à réfléchir sur son passé, s'est considérée comme autochthone, et la civilisation qu'elle a développée est, en tous cas, indissolublement liée au sol sur lequel elle est née.

Le morcellement politique a longtemps prévalu. On a été amené (Ed. Meyer) à considérer la date de 4241 av. J.-C. comme la date de constitution du calendrier égyptien. Ce calendrier atteste une civilisation déjà avancée, et sa diffusion suppose l'expansion de cette civilisation sur toute la vallée inférieure du Nil. Mais le calendrier a été introduit certainement avant l'époque de dualisme qu'on entrevoit au début de l'histoire égyptienne, et qui a laissé de si longues traces dans les institutions du pays. A fortiori précède-t-il le moment où commence cette longue série de dynasties que les érudits de basse époque ont fixée un peu arbitrairement, en éliminant nombre de révolutions et de guerres. L'existence du calendrier dans la région d'Héliopolis, et son adoption générale, attestent que la civilisation égyptienne, dans ses grands traits, était formée bien avant que tout le pays reconnût la loi d'un seul Pharaon.

L'Égyptien est un paysan ingénieux et laborieux, encore qu'il vive dans les bourgades que la crue du fleuve laisse à découvert en toute saison. Mais il n'est pas commerçant, s'inquiète peu du dehors, craint la mer. La famille est lâche, mollement constituée. Le père ne transmet pas son bien, tout au moins ne transmet pas sa terre. La femme est très libre, le mariage étant un lien fragile et multiple. Les enfants suivent la mère; frères et sœurs sont rare-

ment élevés ensemble, ce qui explique les mariages incestueux. Par contre, l'autorité locale est forte. Ce sont les chefs de la bourgade qui disposent de la terre, la répartissent périodiquement, en fixent les bornes, mouvantes comme les flots de l'inondation. Au-dessus de la bourgade, le nome est gouverné par de vrais princes, souvent héréditaires. Chefs de bourgades et de nomes ne seront de vrais fonctionnaires qu'aux époques où le Pharaon sera exceptionnellement fort, appuyé sur une milice en grande partie étrangère. Bien que le Pharaon soit un véritable dieu sur terre, le clergé est puissant. L'Égyptien a divinisé toutes les forces qu'il éprouve bienfaisantes ou redoutables, mais, en outre, il a, à un haut degré, le culte des morts : l'embaumement est pratiqué même chez les pauvres. De là, nombre de fondations pieuses, avec des desservants riches. Certains de ces clergés locaux se sont élevés à une haute fortune, et la géométrie, la médecine, les spéculations historiques et philosophiques ont débuté chez eux. Leurs travaux ont été conservés par une corporation nombreuse de scribes, dont la vie était consacrée à l'art difficile des hiéroglyphes.

III

La Chaldée est le pays situé sur le bas cours du Tigre et de l'Euphrate. C'est une terre d'alluvions, exceptionnellement fertile. D'autre part, il a fallu, pour tirer parti de cette fertilité, lutter contre les caprices des eaux par un système d'irrigation très propre à exercer l'activité et l'ingéniosité humaine. Ce sont là des circonstances géographiques extrêmement favorables au développement précoce de la civilisation matérielle : on ne peut pourtant pas dire que ce soient des conditions générales et uniques.

Il a fallu qu'elles coïncidassent avec des aptitudes innées dans les races établies sur le sol chaldéen. On en distingue deux principales. La première, les Sumériens, apparaît à l'historien moderne comme autochthone, encore qu'elle ait fort bien pu descendre, au cours des âges, des hauts plateaux de l'Est. L'autre, les Sémites, a été amenée des déserts de l'Ouest par un afflux commencé de très bonne heure, mais qui s'est continué sans cesse. Le dualisme a laissé un vestige irréfutable dans l'écriture locale, l'écriture cunéiforme, inventée manifestement pour le sumérien, et adaptée ensuite au langage sémitique. Les deux races, d'ailleurs, se trouvent amalgamées partout en Chaldée quand s'y révèlent les premières formations politiques stables.

Un document de basse époque babylonienne fait remonter à

l'an 3870 av. J.-C. la plus ancienne connue de ces formations, le royaume d'Agadé, illustré par Sargon et par Naramsin. Mais le document a été suspecté comme forçant à admettre une trop grande lacune entre la splendeur de cet État et celle des petits royaumes voisins. Il est vrai que le morcellement prolongé du pays, où tantôt l'un, tantôt l'autre de ces royaumes a pris l'hégémonie, sans effacer l'autonomie des autres, rend difficile une chronologie aussi précise que celle des dynasties égyptiennes. Ce qui est sûr, c'est que ce morcellement politique n'empêche pas l'unité de civilisation de se manifester dès les premiers temps authentiquement attestés, c'est-à-dire, au plus tard, au troisième millénaire av. J.-C.

Le Chaldéen apparait, lui aussi, comme un paysan, attaché à la terre, âpre au gain. Mais à la différence de l'Égyptien, il est en même temps très commerçant, sait vendre les produits de son sol aux peuplades du désert ou de la montagne en échange de leurs métaux : il a inventé un système de valeurs relatives et de calcul qui aura une longue fortune. La famille est assez solide. Le père dispose de son héritage, le distribue à ses enfants naturels ou adoptifs. La femme passe au mari avec une dot qu'elle rapporte à sa famille en cas de répudiation. Les enfants sont la propriété du père jusqu'à un âge avancé. Il y a partout des esclaves achetés à prix d'argent. L'État est petit, groupé autour d'une ville qui est la résidence du roi. Celui-ci s'appuie surtout sur une milice, souvent étrangère. Les fonctionnaires jugent et décident en maitres. Le roi est aussi grand-prêtre, mais le clergé n'est pas moins puissant qu'en Égypte. Dépendant de forces naturelles capricieuses, le Chaldéen est superstitieux, peuple l'air de dieux et de génies, recourt volontiers à ceux qui détiennent les formules par lesquelles on détourne leurs coups ou capte leurs faveurs. Certains sacerdoces locaux ont acquis une influence étendue, et c'est, là aussi, chez eux que l'astronomie, la médecine, la chronologie ont bégayé pour la première fois. C'est surtout pour perpétuer les acquisitions de leur science encore enfantine que travaillent les scribes, si utiles dans une société où l'écriture même constitue encore une discipline scabreuse.

IV

Il est difficile de rendre compte en quelques paroles de l'hétérogénéité des civilisations égyptienne et chaldéenne. Certaines nécessités naturelles communes ont créé des ressemblances entre elles : telle l'importance de l'irrigation dans le code rural. Certaines nécessités sociales se sont imposées à l'une comme à l'autre : le besoin

d'une milice étrangère, la multiplicité des clergés locaux, l'importance de la profession du scribe. Mais le fond est tout différent. Non seulement des traits de caractère, des habitudes nombreuses, que nous avons essayé de noter, établissent la démarcation. Mais encore les mêmes problèmes ont été attaqués et résolus par des moyens dissemblables : l'écriture en est une preuve. Et surtout l'art, qui est arrivé de part et d'autre, dès le troisième millénaire, à un degré de perfection appréciable, ne permet aucune hésitation pour quiconque a parcouru les collections égyptologiques et assyriologiques de nos musées. L'art égyptien et l'art chaldéo-assyrien diffèrent entre eux autant qu'ils diffèrent l'un et l'autre de l'art chinois, par exemple, ou de l'art mexicain, produits de la race jaune ou de la race rouge. Les influences réciproques que l'on peut noter çà et là sont des faits secondaires qu'on ne peut interpréter comme des survivances : ils résultent d'échanges tardifs, opérés à travers les solitudes du désert syro-arabe, comme les traces de relations établies, à travers la mer avec les peuples du Nord.

Égypte et Chaldée ont vécu pendant de longs siècles à quelques centaines de kilomètres l'une de l'autre, sans contact. Autour d'elles s'agitaient des populations notablement inférieures. Là même où ont surgi quelques germes originaux, il était écrit que ces deux grandes civilisations, aussitôt apportées par les armes ou par le commerce, imprimeraient fortement leur marque.

Elles méritent d'être étudiées en elles-mêmes, et les historiens de l'Orient leur feront toujours une part beaucoup plus large que nous autres Européens. Quand à nous, nous sommes forcés de nous borner sur elles au strict nécessaire, pressés de suivre leur rayonnement jusqu'aux terres de l'Occident, qui sont les nôtres.

CHAPITRE II

L'expansion de la civilisation chaldéenne.

I. Le morcellement politique. l'Élam. — Premiers rois connus. Sargon et Naramsin (après 3000), autres dynasties. — Élamites et Amorrhéens, Hammourabi (v. 2000), les Cosséens. — Les dynasties babyloniennes.
II. Les riverains du golfe Persique. — Harran, Assur. — Chaldée et Syrie. — Les Cananéens de Phénicie. — Expansion de la civilisation chaldéenne au moment où intervint l'Égypte.

Nous avons donc dit l'essentiel sur la Chaldée, sur les races qui l'avaient mise en valeur au moins 4.000 ans avant notre ère, nous avons vu quelle civilisation déjà avancée s'étendait sur tout le pays, coïncidant avec un morcellement politique qui devait subsister encore pendant de longs siècles. Reste à suivre rapidement les destinées des divers États qui ont appartenu dès l'origine à la zone d'influence de la civilisation chaldéenne, ou y sont entrés peu à peu.

I

Que les hommes qui ont mis en valeur la Chaldée et y ont créé la civilisation sumérienne soient venus du Nord ou du Sud, de la montagne ou de la mer, leur travail s'est poursuivi au milieu de difficultés que nous entrevoyons. Le pays, déjà favorisé par la nature, et pourvu peu à peu d'une civilisation dont la supériorité était ressentie autour de lui, ne pouvait manquer d'attirer les convoitises des Barbares des hauts plateaux ou du désert. Il fallait que ses ressources défensives fussent mises à la disposition d'une forte monarchie militaire. Malheureusement, nombreuses étaient les villes qui pouvaient prétendre à l'hégémonie. Le besoin était si impérieux, et la difficulté de le satisfaire si grande, que plus d'une fois on se résigna à accepter la protection impérieuse des voisins qui habitaient la grande plaine de l'Oulaï (Élam). Pourtant, quoique la civilisation fût à peu près la même en Chaldée et en Élam, il

existait une antipathie de race, exprimée dans de très vieilles légendes, et qui se réveillait sans cesse. De plus, on constate dans l'Élam une tradition féodale en vertu de laquelle les ressources de cette monarchie furent le plus souvent morcelées entre plusieurs princes apanagés.

Les plus anciens documents qui nous font toucher du doigt cet état de choses sont relatifs aux villes du Nord, à Nippur surtout. Mais Nippur ne fut qu'un centre religieux important, dont le possesseur, d'où qu'il vînt, put prétendre à l'hégémonie sur la Chaldée. Un roi de Kiš, Mesilim, a réuni Nippur aux districts de la basse Chaldée, plus de 3000 ans av. J.-C. Puis le hasard des fouilles nous permet de suivre pendant 300 ans environ une autre dynastie, celle de Lagaš (Tello), état de 36.000 âmes, dont les souverains ont lutté ardemment pour la domination du pays. Ils ont livré des batailles où ils ont tué 3 ou 4.000 ennemis, et perpétué leur souvenir dans des monuments déjà achevés, comme la stèle des Vautours. Après eux, les rois d'une autre ville, Gišu, ont pris le dessus, et l'un d'eux, Lugalzaggisi, a même franchi les limites du pays, puisqu'il se vante d'avoir régné depuis la mer d'en bas (golfe Persique) jusqu'à celle d'en haut, qui ne peut être qu'un des lacs arméniens ou la Méditerranée même. Ces éclairs, jetés par le hasard des fouilles dans la nuit des origines chaldéennes, sont séparés par des intervalles que nous ne pouvons mesurer qu'approximativement, mais, à Tello, aux pièces du temps de Lugalzaggisi succèdent très vite celles du temps de Sargon et de Naramsin.

Ces formations politiques restreintes et surtout éphémères ont préparé la grandeur d'Agadè. Là est apparue, après l'an 3000, une dynastie sémitique à laquelle un changement dans l'armement, l'arc substitué à la lance, semble avoir frayé la voie. Sargon, le fondateur, est dans la légende un « sauvé des eaux », comme Cyrus et Romulus : ce fut réellement un roi puissant et victorieux. Son fils Naramsin (vers 2750) put se consacrer à des travaux plus pacifiques; des districts arabes il a tiré le diorite de ses monuments, du pays de Kimaš le cuivre des étalons pondéraux qu'il assigna au commerce de ses sujets. Puis ce fut le déclin, et nous voyons redevenir puissants les rois de Lagaš, Urbau, Goudéa : ce dernier nous a laissé des statues où l'on constate les progrès du sémitisme dans le vêtement (turban, plaid). Il régnait sur 216.000 âmes.

Mais une domination de plus grande envergure a été celle de la ville sainte d'Our, avec Urengur et Dungi. Our a passé ensuite aux mains des rois d'Isin, leur apportant l'empire sur « Sumer et Akkad » — toute la Chaldée. Cependant, une dynastie vigoureuse surgissait en Élam, et ses rois jetaient des regards de convoitise sur la Chaldée : vers 2280 av. J.-C., Kudurnanchundi pillait les villes

d'Akkad, et d'autres rois élamites régnèrent en Chaldée de 2232 à 2009. Vers 2060 Kudurmabuk prit la ville royale d'Isin et la donna en apanage à son fils Aradsin. Puis Rimsin y régna, jusqu'au moment où cette poussée du Sud fut contrebattue par une autre, venue du Nord.

Les Amorrhéens représentent le premier flot sémite, venu d'Arabie, que nous saisissions nettement : dès le temps de Sargon ils étaient en Syrie (Amartu, Martu), mais ils ont mis des siècles à pénétrer en Chaldée. A l'entrée du pays, au Nord, ils ont fondé la forteresse de Babylone, où Sumuabu inaugura la première dynastie enregistrée par les scribes babyloniens. Ses successeurs ne vinrent à bout des Élamites du Sud-Est qu'au bout de plusieurs générations : Hammourabi (avant 2000) a pris Ourouk et Isin dès sa septième année, mais n'est venu à bout de Rimsin que dans la trente-neuvième. Ce fut un très grand roi, un « roi des quatre régions » (sar kibrat irbatim). Pour nous, il est surtout connu par le code qu'il a fait compiler. Là encore, la décadence a suivi de près l'apogée : le mouvement de peuples qui amena les Ariens, avec leurs chars de guerre, sur les deux rives de l'Euphrate supérieur semble avoir poussé les Khâti de Cappadoce contre Babylone (avant 1800), cependant qu'une dynastie chaldéenne se maintenait sur les bords de la mer. Nous la connaissons surtout par le roi Gulkisar, et les scribes ultérieurs ont daté les pièces par ses rois longtemps encore après l'avènement des Cosséens. Ceux-ci étaient un peuple montagnard du Nord, qui s'empara de Babylone et y fonda une dynastie solide (v. 1750). Un de ses princes, Agumkakrimê, a récupéré sur les barbares du Nord la statue de Marduk, le dieu national, et c'est sous ses successeurs que la cérémonie de printemps où le roi « saisissait les mains » de la statue divine est devenue le symbole de la royauté légitime sur la Chaldée.

De même que la Chaldée était le pays civilisé par excellence pour les peuplades avoisinantes, de même Babylone, après Nippur, après Our, est devenue la ville par excellence pour les Chaldéens, et l'est restée : elle est devenue ainsi une des grandes villes du monde. Les Babyloniens en ont conçu un orgueil qui les a toujours empêchés de se résigner de bonne foi à la souveraineté de maîtres étrangers. Et pourtant, ils n'ont plus connu que très rarement, après Hammourabi, une ère de puissance nationale. Ils étaient destinés à subir le protectorat de peuples qui, leurs élèves au point de vue de la civilisation, étaient mieux doués qu'eux au point de vue politique et militaire.

II

Sur le golfe Persique, les rapports, dans ces âges reculés, ne pouvaient s'étendre bien loin. Peut-être faut-il chercher sur la côte orientale d'Arabie les pays de Miloukka et de Magan, d'où Naramsin tirait le diorite. Quant à l'Élam, nous l'avons vu si uni à la Chaldée, dès une haute antiquité, que certains traits de la civilisation babylonienne sont venus de là, par exemple l'habitude d'écrire sur des briques. Puis ses rois ont, à diverses reprises, franchi le Tigre et pénétré plus loin encore. Mais le ressort de leur monarchie résidait dans les tribus montagnardes de l'Est, au pays d'Aušan, et la ville même de Suse, leur capitale, n'était que la première de leurs conquêtes en terre civilisée.

Le vrai domaine d'expansion de la civilisation chaldéenne était au Nord, en remontant le Tigre et l'Euphrate, de même que la civilisation égyptienne a remonté le Nil. Tous les districts cultivables de ces régions ont été assimilés de bonne heure. Sur le Khabour, Harran a vu son dieu local, Sin, pénétrer dans le Panthéon chaldéen, et ses prêtres ont été soumis aux rois de Babylone. Sur le Tigre, Assur a une position plus indépendante. La constitution de cet État semble avoir été d'abord patriarcale et républicaine, comme l'indique la magistrature éponyme des *limmu*, qui s'est toujours maintenue. Puis, Ellilbani a fondé une dynastie royale qui a gardé le sentiment de sa continuité, encore qu'elle ait été plus d'une fois vassale de Babylone. Elle aussi avait des réserves de force dans les tribus barbares des montagnes du Nord-Est : le roi Samšiadad, qui régnait vers 1900 av. J.-C., se proclamait « roi des quatre régions ». De fait, sa puissance s'est étendue vers le Nord jusqu'à la Cappadoce. De ce côté, l'expansion de la civilisation mésopotamienne a été limitée par la poussée constante des populations hittites, venues de l'Ouest, et ariennes, venues de l'Orient.

Elle a été plus heureuse en franchissant l'Euphrate, à l'endroit où il se rapproche le plus de la Méditerranée. Nous avons vu que l'Arabie a toujours été un réservoir de populations sémitiques qui, par flots successifs, se sont répandus au Nord. Nous avons vu aussi, à propos des Amorrhéens, que ce débordement s'était fait en général aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, en Chaldée comme en Syrie. Il en est résulté entre les deux pays un échange et une communication permanents, et, la Chaldée étant la plus civilisée, la Syrie a été le pays récepteur. Les populations sémitiques, généralement appelées cananéennes, ont gardé leur originalité, surtout en matière de religion, mais ont adopté de bonne heure l'écriture cunéiforme, avec

laquelle nombre de mythes chaldéens (mythe d'Adapa par exemple) se sont répandus parmi les lettrés. Les rois de l'Est ont plus d'une fois étendu la main jusque là, Sargon et Naramsin les premiers peut-être. Les incursions des conquérants élamites auraient été poussées jusqu'en Syrie, s'il faut considérer comme réel le roi Kudurlaomor, qu'Abraham aurait vaincu. Hammourabi se donne comme roi de tous les Amorrhéens (Amartu). Ensuite le lien politique a été rompu par les incursions des Khâti de Cappadoce et l'intrusion des Ariens qui se sont établis sur les deux rives de l'Euphrate moyen et y ont fondé le royaume de Mitâni. Mais la civilisation des petits États syriens était chaldéenne en son fond au moment de l'arrivée des Égyptiens.

A ce moment, les villes de la côte phénicienne existaient déjà : Tyr par exemple prétendait plus tard que son temple remontait à l'an 2750 avant J.-C. Ces villes pratiquaient-elles déjà le commerce maritime? Il semble bien que Cypre au moins était en relations avec elles : on ne voit pas bien où l'on pourrait situer ailleurs le pays de Kimaš, d'où le cuivre parvenait à Naramsin. Cependant, les Cypriotes ne semblent pas avoir adopté l'écriture cunéiforme, et l'on ne saurait affirmer que les navigateurs orientaux poussassent dès lors plus loin dans la Méditerranée.

Tel est le domaine que la civilisation originaire de Chaldée s'est conquis entre l'an 3000 et l'an 1500 avant J.-C. C'est un laps de temps qui est réduit à nos yeux par la rareté des documents, mais qui est immense, égal à celui qui sépare les rois cosséens de Babylone des empereurs romains, et ceux-ci de l'Europe moderne. Mais, si l'on considère la difficulté opposée aux communications par la nature de ces régions et par les hommes, par la mer, le désert, la montagne, par les migrations constantes et par la peine qu'on avait à surmonter le morcellement politique, on estimera que ce domaine n'était pas petit. Il est en tout cas beaucoup plus étendu que celui que la civilisation égyptienne, plus vieille, s'était conquis à la même époque, et surtout plus important. C'est en poussant vers l'Ouest que la civilisation de Babylone allait entrer dans le grand courant de l'histoire, mais (grâce à certains faits qu'il nous faut maintenant examiner) de concert avec celle de l'Égypte.

CHAPITRE III

L'expansion de la civilisation égyptienne.

I. Le morcellement politique. — Les nomes, les deux royaumes. — Ménès et les dynasties égyptiennes.
II. L'ancien empire (v. 3000). — Les Pyramides. — Fin de l'empire memphite, Thèbes. — La 12e dynastie. — Les Hyksos (après l'an 2000).
III. L'Égypte conquérante de la 18e dynastie. — Thoutmosis III. — La correspondance de Tell-el-Amarna.
IV. L'Égypte et la Syrie. — L'Égypte et l'Europe.

Nous passons en Égypte, sans revenir sur ce que nous avons dit de l'aspect premier de ce pays, de l'établissement des hommes qui le mirent en valeur, de l'antiquité de cette civilisation qui avait instauré un calendrier rationnel dès l'an 4241 av. J.-C. Cette date est de plusieurs siècles antérieure au roi Ménès avant l'an 3000 av. J.-C., avec lequel commence la série des dynasties classiques, et, pour nous, l'histoire politique suivie.

I

Les premières créations politiques stables de la race égyptienne ont été les *nomes*, petits États dont le nombre a été en augmentant : au temps où ils étaient devenus des circonscriptions administratives, on en comptait 42 de la première cataracte à la mer. Ils avaient leur capitale et surtout leur dieu local, souvent incarné dans un animal sacré, et qui resta bien vivant, même quand il eut été transformé par les conceptions religieuses émanées des grands sanctuaires : même au temps de la monarchie, il y eut de nome à nome de véritables guerres religieuses. Puis on entrevoit une époque où les nomes se trouvèrent groupés en deux royaumes, Nord et Sud. Celui du Nord semble avoir été le premier brillant : c'est là en tous cas que se trouvait Héliopolis, dont l'action sur le pays se

traduit par l'adoption du calendrier. Toutefois, nous n'avons sur cette prépondérance que des indices indirects comme celui-là. Le royaume du Sud, au contraire, nous a légué, à Abydos et ailleurs, des vestiges matériels où on saisit les debuts de l'écriture hiéroglyphique, déjà consacrée à la gloire des rois. Ceux-ci ont livré, contre le royaume du Nord et d'autres voisins, des batailles où auraient succombé des milliers d'ennemis.

Plus d'un conquérant a dû déjà réunir sur sa tète les deux couronnes Nord et Sud, dont la réunion (pschent) devait rester l'insigne des Pharaons. Mais il est probable que cette évolution ne s'acheva qu'avec Ménès, puisque c'est lui qui est resté dans la tradition le premier roi de toute l'Égypte. Lui et ses successeurs de Thinis (que les chronographes ont partagé entre deux dynasties) ont laissé pour la plupart des documents sur leur activité intérieure et extérieure. Au dedans, le pays apparaît dès lors comme une monarchie centralisée. Les nomarques sont des fonctionnaires royaux, recrutés parmi les scribes. Le clergé même, qui est plus indépendant, au moins dans les sanctuaires, est recruté par l'action de la volonté royale. La masse est serve, attachée à la glèbe, mais sans que la terre passe telle quelle du père au fils : de nouvelles répartitions sont fréquentes. Au dehors on lutte contre les nègres du Haut-Nil auxquels certaines razzias auraient coûté jusqu'à 400.000 têtes de bétail, contre les Libyens berbères de l'Ouest et les Bédouins sémites du Sinaï (Amu). Au Nord, on voit une fois une flotte de 40 vaisseaux aller chercher du cèdre à Byblos, dont le dieu (Adonis) a pénétré de bonne heure dans le Panthéon égyptien : il serait téméraire de chercher déjà plus loin les traces de l'activité égyptienne. Avec la troisième dynastie, le centre de gravité se déplace vers le Nord et passe à Memphis, sans que les traits de l'histoire d'Égypte changent notablement. Ils deviennent lumineux pour nous avec les rois de la 4e dynastie, les constructeurs des grandes pyramides (vers 3000 av. J.-C.).

II

Snofrou, Cheops, Chéphren, puis Menkérê, ont elevé, près de la capitale Memphis, les tombeaux immenses d'où cinquante siècles nous contemplent. Leurs diginitaires sont venus reposer auprès d'eux, mais cet extrême souci de l'au-delà ne semble pas avoir gagné la masse. En effet, ce qui l'a crée chez les grands, c'est le desir intense de prolonger pour leur « double » une existence heureuse et puissante. Ce desir est relevé par la crainte de compromettre le bonheur futur en commettant des actes injustes, susceptibles d'in-

disposer le tribunal d'Osiris. Le roi est tout-puissant, ses fonctionnaires aussi, la masse n'a même pas la disposition de la terre à laquelle elle est attachée. Il n'est pas douteux qu'on ait fait appel, pour élever les pyramides, directement ou indirectement, aux quelques millions d'hommes qui habitaient l'Égypte. Mais le Pharaon s'occupe de leur bien-être, les digues et canaux d'où dépend la prospérité du pays sont un gros souci pour lui. Au dehors, il va chercher des soldats en Nubie, refoule les Libyens et les Bédouins du Sinaï, envoie des navires à Byblos. Ce tableau reste encore vrai sous la 5e dynastie. Sous la 6e, le roi Pépi II, qui a régné 94 ans (vers 2500 av. J.-C.), a poussé plus loin que ses prédécesseurs au dehors. Il a véritablement parcouru en vainqueur toute la Palestine. Puis la monarchie s'est affaiblie par la tendance des fonctionnaires à devenir héréditaires : la 7e, la 8e dynastie ont été contestées, et la monarchie memphite s'est éteinte ainsi, 955 ans après Ménès.

Une des dynasties locales qui avaient surgi, celle de Thèbes, a constitué une milice moitié égyptienne moitié nubienne, avec laquelle elle a reconstitué l'unité du pays (11e dyn.). Les troubles n'ont pourtant cessé que sous la forte main d'Amenemhat I. Il a associé son fils au trône, et cette coutume, imitée depuis, a assuré le pouvoir de la 12e dynastie (2000-1800 av. J.-C.). Le centre reste Thèbes, mais ces rois ont assaini le Fayoum en faisant la part des eaux (lac Moeris) et posé là leurs pyramides. Les dynasties locales, tenues en bride, se sont maintenues. Dans les villages même, une classe de propriétaires héréditaires se révèle. D'où une richesse plus répandue, et qui a profité à l'art : sans rien perdre de son réalisme savoureux, il a acquis des qualités d'élégance qui ont fait de cette époque l'époque classique de l'Égypte. Au Sud, la Nubie a été conquise alors de la première à la troisième cataracte, et tout un service nilométrique a été institué en ces points importants. Au Nord, le domaine égyptien ne s'est pas étendu, quoiqu'on rencontre déjà des scarabées des rois de la 12e dynastie jusque dans l'Archipel et en Italie même, où ils ont été portés de proche en proche. Dès la dynastie suivante (13e), la puissance de Thèbes décline, et une dynastie rivale s'établit à Xoïs dans le Delta (14e), dont les rois ont été vassaux des Hyksos.

L'Égypte a subi alors, en effet, le contre-coup d'une de ces invasions sémitiques comme nous en a montré déjà l'histoire de Chaldée, mais qui, cette fois, a été plus étendue (vers 1700) : on est tenté du moins d'expliquer ainsi l'attaque des Bédouins Hyksos qui se sont établis dans le Delta, et y ont fondé Tanis. Un de leurs rois au moins, Khayan, a pu prétendre à la monarchie universelle ; mais leur domination a été brève (15e et 16e dyn.). Il s'était toujours maintenu à Thèbes et en Éthiopie des souverains locaux (17e dyn.).

qui avaient résisté à la domination étrangère. Kamosis, puis Amosis, qui se rattachaient à eux par les femmes, ont fondé glorieusement, en délivrant le pays (vers 1600 av. J.-C.), la 18e dynastie.

III

Les Égyptiens n'avaient jamais été un peuple militaire, mais l'Éthiopie, maintenant assimilée (le prince héritier de l'Égypte s'appelait *prince de Koush*) fournissait aux Pharaons des éléments solides auxquels s'adjoignirent désormais, outre les Libyens, les populations sémitiques amenées dans le Delta par les Hyksos : ajoutons que ceux-ci avaient familiarisé l'Égypte avec l'usage, déjà répandue en Asie, du char de guerre. Ainsi s'explique l'élan guerrier qui allait soulever le pays pendant trois siècles. Le roi Amosis n'avait poursuivi les Hyksos qu'en Palestine, mais Thoutmosis I, en poussant jusqu'à l'Euphrate, ne rencontra partout que morcellement politique, nulle part une force capable de résister à la sienne. La tradition était fondée. La reine Hatshopsitou s'est encore bornée à envoyer des expéditions maritimes aux lieux anciens des ambitions égyptiennes, le Pount (côte des Somalis). Mais Thoutmosis III (1500-1450 av. J.-C.) a été un conquérant de grande envergure, qui a parcouru, à maintes reprises, la Syrie en vainqueur. Aménothès II a poussé jusqu'en Mésopotamie, puis Thoutmosis IV et Aménothès IV ont été gens plus pacifiques. Le dernier s'est occupé surtout de substituer au culte du Soleil même (Râ) le culte dérivé du disque solaire (Atonou), et a même quitté la ville de Râ, Thèbes, pour se créer une capitale à Tell-el-Amarna. Mais le souvenir des victoires récentes a suffi à maintenir la suzeraineté de ces rois sur l'Asie antérieure, et les dynastes de ces régions ont gardé les yeux tournés vers Thèbes, flattant le Pharaon, lui envoyant leurs cadeaux, l'invoquant dans leurs querelles et le renseignant sur les mouvements des peuples qu'ils connaissaient (vers 1380 av. J.-C.). Cette correspondance a occupé des armées de scribes, dont un heureux hasard nous a conservé les archives.

IV

La civilisation qui s'était formée entre la première cataracte et la Méditerranée avait été pendant de longs siècles une civilisation africaine, tournée vers la vallée du Haut-Nil. Elle avait conquis l'Éthiopie, ses pionniers avaient exploré la mer Rouge. Au Nord, elle avait

connu de bonne heure quelques échanges avec la Syrie, mais la peur de la mer paralysait son expansion. Cela changea avec les grands conquérants de la 18e dynastie, et le contact avec l'Asie resta acquis désormais. Des influences réciproques en résultèrent. L'Égypte était trop consciente de son antique supériorité pour se prêter à autre chose qu'à des emprunts partiels, par exemple en matière religieuse. En Syrie, d'autre part, le fond chaldéen de la culture était déjà trop ancien pour être modifié complètement : les Syriens gardèrent l'écriture cunéiforme, et les scribes de Thèbes et de Khouniaton (Tell-el-Amarna) ont dû apprendre à s'en servir. Cependant, par l'effet du prestige politique et militaire, beaucoup de coutumes égyptiennes pénétrèrent chez les Sémites, par exemple la circoncision. Ce fut surtout dans les ports marchands de la Phénicie que les imitations furent fréquentes : nombre d'objets égyptiens furent importés, puis copiés, tels les scarabées qui portaient les noms des rois. C'est surtout par l'intermédiaire phénicien qu'un courant d'influence égyptienne, subordonné à l'influence chaldéenne, mais bien net encore, a pénétré de plus en plus largement jusqu'à l'Archipel, et plus loin encore. Il entre ainsi dans l'histoire de l'Europe, la nôtre.

CHAPITRE IV

Orient et Occident.

I. Les relations vers 1400. — Voie maritime, les Kefatiou. — Voie de terre avant les Khâti.

II. La 18e dynastie et la monarchie khâti. Ramsès II. — 19e et 20e dynasties. Libyens et Peuples de la Mer. — En quel état les Égyptiens laissent la Syrie (v. 1150).

III. Les hommes de l'Europe, les Shardana. — Les migrations du XIIe siècle, les Philistins. — Les documents européens.

Nous avons déjà touché plusieurs fois à la question essentielle des rapports de l'Orient et de l'Occident. Mais c'est seulement à l'époque où nous sommes parvenus (vers 1400 av. J.-C.) qu'on peut l'aborder avec une certaine précision dans le temps et dans l'espace.

I

Les rapports les plus anciens ont-ils emprunté la voie de mer ou la voie de terre ? Voilà la première question qui se pose.

Les Égyptiens, quoique certainement peu navigateurs, n'ont pas laissé d'envoyer de bonne heure des vaisseaux au loin, non pas seulement ceux que nous voyons sur les fresques qui peignent les courses exécutées vers le détroit de Bab-el-Mandeb, mais encore d'autres, moins connus, qui ont été à la ville phénicienne de Byblos.

Mais tous les indices que nous avons relevés du contact des Égyptiens avec l'Archipel s'expliquent par le commerce indirect : autrement, il faudrait admettre aussi, parce qu'on trouve des objets d'ambre dans les tombes des anciennes dynasties, que les Égyptiens allaient jusqu'à la Baltique. En revanche, les villes de la côte phénicienne ont de bonne heure parcouru la mer : il suffit d'observer la position de certaines d'entre elles, jetées sur des îlots, à une certaine distance du continent (Tyr, Arad). Les Phéniciens connaissaient Cypre, sans y avoir encore de colonies proprement dites ; le cuivre répandu dans toute l'Asie antérieure ne pouvait venir que de cette île. Puis, un cabotage facile conduisait, le long de la côte sud de l'Asie Mineure, jusqu'à Rhodes et à la mer Égée : l'avance

prise par l'île de Crète dans l'histoire de la civilisation européenne s'explique par sa position à l'opposite de l'Égypte et de la Phénicie. D'île en île, sans perdre la terre de vue, des marins, même peu hardis, pouvaient filer plus loin. Peu hardis, ils l'étaient, et prompts à éviter les caps gros de « meltems » par un portage à travers les isthmes. La prospérité prématurée de Troie est attribuable à sa position en arrière du cap de Soukoum-Kaleh, à l'entrée des Dardanelles. Car on a été de bonne heure jusque dans la mer Noire, au devant de l'étain du Caucase, et surtout de l'ambre. On a découvert récemment un centre de très vieille civilisation sur les bords du Dniepr et du Dniestr, centre dont l'existence se rattache certainement à ce dernier commerce. A l'Ouest, en revanche, les Phéniciens et leurs élèves, Cariens ou autres, ont reculé pendant des siècles devant les coups de vent de la mer Ionienne et des Syrtes. Quoi qu'il en soit, au temps de la 18e dynastie, les Égyptiens distinguaient parfaitement les Loukkou Lyciens, les Kéfatiou Crétois, et représentaient complaisamment comme des tributs les cadeaux envoyés par les rois de ces pays.

Quant à la voie de terre, nous ne pouvons nous adresser, sur ce sujet, qu'aux documents cunéiformes. Nous avons vu que le Taurus avait donné passage, après l'an 2000, à des mouvements de peuples dont le contre-coup s'était fait sentir à Babylone, en réponse peut-être à une poussée de l'Assyrie vers l'Arménie et le Cappadoce. Après, c'était l'Asie-Mineure, peu favorable aux communications humaines. C'est un plateau aride, désert même par endroits, qu'il faut contourner au Sud ou au Nord, à travers de hautes montagnes ou en passant de larges fleuves, pour atteindre l'Archipel. Cela n'empêcha pas la diffusion de peuples, car la population asianique 'd'Asie Mineure, quand elle apparait dans les documents orientaux au 2e millénaire, y apparait avec un type unique nez long et un costume commun hauts bonnets pointus, chaussures recourbées au bout. Qui plus est, on retrouve dans toute la peninsule un fond religieux commun, la grande Déesse, son jeune amant, et les prêtres qui célébraient leurs amours par des processions bruyantes. Certains de ces rits ont pénétré au Sud, par exemple à Byblos culte d'Adonis, comme l'acier des montagnes situées à l'angle Sud-Est de la mer Noire Mosques et Tibarènes. Mais rien n'autorise à admettre alors un commerce régulier, qui supposerait un minimum de stabilité politique et qui aurait, en tout cas, été interrompu par des migrations fréquentes. D'ailleurs les indices de contact révélés par les premiers vestiges matériels de civilisation se constatent entre Troie et Cypre, bien avant qu'il fût question de ces monuments hittites dont nous allons rencontrer tout à l'heure les constructeurs.

II

La prépondérance de l'Égypte sur l'Asie antérieure n'a pas longtemps survécu à Aménophis IV. Déjà, sous son règne, les documents de Tell-el-Amarna contiennent des signes de dislocation. La réforme religieuse suscita des révoltes des grands-prêtres d'Amon, et des troubles ou révolutions sous lesquels sombra la 18e dynastie (avant 1300 av. J.-C.). Le fondateur de la 19e, Harmhabi, remit l'Égypte en état de reparaître en Syrie. Séti I s'occupa de rétablir son autorité dans ce pays, mais il se heurta aux Khâti et dut signer un traité avec le roi Morousar. Le royaume hittite apparaît cette fois comme grande puissance.

Son chef régnait directement sur les deux versants du Taurus, en Cappadoce et autour d'Alep, mais il avait des vassaux en Qodi (Cilicie), en Mitani (Mésopotamie), et sans doute aussi sur les bords de la mer Noire. La civilisation hittite, outre des éléments empruntés à la Chaldée et à l'Égypte, offrait des caractères originaux qu'on retrouve sur ses monuments, autour d'Alep et de Bogaz-keui (en Cappadoce). L'écriture, hiéroglyphique, n'est pas encore déchiffrée : des historiographes étaient attachés à la personne du roi. Les rois hittites ont certainement pénétré en conquérants jusqu'aux bords de l'Archipel : les stèles triomphales de Ninfi, qui leur reviennent, présentent des personnages à hauts bonnets pointus, tout comme les monuments de Bogaz-keui. De ces régions, des bandes de mercenaires, d'Ilion, de Pédasos, de Lycie, venaient servir le roi hittite en lutte avec le Pharaon.

Séti I vieillissait, mais son fils Ramsès II eut déjà occasion, comme régent, de montrer sa valeur contre la monarchie assez consistante qui s'était formée en Libye : là aussi, il rencontra des mercenaires européens joints aux tribus libyennes, des Toursha, des Shardana, qu'il incorpora dans sa garde ; leur stature élancée et leur grande épée inspiraient confiance. Ramsès II se trouva alors en état de faire face à une attaque des princes hittites ; sa valeur personnelle emporta la victoire à Qodshou sur l'Oronte, et fournit matière aux dithyrambes du poète Pentaour (après 1300 av. J.-C.). A la suite de plusieurs années de guerre, un traité fut signé, que nous avons encore, et où furent réglées avec détail les questions d'extradition, l'émigration des ouvriers habiles que chaque État voulait pour lui. Ramsès II eut une fin de règne prospère : c'est sous lui que le droit d'hériter la terre paternelle fut reconnu à tout Égyptien. Enfin vint le règne tardif du vieux Menephtah, après lequel la 19e dynastie finit dans les troubles (avant 1200 av. J.-C.)

Auparavant, l'Égypte eut à repousser une nouvelle attaque du

royaume libyen et de ses mercenaires européens : la victoire fut telle cette fois que le fondateur de la 20[e] dynastie n'eut qu'à la confirmer. La Libye redevint ce qu'elle avait toujours été, un terrain de recrutement pour la garde du Pharaon. Mais Ramsès III (après 1200 av. J.-C.) eut à faire face à un plus grand danger en Syrie. « Les îles de la mer avaient vomi leurs peuples » : Danaouna, Aqaiousha, Zakkala, Poulasati, s'étaient avancés le long de la côte Sud d'Asie-Mineure, par terre avec des chariots portant femmes et enfants, par mer avec des caïques armés en course. Qodi avait succombé, et « le dos des Khâti avait été brisé ». Les Barbares arrivèrent jusque près de Gaza ; là le Pharaon les anéantit. Les survivants, Zakkala et Poulasati, furent établis sur la côte Sud de la Syrie, où les Philistins se souvenaient encore, lorsqu'ils eurent affaire aux Hébreux, qu'ils venaient « de l'île de Caphthor ».

Après la mort de Ramsès III (vers 1150 av. J.-C.), les Égyptiens ne reparurent plus de longtemps en Syrie. Les derniers Ramessides disparurent dans des luttes contre les grands-prêtres d'Amon, appuyés sur l'Éthiopie, et l'Égypte redevint une puissance exclusivement africaine. Plus éphémère que la sienne, la domination des Khâti s'était déjà écroulée, et la Syrie, comme l'Asie-Mineure orientale, était morcelée politiquement quand parurent les Assyriens.

III

Voici donc les hommes d'Occident entrés dans l'histoire par les monuments de la grande époque égyptienne, non plus d'une façon vague, mais avec des traits précis, et qui permettent de distinguer parmi eux nombre de groupes. Ces groupes ne sont pas tous faciles à localiser exactement. Les Loukki sont les Lyciens, les Kéfatiou sont les Crétois, les Dardana, Iliouna, Pidasa, viennent de la côte O. d'Asie-Mineure, les Aqaiousha probablement de la Grèce (Achéens). Les Poulasati sont originaires des îles grecques, les Toursha et les Shardana viendraient de plus loin encore, s'il n'était plus prudent de les chercher en Lydie, à Tyrrha, à Sardes, que du côté de l'Étrurie ou de la Sardaigne. Tous, en tous cas, sont des Méditerranéens d'Europe, et non plus déjà des sauvages : leur armement au moins est supérieur à celui des Orientaux (épée de fer). En outre, il apparaît nettement que la mobilité de ces peuples va en croissant pendant la période qui nous a occupés. Au temps de la 18[e] dynastie (1500-1350 av. J.-C.), rien de très symptomatique encore : c'est au plus si les Lyciens envoient des pirates en Cilicie et à Cypre. Au temps de la 19[e] dynastie (1350-1200), déjà des bandes d'aventuriers

isolées se rencontrent à chaque pas en Libye, en Égypte, en Syrie et en Cappadoce. Cela finit, au XIIe siècle, par une invasion formelle. Sans doute, une fois les voies ouvertes, l'attraction de l'Orient civilisé s'est fait sentir de plus en plus. Mais il a fallu d'autres causes pour précipiter le mouvement, dislocations locales, et surtout pression à l'arrière, résultat des migrations d'autres peuples.

Nous allons retrouver tout cela dans des documents moins bien datés et moins explicites, mais dont la science moderne permet de tirer parti. De la civilisation relativement avancée de ces peuples, nous avons des vestiges sur place. De leurs migrations, des phénomènes linguistiques bien constatés portent témoignage.

CHAPITRE V

La première civilisation européenne.

I. Les centres de civilisation égéens. — Troie, Cnosse et Phaestos. — Mycènes et Tirynthe. — Date (2300-1100).
II. Autres centres égéens. — Cypre et l'Orient. — La mer Noire. — La Sicile et l'Italie. — Décadence de la civilisation minoenne-mycénienne.
III. La barbarie européenne, le fer. — Survivances de l'époque minoenne, l'alphabet.

Les îles de la mer Égée sont comme les avancées de l'Europe vers l'Orient civilisé. Il fallait s'attendre à ce que l'archéologie y relevât des traces de culture et de progrès plus précoces que dans le reste de l'Europe. C'est ce qui a été confirmé par les fouilles du dernier demi-siècle, avec un éclat inattendu.

I

Une des premières places qui aient attiré l'attention des chercheurs est Ilion ou Troie. Les fouilles, poussées jusqu'au roc, ont révélé sur la colline d'Hissarlik plusieurs agglomérations successives, dont les deux plus remarquables sont la deuxième et la sixième (Troie II et Troie VI). Les restes de la première ne se rapportent qu'à un modeste village de l'époque du cuivre. Mais Troie II fut déjà une forteresse, contenant un véritable palais : les rapports avec la Crète (voir ci-dessous) permettent de reporter sa splendeur jusque vers l'an 2000 av. J.-C. Elle a péri dans un incendie, et trois agglomérations se sont succédé sur ses ruines avant que la colline vît renaître, dans Troie VI, une forteresse plus grande et un palais plus riche. Les vestiges d'art mycénien (voir ci-dessous) datent celui-ci des environs de 1500-1150 av. J.-C. C'est la Troie homérique, dont la ruine violente a laissé aussi des traces visibles encore sur les murs. Après, une autre agglomération s'interpose encore entre elle et l'Ilion grecque.

La ville la plus intéressante pour nous est la seconde, à cause des rapports qui se révèlent entre ses poteries les plus caractéristiques et d'autres qui se retrouvent, par exemple, en Cypre : nous reviendrons sur le commerce ainsi décelé.

Un centre plus important s'est découvert à nous en Crète, à Cnosse, à Phaestos, etc. Là aussi, nous constatons de vieux établissements, avant de nous trouver, avec les poteries de Kamarès (au centre de l'île), en présence d'une véritable civilisation, dont les produits étaient appréciés dans l'Égypte de la 12e dynastie (après l'an 2000 av. J.-C.). Puis viennent les grands monuments de Cnosse et de Phaestos : ici comme là, une demeure primitive a fait place à un premier palais qui marque l'apogée de la civilisation crétoise (2000-1500), puis, après une destruction violente, se sont élevés de nouveaux palais où l'on retrouve les traces des rapports avec Mycènes (1500-1150). Ce n'est pas seulement le hasard de fouilles récentes qui donne à ces palais une importance de premier ordre. Ils ont révélé une civilisation dont on a pu dire : « Ce n'est pas exagérer les choses que de reconnaître dans ce décor industriel une originalité et une poésie qu'on regrette de voir disparaître pour jamais avec la Grèce mycénienne ». Enfin, ces monuments ont dénoté des rapports étroits avec l'Égypte de la grande époque : non seulement des scarabées au nom des Pharaons de la 18e dynastie se retrouvent dans les tombes crétoises, mais des vases crétois sont représentés sur les tombes égyptiennes de la même époque. Ces rapports ont pu être directs, et les marins de Crète s'aventurer tout droit jusqu'aux côtes d'Égypte. Cypre, qui a été en relations suivies avec l'Égypte de cette époque (sous le nom d'Alasia), n'a offert que de rares vestiges de la civilisation égéenne. Et, si les Phéniciens naviguaient déjà, il est arrivé qu'on leur a préféré des marins Kefatiou (Crétois), comme ceux qui ont transporté les bois du Liban dans le royaume de Thoutmosis III.

Tout s'accorde à prouver, à cette époque, l'existence simultanée ou alternative, en Crète, de deux grandes monarchies. L'une, celle de Phaestos, a été riche par ses rapports avec l'Orient. L'autre, celle de Cnosse, a dominé les Cyclades et rayonné jusqu'en Ionie et en Grèce : « La tradition nous apprend, dit Thucydide, que Minos est le plus ancien roi qui se soit créé une flotte. Il se rendit maître de la plus grande partie de la mer appelée aujourd'hui hellénique, domina sur les Cyclades, colonisa le premier la plupart des îles, et, après en avoir chassé les Cariens, il en donna le gouvernement à ses fils. Quant aux pirates, il en purgea cette mer autant qu'il put, pour s'assurer le recouvrement des tributs ». Le roi Minos est peut-être un mythe, mais la civilisation minoenne est une réalité.

Dans la Grèce d'Europe, l'attention s'est portée d'abord sur Mycènes et Tirynthe, où des ruines célèbres guidaient les recherches. Des vestiges de l'âge de la pierre et de l'âge du cuivre se retrouvent dans les plus anciennes tombes, mais ici les grands palais sont venus plus tard, comme l'attestent les scarabées égyptiens et les

rapports avec la Crète : vers 1500-1100 av. J.-C. De puissantes forteresses ont contenu des demeures royales, qui sont le développement naturel du palais de Troie II, et se distinguent assez nettement des palais crétois. La profusion des ornements d'or atteste la richesse de ces dynastes. Ceux de Tirynthe ont dû leur puissance à la mer, aux rapports avec l'Archipel minoen. Ceux de Mycènes commandaient la route qui conduisait au golfe de Corinthe, et ont dominé certainement le Péloponnèse. Puis est venue la chute, violente là aussi, et après laquelle des siècles se sont passés avant que la Grèce revît rien de semblable à Mycènes et à Tirynthe.

Troie II et VI, Cnosse et Phaestos, Mycènes et Tirynthe, sont les témoins irréfutables d'un premier élan de la civilisation égéenne, qui s'est maintenu pendant plus de 1000 ans (2300-1100 av. J.-C.). Naturellement, on a fouillé aussi les autres sites dont le souvenir s'était transmis aux premiers poètes grecs. Dans les Cyclades, Mélos est un centre étroitement dépendant de la Crète. En Grèce, on a cherché à Athènes et à Sparte, à Pylos, à Ithaque, à Iolchos, à Thèbes : Orchomène seule offre une tombe à coupole digne de Mycènes. Le résultat médiocre des fouilles nombreuses tentées en Thessalie décourage de chercher plus au Nord. Mais c'est en dehors du domaine où son existence est maintenant suffisamment définie qu'il est instructif de chercher les traces de la civilisation égéenne.

II

Du côté de l'Orient, nous avons, chemin faisant, dit l'essentiel. Cypre était indiqué comme point de transition, et a été scrupuleusement étudiée. Les plus anciens vestiges humains qu'on y relève dénotent une civilisation très terrienne, détournée de la mer. Cependant, le cuivre, dont l'île était le principal centre de production, n'a pas tardé à faire sentir son action, et a pénétré de bonne heure, par les Phéniciens, dans l'Orient chaldéen. Puis est venu le temps de la domination égyptienne sur les rois d'Alasia (1500-1350 av. J.-C.). Alors aussi, des influences mycéniennes deviennent sensibles, mêlées à des influences hittites. L'écriture linéaire, dont les documents, incompris encore, abondent en Crète, a donc bien pu (?) être l'origine du syllabaire spécial qui a supplanté l'écriture cunéiforme, usitée dans l'île au temps de la 18e dynastie. Nous avons dit qu'à cette époque il ne faut pas encore parler de colonisation phénicienne, bien que les marins de Phénicie aient certainement visité l'île tout comme les Kefatiou. C'est ensuite seulement (vers l'an 1000 av. J.-C.) que se développe cet art phénicien-cypriote dont les patères comme celle de Dali sont les monuments les plus saillants. Non seulement les Cypriotes, mais les habitants plus civilisés de la Syrie et de

l'Égypte ont su apprécier les Égéens, les distinguer des sauvages, rechercher certains de leurs produits particulièrement savoureux. C'est ainsi qu'à Lakish, établissement palestinien antérieur à la domination égyptienne, comme dans les villes des grands Pharaons de la 18e, 19e, 20e dynasties, on retrouve des vases mycéniens. Cette expansion partielle n'a pourtant pas atteint le monde hittite et chaldéen.

Il était tentant de chercher des traces du commerce égéen du côté de la mer Noire (voir page 20). Les trouvailles faites sur le bas Dniepr et le bas Dniestr ont realisé les espérances conçues : la céramique égéenne a pénétré jusque là. Il faut noter cependant que ce développement cesse de bonne heure, bien antérieurement à l'époque mycénienne (1500 av. J.-C.), interrompu sans doute par des migrations. Le commerce de l'ambre, dans lequel nous avons été amenés à en voir la source, nous apparaîtra plus tard détourné vers le fond de l'Adriatique.

La mer Ionienne ne devait pas effrayer des navigateurs qui allaient de Crète en Afrique, car de Corfou la traversée n'est pas longue jusqu'en Italie. Aussi bien, des vases mycéniens se sont retrouvés dans les tombes messapiennes, d'époque tardive ceux-là, c'est-à-dire peu antérieurs à l'an 1000 av. J.-C., et assez sporadiques. Il en est de même dans la région de Syracuse. Quant à l'Étrurie, il est inutile de parler du scarabée d'un Pharaon de la 13e dynastie, trouvé dans une de ses tombes, puisqu'il est isolé : ces objets ayant été employés comme amulettes pendant des siècles, le scarabée a pu être apporté là par le hasard, longtemps après la mort du roi dont il porte le nom. Plus à l'Ouest, on a cherché en vain.

Le caractère de cette expansion est bien net. Elle est maritime, limitée aux points de la côte où de hardis navigateurs égéens ont pu fréquenter quelque temps. Et elle est fugitive, car nulle part la série mycénienne ne se continue regulièrement, comme en Grèce, par une série géométrique qui en est la decadence progressive (vases du Dipylon d'Athènes, après l'an 1000 av. J.-C.).

III

Quelque stimulante qu'ait été la proximité de l'Orient civilisé, la civilisation égéenne est nettement européenne d'origine et de caractère. Mais on ne trouve rien d'analogue dans le reste du continent européen. Aux points où on a cherché (et ils sont nombreux), à partir du moment où l'evolution humaine est continue, on voit paraître la pierre, puis le cuivre, puis le bronze, enfin le fer, mais sans qu'il y ait interruption par rien d'aussi original et

d'aussi brillant que l'art minoen. Dans les plaines slaves, on retrouve des analogies : on en retrouverait aussi dans l'Afrique du Nord-Ouest, même en Chine ou en Amérique. Mais un vase mycénien est quelque chose d'unique : là où il apparaît sporadiquement, il a été importé, et ailleurs on n'en trouve pas trace. La civilisation étrusque est tout autre, et bien plus récente.

Ainsi, au temps où la mer Égée voyait fleurir Troie, Cnosse, Mycènes, l'arrière-pays européen était infiniment éloigné de rien produire de comparable. C'est cette barbarie européenne dont un retour offensif a submergé la civilisation minoenne, n'apportant qu'un élément nouveau et meurtrier : le fer. Il y a un hiatus de plusieurs siècles entre la civilisation minoenne et la civilisation grecque, dont les premiers représentants ont pourtant gardé ou retrouvé le souvenir éclatant de Troie ou de Mycènes.

Il a fallu que les Phéniciens, puis les Grecs, reprissent l'œuvre civilisatrice. Ils l'ont fait parfois en se servant de survivances minoennes, — au moins sur un point capital, car il semble ? que l'alphabet dérive des écritures crétoises. Les plus anciens documents alphabétiques sont postérieurs à l'an 1000 av. J.-C., et sont phéniciens; mais c'est peut-être par hasard, s'il est vrai que l'alphabet grec archaïque et l'alphabet sabéen Arabie Méridionale soient plus voisins l'un de l'autre que chacun d'eux ne l'est de l'alphabet phénicien. L'avenir nous apprendra peut-être si le syllabaire d'où on a tiré l'alphabet prototype, en isolant les 22 signes qui désignaient des lettres simples, est celui de la mer Égée, et si ceux qui ont fait le pas décisif sont les gens de Sidon.

En tous cas, les innovateurs ne sont pas les nouveaux venus dont l'arrivée dans l'Archipel a déterminé la disparition de la première civilisation européenne, et avec lesquels il nous faut maintenant faire connaissance.

CHAPITRE VI

Les Grecs.

I. La migration indo-européenne. — Habitat primitif. — La dispersion aux 3e et 2e millénaires. — Les envahisseurs des Balkans.
II. Monuments minoens, Cariens et Achéens. — Dialectes achéen, ionien, éolien, dorien du N.-O. — Macédoniens, Thraces et Illyriens.
III. La différenciation des langues. — La Grèce.

En regard du mouvement qui amène les éléments matériels de la civilisation de l'Est vers l'Ouest, il faut en placer un autre, non moins net, qui amène les hommes destinés à faire fructifier ces germes du Nord vers le Sud.

I

Ce mouvement nous a été révélé dans ses traits les plus généraux (car il faut se défier des identifications de détail entre migrations de peuplades et diffusions de langues) par la linguistique. On sait que les langues religieuses de l'Inde, l'iranien, le phrygien, le grec, l'italiote, le celtique, le germanique, le letto-slave, sont des langues cousines, dont la parenté prouve, en gros, que les ancêtres des hommes qui les parlent ont habité jadis à proximité les uns des autres, et parlé tous l'indo-européen.

Où fut cet habitat commun ? On doit le chercher en tous cas dans l'immense région de forêts et de steppes qui va de la Baltique aux montagnes frontières de la Chine. Mais peut-on préciser davantage ? Dans les derniers temps, la tendance générale était de chercher le berceau des Indo-Européens à l'extrême Ouest de ce domaine, vers la Baltique. Une découverte récente a rendu du poids à l'opinion de ceux qui cherchaient plutôt vers l'extrême Est. On a découvert dans le Turkestan des monuments d'une langue nettement indo-européenne, le *tokharien* ; le peuple qui la parlait a joué un rôle dans les révolutions de l'Asie centrale au IIe siècle av. J.-C. (voir tome III).

Or, les linguistes distinguaient deux grands groupes de langues indo-européennes, d'après la consonne par laquelle commence le mot signifiant *cent*, langues du *satem* et langues du *centum*, ou groupe oriental et groupe occidental : le tokharien se rattache au second. On peut croire, étant donné le nombre et l'obscurité des migrations dont la steppe russo-sibérienne a été le théâtre, que le tokharien est un rameau d'Occident qui s'est égaré vers l'Est. Mais on est plutôt tenté d'admettre qu'il représente un vestige de la langue primitive, ayant gardé une particularité originaire, alors que les langues voisines l'ont perdue. Mais le linguiste le plus expérimenté ne saurait décider si le mouvement de diffusion a été orienté du Nord-Ouest au Sud-Est, ou du Nord-Est au Sud-Ouest.

Quand a-t-il commencé ? On conçoit que, sur ce point, nous ne pouvons donner que des dates minima. Le sanskrit était parlé dans l'Inde bien avant l'an 1000 av. J.-C. Des vestiges d'iranien, venus certainement de l'Est, se relèvent dans le monde babylonien et hittite du second millénaire, noms de rois ou de dieux en Mésopotamie et en Cappadoce. Le mouvement qui a porté les Thraces en Phrygie, puis en Arménie, est constaté bien plus tardivement. Nous reviendrons sur les Grecs tout à l'heure. Quant aux peuples occidentaux, ils apparaissent dans l'histoire bien plus tard encore. — Peut-on remonter plus haut dans le passé ? La civilisation dont nous avons signalé les traces sur le Dniepr et le Dniestr, à une époque correspondant à celle de Troie II (2500-2000 av. J.-C.), a été considérée comme indo-européenne en raison de certaines coutumes comme celle de l'incinération : sa disparition est due sans doute à des bouleversements ethniques, mais lesquels ? On fera bien de se borner à dire qu'au 3e millénaire la diffusion des Indo-Européens ne faisait en tout cas que commencer, tandis qu'au 2e millénaire elle était déjà avancée.

Nous n'avons pas ici à la suivre partout. Nous retrouverons les émigrés de l'Est du Caucase (ou Ariens) plus tard. Nous serons aussi longtemps sans avoir à parler des émigrés qui ont remplacé, dans l'Ouest de l'Europe, les anciennes peuplades apparentées aux Berbères de l'Afrique du Nord. Nous considérons pour le moment les envahisseurs des Balkans, sur lesquels nos renseignements un peu précis remontent à une date relativement ancienne.

II

Les vestiges de la civilisation minoenne-mycénienne ne sont pas, en effet, sans donner quelques indications à cet égard. Sans doute, on n'a pas encore déchiffré l'écriture qui se rencontre çà et là :

d'ailleurs, même si la langue était déterminée, elle ne fournirait pas de témoignage bien sûr sur la race. Mais on entrevoit des interruptions brusques qui décèlent des mouvements ethniques.

Sur les populations contemporaines de Troie II, on ne saurait rien dire. Toutefois, les Cariens, qui à cette époque devaient habiter les Cyclades et peut-être la Grèce, étaient certainement un peuple asianique (cf. ci-dessus) et non indo-européen.

Il en est autrement des hommes qui ont édifié les seconds palais de Crète et ceux de Mycènes. Ceux-là étaient certainement des « Achéens », pour employer le nom que la tradition a rendu glorieux. En effet, le dialecte parlé plus tard en Arcadie est de tous points semblable à celui que parlaient aussi les Grecs de Pamphylie et de Cypre. C'est le vestige d'un temps où la même langue régnait de la Grèce d'Europe à Cypre, langue noyée plus tard en maints endroits. Or, les Achéens sont arrivés à Cypre de bonne heure, puisqu'ils ont adopté le syllabaire indigène et l'ont conservé après la découverte de l'alphabet : celle-ci date des environs de l'an 1000 av. J.-C. Tout indique donc qu'il faut identifier la submersion ou le déracinement des Achéens avec le mouvement de peuples signalé par les documents égyptiens du XIIe siècle.

Ceci jette une certaine lueur sur la diffusion des autres dialectes. Le dialecte ionien a été parlé en Attique, dans les Cyclades, en Ionie. L'arrivée de colons d'Europe en Asie-Mineure ne peut être de beaucoup antérieure à l'effacement de la civilisation mycénienne, vu la rareté des vestiges mycéniens en Ionie. Mais les Ioniens se sont appelés longtemps Ἰάϝονες (Javan en sémitique), avant que la lettre ϝ disparût de leur langage : il ne faut pas descendre plus bas que l'an 1000 pour la constitution de la sous-nationalité ionienne.

Le dialecte éolien a été parlé en Thessalie, en Béotie, à Lesbos et sur la côte voisine. Ici, c'est la pauvreté des vestiges mycéniens en Thessalie qui montre qu'il ne faut pas placer l'émigration en Asie-Mineure avant la chute de Troie VI. En gros, le mouvement a été parallèle à la migration ionienne.

Restent les dialectes éolo-doriens. Le dorien proprement dit a été parlé en Argolide, en Laconie, en Messénie, en Crète et à Rhodes. C'est l'invasion dorienne qui, comme les Doriens eux-mêmes en avaient conscience, a été responsable de l'effondrement brusque de Mycènes et de Cnosse. Mais il faut laisser au dorien le temps de se différencier nettement des dialectes du Nord-Ouest, c'est-à-dire ne pas descendre plus bas que l'an 1000 av. J.-C.

Quant aux dialectes du Nord-Ouest (éléen, [illegible]), on peut croire seulement qu'ils ont été portés de la Grèce du Nord dans le Péloponnèse en même temps que le

dorien. Quant à savoir à quel moment ils ont été introduits dans les montagnes du Pinde, il faut y renoncer.

Tous ces dialectes dérivent d'une souche commune, mais quand a commencé la dislocation ? Il est fâcheux que nous connaissions si mal le parler macédonien : quand la Macédoine devint illustre, l'élite de la nation était déjà fortement atticisée. Autrement, nous verrions mieux comment le grec s'est séparé du thrace et de l'illyrien. Sur le thrace, nous savons qu'il a passé de Thrace en Asie-Mineure (Phrygie), puis en Arménie : la première émigration ne remonte pas très haut, puisque les Phrygiens ont adopté les cultes asianiques que nous voyons fleurir vers 1500 av. J.-C. ; la seconde est bien plus récente encore. Le thrace est une langue du *satem*, apparenté aux langues ariennes et slaves. L'illyrien a voyagé aussi d'Illyrie sur l'autre rive de l'Adriatique, car les Vénètes et les Messapiens le parlaient : la migration doit être antérieure à la migration italique, laquelle était peu avancée immédiatement après l'an 1000. Or, l'illyrien est une langue du *centum* (l'albanais vient, non de là, mais du thrace ou du slave). Tout porte donc à croire que les ancêtres des Grecs et des Illyriens se sont différenciés bien après que ceux des Thraces furent déjà venus s'établir dans la péninsule balkanique en faisant le tour de la mer Noire.

III

Reprenons le processus de différenciation tel qu'il apparaît dans ses lignes générales. Issues du tronc indo-européen, les langues du satem s'étaient répandues, dès le 2[e] millénaire av. J.-C., d'une part au sud de la Caspienne (arien), d'autre part autour de la mer Noire (thrace). Les langues du centum s'étaient avancées, à la même époque, dans la péninsule balkanique (grec) et vers l'Adriatique (illyrien). Le slave d'une part, l'italo-celtique et le germanique de l'autre, restaient encore à l'arrière-plan. Le grec et l'illyrien se sont différenciés sans doute dans le Pinde, et du premier idiome s'étaient détachés déjà, en l'an 1000, l'achéen, l'ionien, l'éolien, le dorien. Tous ces dialectes étaient en passe de devenir autant de langues indépendantes.

Mais les hommes qui les parlaient se comprenaient encore quand sont nées les premières œuvres littéraires qui se soient fait admirer sur les deux rives de l'Archipel. Ils ont acquis ainsi la conscience de leur unité au moment où un nouveau courant les emportait sur toutes les rives de la Méditerranée. Mais d'abord il a fallu que l'Orient intervînt de nouveau pour mettre les Égéens en mesure de produire ces œuvres : nous allons voir quel a été son rôle.

LIVRE II

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LA CIVILISATION HOMÉRIQUE

JUSQUE VERS 650

CHAPITRE I

Le premier essor de l'Assyrie.

I. L'Égypte en décadence. — La Syrie au temps des Philistins.
II. Assyrie et Chaldée. — Téglathphalasar I (1125-1100). — Bataille de Karkémish. — Syrie et Asie-Mineure. — Les Phéniciens.

La date de 1150 av. J.-C. marque à peu près la fin de l'hégémonie égyptienne dans l'Orient méditerranéen.

I

L'Égypte, épuisée par trois ou quatre siècles d'efforts pour reconquérir son sol, puis pour imposer sa domination à l'Asie Antérieure, enfin pour arrêter les Barbares d'Europe, rentre en Afrique pour n'en plus sortir qu'incidemment. La 20e dynastie s'y éteint peu à peu avec la même rapidité que les précédentes, rapidité dont la coutume des mariages consanguins doit être la cause principale. Les Ramessides eurent de plus à soutenir la concurrence grandissante des prêtres d'Amon thébain, et cela finit par une usurpation sacerdotale, celle de Hrihor (après 1100 av. J.-C.). Une dynastie de Bubaste, la 21e, reprit la Basse-Égypte aux descendants de Hrihor, mais Thèbes et l'Éthiopie leur restèrent. Ce dualisme prit fin à son tour par une autre usurpation, militaire celle-là, celle des commandants de la garde libyenne : l'unité de l'Égypte fut reconstituée, mais l'Éthiopie forma désormais un royaume à part (vers 950 av. J.-C.).

La Syrie resta livrée à elle-même, et morcelée en petits États. Les Philistins avaient été établis sur la côte voisine de Gaza, par

Ramsès III, pour veiller sur les routes du commerce qui aboutissaient à l'Égypte. L'oligarchie militaire qui les gouvernait, quoique sémitisée au point de vue religieux, conserva des qualités d'organisation et de valeur qui la rendirent redoutable aux voisins. Vers 1100 av. J.-C., les vaisseaux philistins prirent Sidon : l'aristocratie sidonienne émigra à Tyr, qui devint la ville principale de Phénicie. L'essor des Phéniciens date de là : ils s'établirent fortement en Cypre, autour de Kition, essaimèrent dans la mer Égée où le déclin de la civilisation mycénienne les laissait sans concurrents, et, filant le long de l'Afrique, gagnèrent Tharsis (l'Espagne). Sur terre, les Philistins dominaient facilement les Cananéens et les Amorrhéens, mais les tribus israélites commençaient à se glisser à l'Ouest de la Mer Morte. Plus au Nord, les tribus araméennes faisaient de même dans la vallée de l'Oronte, aux dépens des Hittites. Ceux-ci restaient décidément démembrés en petits États, dont le principal gardait, à Karkemish, le passage de l'Euphrate. Mais en Cilicie, en Cappadoce, régnaient des princes indépendants. Tout cela constituait une région sans unité ni force politique, mais riche comme tout pays de transit, bref, doublement tentante à conquérir.

II

Aussi ne tarda-t-elle pas à exciter les appétits de ses voisins du Nord-Est. Les royaumes d'Assyrie et de Chaldée avaient été, vers 1400 av. J.-C., en rapports avec les Pharaons, rapports d'égaux à égaux, mais avec une nuance de déférence du côté des souverains mésopotamiens. L'éclipse de l'Égypte les rendit à leur isolement et à leurs querelles : celles-ci furent généralement à l'avantage d'Assur, jusqu'au moment où la dynastie cosséenne fit place, sur le trône de Babylone, à une dynastie de Pashé (Sud de la Chaldée), ce qui arriva après l'an 1200 av. J.-C. Mieux contenus du côté du Sud, les souverains assyriens cherchèrent des compensations ailleurs.

Téglathphalasar I (1125-1100) les trouva. C'est le premier monarque assyrien dont nous ayons de longs communiqués. Il mata les tribus montagnardes de l'Est et les Bédouins de l'Occident, qui inquiétaient les paysans assyriens, puis s'engagea dans les montagnes arméniennes. Quelques-uns de ses ancêtres les avaient franchies jadis (cf. plus haut), puis les Khâti avaient régné sur les deux versants du Taurus, ne laissant aux rois d'Assur que le pays des Moschiens riverains de la mer Noire : ceux-là même s'étaient révoltés vers 1200. Téglathphalasar jeta bas une coalition des roitelets de Cappadoce, que le déclin des Khâti avait laissés indépendants : « Brave à outrance dans la mêlée, courageux dans les batailles, j'ai marché sans égal contre les rois du bord de la mer supérieure, qui

n'avaient jamais connu la soumission, et qu'Assur m'avait signalés. J'ai traversé des hauteurs inabordables, des cols ardus dans lesquels personne parmi les rois antérieurs n'avait jamais pénétré ; j'ai passé par des chemins abrupts, dans des fourrés épais ». Les rois du Nairi eurent beau appeler à leurs secours, comme jadis les Khâti, des gens lointains des bords de la mer Noire ou de la Méditerranée : ils furent battus. Le roi d'Assyrie passa l'Euphrate l'année suivante, descendit en Phénicie, reçut l'hommage d'Arad et les cadeaux du Pharaon. Mais ce furent là des succès éphémères. Téglathphalasar lui-même vit la fin de son règne assombrie par une victoire du Babylonien. Un de ses successeurs, Assournazirpal, fut battu près de Karkémish par les Khâti (avant 1050 av. J.-C.). Depuis, le roi d'Assur, réduit aux limites de son territoire propre, n'en sortit guère pendant deux siècles.

Pendant ce temps, un nouveau changement de dynastie s'accomplit en Chaldée (vers 1050 av. J.-C.), mais ce furent les Élamites qui en profitèrent.

La Syrie eut deux siècles de répit, mais aucune domination durable ne pouvait s'y implanter. Khâti et Araméens, Philistins et Israélites, allaient s'y livrer des combats acharnés. Seuls, les Phéniciens profitèrent largement du temps gagné pour accumuler les richesses dans leurs ports.

Sur l'Asie-Mineure, les documents de Téglathphalasar I ont jeté quelques lueurs. Nous entrevoyons en Arménie, en Cappadoce, en Cilicie, dans le Pont, des principautés souveraines, dont quelques-unes ont certainement été puissantes. Mais on voudrait voir clair au-delà du désert asianique. On a supposé que les mouvements signalés en Cappadoce se rattachaient à l'invasion des Phrygiens de Thrace dans le pays où ils sont restés établis. Ce n'est qu'une hypothèse, encore que très probablement l'établissement des Phrygiens en Asie-Mineure se place effectivement un peu avant l'an 1000. Mais leurs rapports réguliers avec l'Asie-Mineure orientale ne sont dûment constatés que pour une époque plus récente.

Les documents cunéiformes sont notre seul guide chronologique. Partout cependant, dans la Syrie du Nord, dans l'Asie-Mineure orientale, en Phrygie, nous retrouvons des monuments intéressants et originaux. Mais ils sont muets jusqu'ici pour nous, et ne se laissent pas dater avec certitude. Il faut attendre.

CHAPITRE II

Le second essor de l'Assyrie.

I. La Syrie. — Philistins et Israélites. — David et Salomon. — Le royaume de Tyr. — Sheshonq I (avant 900). — Les royaumes juifs, Moab et Damas.
II. Assyrie et Chaldée. — Assournazirpal et Salmanasar III. — Assyriens et Ourartiens.
III. Syrie et Asie-Mineure de 800 à 750.

I

Dans cette période, nous n'avons de renseignements un peu précis que sur la Syrie, grâce aux documents juifs.

Les Philistins ont exercé au XIe siècle une véritable hégémonie sur la Syrie du Sud. Mais ils ont eu à lutter contre Israël. On englobait sous ce nom un ensemble de clans venus du désert arabe et qui, après avoir erré longtemps dans la péninsule du Sinaï, s'étaient glissés peu à peu à l'Ouest de la mer Morte. Il y avait entre eux un certain sentiment de solidarité religieuse : tous adoraient Jahveh, le dieu du Sinaï. Les luttes contre les tribus cananéennes sedentaires de Palestine, puis contre les tribus des Bédouins restées à l'Est de la mer Morte, firent naître ensuite un besoin d'unité politique auquel des chefs locaux, comme Gédeon et Abimélech, essayèrent de donner satisfaction. Mais ce fut la lutte contre les Philistins qui fit d'Israël un État. Il y eut de durs moments, où l'ennemi alla jusqu'à interdire l'usage du fer. Puis un chef benjaminite, Saül, commença à rassembler les tribus contre les « incirconcis ». Il est vrai qu'il fut vaincu et tué : « O Israel, chanta-t-on, ceux qui ont été tués sont sur les hauts lieux, les hommes forts sont à bas! — Ne l'allez point dire à Gath et n'en portez pas la nouvelle sur les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie! — O monts de Gelboe, que la rosée et la pluie ne tombent point sur vous ni sur les champs qui y sont haut élevés, car c'est là qu'a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saul, comme s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur, etc. ».

Un aventurier de Juda, David, rassembla la nation après la disparition du fils de Saül, lui donna une capitale en prenant la forte-

resse cananéenne de Jébus (Jérusalem), puis jeta bas la domination philistine. Avec l'armée ainsi trempée, il frappa les tribus environnantes, surtout les Araméens, qui s'étaient glissés dans la vallée de l'Oronte comme Israël dans celle du Jourdain, et y constituaient plusieurs États : Aram Damas, Aram Zobah, Aram Hamath. Hadadezer, leur principal chef, fut vaincu et tué. Il sembla qu'un grand royaume dût se former dans la Syrie du Sud (vers 1000-950 av. J.-C.).

Salomon succéda à David, le prince fastueux après l'aventurier fondateur de dynastie : son règne commença par une intrigue où périt Joab, le général de David. Salomon a organisé en vue d'une exploitation méthodique le royaume qui lui était laissé, et qui allait de la mer Rouge à l'Oronte moyen. Au Sud, il s'est allié au Pharaon de la 21e dynastie qui régnait dans le Delta, a épousé sa fille, et en a obtenu assistance pour réduire une ville philistine. Au Nord, il a vécu en bons termes avec les Araméens, qui commençaient à fonder à Damas un État puissant, et même avec les Khâti. A l'Est, surtout, il a été en rapports étroits avec la Phénicie. Son royaume détenait maintenant une bonne partie des routes de caravanes, qui, du Sud, de l'Ouest, du Nord, aboutissaient aux ports phéniciens : d'où nécessité pour les habitants de ces ports de vivre en bons termes avec lui. Depuis la catastrophe de Sidon, Tyr était la reine des villes phéniciennes : Hiram I la gouvernait alors. Il s'unit étroitement avec Salomon, et vit ainsi affluer facilement les produits que les vaisseaux portaient ensuite à Cypre, dans la mer Égée, et jusqu'à Tharsis (l'Espagne). L'essor phénicien date de cette époque : les Tyriens commençaient à semer de leurs comptoirs les portes de l'Occident, côtes de Sicile et de Tunisie, détroit de Gibraltar. En échange, ils envoyèrent à Salomon des architectes qui bâtirent le temple de Jahveh à Jérusalem, et des marins qui, par la mer Rouge, poussèrent jusqu'aux portes de l'Océan Indien (Ophir).

David et Salomon sont encore des personnages à demi légendaires, mais ils avaient des historiographes, comme jadis le roi des Khâti, comme tout à l'heure le roi de Moab : les grandes lignes de leur histoire se sont conservées.

L'unité israélite était fragile : on le vit à la mort de Salomon. La masse des clans se révolta contre son fils Roboam : Jéroboam, qui avait déjà intrigué sous Salomon, se mit à leur tête. Roboam garda Juda avec la capitale Jérusalem : l'autre royaume devait chercher quelque temps encore une dynastie et une capitale stables. Ces divisions étaient faites pour tenter l'étranger. C'était le moment où Sheshonq (avant 900 av. J.-C.) rétablissait l'unité de l'Égypte au profit de la 22e dynastie : il reprit en Syrie la politique des grands conquérants d'autrefois. Il força Roboam dans Jérusalem, enleva l'or du temple de Jahveh, mais ne poussa pas plus outre. Après lui,

sa dynastie déclina pendant 100 ans, jusqu'au moment où le morcellement féodal redevint complet en Égypte. Le royaume plus vigoureux d'Éthiopie devait seul mettre fin à cet état de choses.

Les royaumes juifs restèrent livrés à leurs dissensions, compliquées de rivalités religieuses, Jahveh de Jerusalem devenant de plus en plus un dieu jaloux. La dynastie de David se maintint en Juda et reprit de l'activité avec Josaphat. En Israel, Omri fonda une dynastie solide, prit pour capitale Samarie, et s'allia avec Tyr en mariant son fils Akhab avec la Phénicienne Jézabel Josaphat et Akhab eurent à se défendre contre leur voisin de Moab, Mesa, qu'une stèle de victoire a rendu fameux parmi les érudits de notre temps. Mais ce fut surtout Damas qui pesa sur eux. Les rois de Damas avaient réussi à réunir les États araméens et hittites de la vallée de l'Oronte : Benhadad II assiegea deux fois Samarie. C'est dans ces conjonctures que vers 850 av. J.-C. l'Assyrie rentra en scène.

II

L'Assyrie avait mis un siècle et demi à se relever après la bataille de Karkémish. C'était en somme un petit royaume, serré entre le Tigre et les montagnes de l'Azerbaïdjan : pour en faire une puissance, il fallait une militarisation énergique de toute la population mâle. Le roi d'Assur avait à lutter contre les prétentions des rois de Babylone dynastie de Pashé, jusque vers 1050, puis dynasties araméennes : dans les périodes heureuses, les rôles se renversaient, et il étendait la main vers la cité sacrée. Derrière elle se dressait l'Élam. Mais la grande lutte était contre les montagnards de l'Est et du Nord, contre les Bedouins de l'Ouest : contre eux, il fallait défendre le paysan assyrien par des répressions constantes et impitoyables, école de la férocité assyrienne. Arrivé alors aux Taurus et à l'Euphrate, l'Assyrien voyait s'ouvrir des pays riches et tentants. Une de ces périodes d'expansion s'ouvrit avec Tougoultininip 889-885 . Lui se contenta encore des luttes et des razzias ordinaires. Mais Assournazirpal III 885-860 , après avoir fait de même pendant des années, put passer enfin l'Euphrate, recevoir l'hommage des Khâti, et pénétrer jusque dans la Phénicie du Nord.

Le charme était rompu. Salmanasar III 860-825 se trouva dès le début sur l'Oronte, où il rencontra le roi de Damas. Il vainquit Benhadad II, puis Hazael, en de sanglantes batailles, où furent mis en ligne plus de 100.000 hommes, mais ne parvint pas à forcer Damas. La présence de contingents israélites et arabes, dans l'armée damascène, lui permit de se représenter comme vainqueur de

toute la Syrie. Avec lui, l'Assyrie annexa la Cilicie, reparut en Cappadoce. Après sa mort (825), l'élan se maintint quelque temps. Le roi de Babylone fut repoussé à la bataille de Daban (819). En 803, le roi de Damas, Mariah, fut forcé dans sa capitale. Mais peu à peu l'Assyrie sentit grandir la pression de son voisin du Nord, le royaume d'Ourartou. Des stèles cunéiformes, imitées des stèles mésopotamiennes, nous apprennent les succès des monarques arméniens vers le Caucase, vers le Kurdistan, vers le Taurus, et éclairent par contre-coup le déclin de l'Assyrie. Celui-ci se prolonge jusqu'en 745.

III

La Syrie et l'Asie-Mineure eurent ainsi quelque répit du côté de l'Est.

En Syrie, les princes hittites et araméens, même Damas, étaient touchés fortement : Damas se défendait mal contre les Israélites. Ceux-ci au contraire se relevèrent malgré des révolutions intérieures. En Israël, une dynastie nouvelle, fondée dans le sang par Jéhu, connut des jours de grandeur sous Jéroboam II. En Juda, un rejeton de la dynastie de David avait été sauvé par les prêtres de Jahveh du massacre ordonné par la Phénicienne Athalie, et un de ses successeurs, Joas II, fut aussi un prince victorieux. Mais ce fut surtout la Phénicie qui profita du répit. Tyr, malgré les révolutions intérieures, continua d'envoyer ses vaisseaux dans toute la Méditerranée. Ces révolutions même favorisèrent l'émigration et la colonisation : ce fut alors que fut fondée, sinon Gadès (Cadix), qui est probablement antérieure, au moins Carthage.

Sur l'Asie-Mineure, les documents d'Assournazirpal et de Salmanasar jettent quelque jour, et confirment les résultats des trouvailles locales. Ils nous font encore entrevoir sur le Taurus, en Cilicie, en Cappadoce, des États riches et prospères. La source de cette richesse est en partie sans doute dans le commerce des métaux venant des bords de la mer Noire (Meshek et Tabal). Mais elle est aussi dans le commerce avec l'Asie-Mineure occidentale. Jadis la route principale était au Sud : d'où l'éclat momentané de la Cilicie. A présent, elle était doublée d'une autre au Nord. Par ces routes, on arrivait à des peuples agricoles, Phrygiens, Lydiens, qui donnaient les produits de leur sol en échange des produits ouvragés, et qui en outre avaient de l'or, et les débouchés sur l'Archipel. L'existence de ce commerce est bien constatée au VIIIe siècle.

Ce sont ces pays qui allaient être disputés entre Ourartiens et Assyriens, pour échoir enfin aux derniers.

CHAPITRE III

Le troisième essor de l'Assyrie.

I. La Syrie entre Ourartiens et Assyriens. — Téglathphalasar II, chute de Damas. — L'Egypte, Saïtes et Éthiopiens. — Salmanasar, chute de Samarie (722). — Sargon.
II. Syrie et Asie-Mineure vers 700.

Le VIIIe siècle a donc été, pour la Syrie et l'Asie-Mineure, une époque de prospérité relative, où, malgré bien des dissensions dont la plupart nous échappent, le commerce fut actif, la population dense, où des monuments s'élevèrent un peu partout. C'est précisément cette richesse qui excitait les appétits des monarchies militaires de l'Est.

I

Vers 750 av. J.-C., il semblait que l'Arménie dût l'emporter. Le roi Shardouris avait pour vassaux les princes de Cappadoce, de Cilicie, de la Syrie du Nord, il recevait leurs tributs, et embellissait ses résidences des bords du lac de Van, tout comme plus tard son successeur Tigrane. Mais la torpeur de l'Assyrie n'était qu'un accident, et il suffisait qu'un prince réveillât l'énergie de la nation pour que les rôles changeassent.

Téglathphalasar II (745-727) fut ce prince. Son règne ne fut qu'une longue bataille contre les ennemis ordinaires. Au Sud, Babylone avait encore changé de dynastie : Nabonasar y régnait. Mais surtout les Araméens, que nous avons vu pénétrer en Syrie à l'Ouest, avaient pénétré aussi en Chaldée, et y fondaient des principautés vigoureuses dans le bas pays. Téglathphalasar les heurta à diverses reprises, entra dans Babylone, réduisit les princes araméens : la somnolence momentanée de l'Élam lui facilita la tâche. A l'Est, il passa le Zagros, et ses généraux pillèrent « les Mèdes puissants qui habitent au lever du soleil ». Mais son principal effort porta contre la puissance nouvelle du Nord, qui lui barrait les voies de l'Occident. Il lui reprit le passage de l'Euphrate, battit Shardouris, remit le pied dans la Syrie du Nord. Ce ne fut pas pour s'arrêter. Rezon

avait relevé Damas, et, uni aux aventuriers militaires qui se succédaient en Israel, menaçait le roi de Juda Akhaz. Akhaz appela le roi d'Assyrie, et cette fois Damas succomba. Israel même fut ravagé. L'Assyrie était redevenue la première puissance de l'Orient.

De toutes les monarchies que pouvait inquiéter son essor, celle qui avait le plus de moyens d'action était, malgré tout, l'Égypte. Nous avons vu que, vers 750 av. J.-C., la 23e dynastie s'y éteignait dans l'anarchie féodale. Parmi les dynasties de nomes, l'une était assez énergique pour refaire la monarchie : celle de Saïs. Tafnakht s'était déjà mis à l'ouvrage, lorsque les princes menacés appelèrent à eux l'Éthiopie : le roi éthiopien, descendant des grands-prêtres d'Amon thébain, faisait figure de roi légitime aux yeux de beaucoup d'Égyptiens. Piankhi, qui régnait alors à Napata, entra dans l'Égypte et l'enleva à Tafnakht. Conquête éphémère du reste, et que Bocchoris de Saïs réduisit bientôt à néant (24e dynastie). Sabacon l'Éthiopien dut attendre quelques années pour reconstituer l'union des deux grandes monarchies africaines, et fonder la 25e dynastie. Dans ces conditions, l'Égypte était bien « le roseau cassé qui plie et perce la main de qui s'y appuie », mais, telle quelle, elle encourageait les révoltes des princes syriens contre Assur.

Salmanasar V (727-722) s'en aperçut déjà. Le roi d'Israel, se fiant en l'Égypte, se révolta contre lui. Cette fois les Assyriens assiégèrent Samarie avec la volonté d'en finir. La ville fut prise, 27.800 personnes emmenées en Assyrie, le reste de la population se noya d'autant plus aisément dans les peuplades voisines qu'il était séparé religieusement de Juda. Ézéchias, qui régnait à Jérusalem, fut suffisamment averti par cet exemple pour n'avoir pas besoin des conseils du prophète Isaïe, et se tint coi. Mais les Phéniciens avaient soutenu Israël : Tyr, assiégée, échappa grâce à sa position insulaire.

Une révolution de palais avait, sur ces entrefaites, donné le trône d'Assyrie à Sargon (722-705). Il fut dès le début engagé sur toutes les frontières, mais il était homme à faire face partout. Au Sud, les Chaldéens s'étaient soulevés, soutenus cette fois par l'Élam : les uns et les autres furent battus à Kalou. Plusieurs années se passèrent avant que Sargon pût passer à l'offensive contre le prince araméen de Bit-Iakin, Merodach-Baladan. Il lui enleva Babylone, « saisit les mains de Bel », et confina l'adversaire dans les marais du golfe Persique. L'Élam fut contenu. A l'Est, Sargon laissa à ses généraux le soin de razzier les Mèdes. C'est au Nord qu'il porta ses grands coups, contre le roi d'Ourartou : Rousas, traqué par deux fois dans ses repaires, se tua. Ses successeurs ont continué à habiter et à orner les résidences du lac de Van, mais ils ont perdu l'ascendant qu'ils avaient exercé sur les petits États voisins. Sargon occupa fortement la Mélitène, la Cilicie, la Cappadoce, d'où ses gouverneurs

surveillèrent les mouvements de peuples qui commençaient à se dessiner vers la Mer Noire. En Syrie, après la défaite des Philistins à Raphia, il eut encore quelques échauffourées à réprimer. Il ne put consacrer beaucoup de temps à Tyr et à l'Égypte, mais reçut l'hommage des Grecs de Cypre. Au milieu de ces guerres, il a eu le temps de s'occuper avec sollicitude de l'administration de ses États, et a délaissé les antiques capitales pour se choisir une résidence nouvelle : il était réservé à son fils de faire de Ninive la reine de l'Orient. C'est à Khorsabad qu'il fut assassiné en 705, mais sa dynastie devait continuer son œuvre.

II

La Syrie et l'Asie-Mineure, tout en souffrant de ces guerres, sont restées riches jusqu'à la fin du VIII[e] siècle. Tyr a continué à envoyer ses vaisseaux jusqu'à l'Atlantique, grâce à la supériorité reconnue de sa marine de guerre, composée de dières navires à deux rangs de rames à éperon. En Asie-Mineure, le commerce restait régulier sur les grandes voies qui, contournant le désert asianique, menaient aux peuples occidentaux : comme il avait pour tête Babylone, il y avait même avantage à ce que le monarque qui en détenait les avenues habitât les bords du Tigre plutôt que les montagnes arméniennes. Cependant, dans l'intervalle de quatre siècles écoulé depuis la première entrée en scène de l'Assyrie, une révolution économique s'était préparée sur les bords de la Méditerranée : nous avons maintenant à en préciser la nature.

CHAPITRE IV

La route de l'Asie-Mineure et l'Ionie.

I. Retour sur l'Asie-Mineure. — La grande route de caravanes, description. — La monnaie. — L'État lydien, la révolution de 687. — L'invasion cimmérienne.
II. Les Ioniens et les Phéniciens.

Les documents cunéiformes, comme précédemment les documents hiéroglyphiques, ne jettent que des lueurs intermittentes sur l'histoire, pourtant si importante, en somme, de l'Asie-Mineure.

I

Nous avons vu que l'Asie-Mineure, « terre d'Asie enchâssée dans un littoral d'Europe », avait été occupée par une race unique à l'époque où commençait l'exploitation des métaux : la communauté des dieux et des cultes nous en a été garante. En même temps, nous avons saisi la trace de certains rapports avec le monde sémitique du Sud, avec l'Assyrie et la Phénicie. Puis est venue la grande domination hittite au temps de Ramsès II (vers 1300 av. J.-C.) : les Khâti régnaient sur la Syrie du Nord, la Cilicie, la Cappadoce, étaient en rapports avec la région de Smyrne. Enfin, la réapparition des Assyriens en Cappadoce avant 1100 av. J.-C. nous a amenés à constater peut-être l'arrivée d'un nouveau peuple dans l'Ouest de la péninsule, les Phrygiens, — franchement indo-européens ceux-ci, mais qui empruntèrent les cultes et l'art de l'époque hittite.

Derrière ces mouvements, guerriers pour la plupart, on entrevoit un courant de relations pacifiques, commerciales, d'un bout à l'autre de la péninsule, mais par où ? Certainement, le commerce de cabotage le long des côtes, de Troie à Cypre, est très ancien, et s'est toujours maintenu. Il était doublé d'un commerce par terre le long du Taurus : c'est sans doute par là que les Khâti ont dominé la Cilicie, pénétré jusque vers Smyrne. Une autre route, le long de la Mer Noire, s'est formée peu à peu et a dû prendre une importance croissante du fait de la pénétration phrygienne. Mais nous ignorons

tout de son origine et de son développement : nous constatons seulement qu'au début du VIIIe siècle elle devait exister depuis longtemps déjà, et était fréquentée.

Cette route avait son point de départ dans les villes de l'Euphrate et du Tigre, Babylone, Assur, Kalakh, plus tard Ninive. Elle franchissait l'Euphrate au point où il se rapproche de la Méditerranée, passage disputé entre l'Ourarton et l'Assyrie. Elle passait le Taurus et arrivait à Comana du Pont, qu'une voie transversale reliait à sa sœur de même nom et de mêmes cultes, Comana de Cilicie : cette voie transversale était déjà prolongée jusqu'à Sinope d'un côté, à Tarse de l'autre. La grande voie franchissait l'Halys, passait à Ancyre en laissant de côté l'endroit où régnaient les rois phrygiens, les Midas et les Gordios, contournait le Dindyme et gagnait l'Hermus et la plaine de Sardes, laissant aussi de côté le siège de la puissance des rois méoniens. Puis elle bifurquait sur les trois ports de la côte ionienne. Elle était parcourue par des caravanes, quoique le chameau ne fût pas encore l'animal de bât courant de la région. La circulation devait même être très grande en dépit du morcellement politique. Tous les 20 ou 25 kilomètres il y avait des caravansérails, aux points dangereux des forteresses, et les princes grands et petits dont la route traversait les États prélevaient des péages sur les marchands. De proche en proche les négociants qui se trouvaient placés dans le voisinage de ce grand chemin tiraient des lettres de change l'un sur l'autre, employaient les métaux pour éviter les transports inutiles. C'est sur cette voie qu'a été inventée, par les marchands d'abord, enfin par un État, la monnaie.

Des faits métrologiques nous l'attestent. Les Égyptiens et les Chaldéens se servirent de bonne heure du cuivre, de l'argent, de l'or, comme étalons des valeurs : naturellement on vérifiait le titre et le poids à chaque échange. Le système de mesure égyptien a pénétré en Syrie au temps des grands conquérants, y concurrençant le système chaldéen ; puis les Phéniciens l'ont porté dans l'Archipel et ailleurs, mais, le commerce maritime reposant sur le troc, les métaux n'y ont jamais joué un rôle prédominant. Le système chaldéen, que nous trouvons bien assis dès le temps d'Hammourabi (vers 2000 av. J.-C.), après avoir pénétré en Syrie, s'est répandu en Asie-Mineure par le fait des nécessités du commerce de terre. Par la grande voie de caravanes il est arrivé aux pays lydiens et grecs, avec le *talent* (25-30 kgr.), la *mine* (la livre), le *sicle*. Il y a plus. La valeur relative des divers métaux, bien que fondée d'une manière générale sur leur abondance ou leur rareté, n'a pu être fixée avec précision, à l'origine, que par la volonté humaine : les Chaldéens considéraient que l'argent valait 600 fois le cuivre, l'or 6 ou 7 fois l'argent. Ces déterminations ont pénétré jusqu'en Lydie et en Grèce, et ont influé tou-

jours sur le commerce méditerranéen, bien que la valeur de l'argent ait baissé de moitié par suite de l'ouverture de Tharsis au commerce phénicien.

Quoiqu'il en soit, ce développement du commerce continental a grandement profité aux États placés sur l'artère principale. La Phrygie était un pays bien isolé, bien rural, et pourtant la légende a conservé le souvenir du roi de l'or, Midas. Ce fut surtout le pays méonien-lydien qui bénéficia de sa situation au carrefour des routes côtières, d'autant qu'il avait l'électron (or argenté) du Pactole. Sous les Sandonides, le morcellement féodal fit que ces éléments de richesse se trouvèrent dispersés. Mais il devait venir un moment où une monarchie vigoureuse les rassemblerait : l'importance de la fonction du majordome prépara cette révolution au profit d'un clan nouveau, les Lydiens, d'une dynastie nouvelle, les Mermnades, d'une capitale nouvelle, Sardes (687).

Il fallut pour la hâter le péril extérieur. Le mouvement de peuples dont les bords de la mer Noire auraient été le théâtre à d'anciennes époques (cf. plus haut) s'était-il continué? Toujours est-il qu'il eut une recrudescence au VIII[e] siècle. Les Trères alors passèrent de Thrace en Asie. Les Cimmériens, qui habitaient vers la Crimée, firent de même, soit par les détroits de l'Ouest, soit par le Caucase, et s'installèrent vers Sinope. Les Scythes, plus sauvages encore, parurent sur les bords de la Caspienne. Tout cela mettait en péril la voie commerciale. Les monarchies organisées, Ourartou, Assyrie, Phrygie, Méonie-Lydie, durent se mettre en défense : la dernière couvrait les villes de la côte.

II

La grande route de commerce, en effet, aboutissait aux ports de la côte de l'Archipel. Or, nous avons vu que des hommes d'Europe, des Grecs, s'étaient installés là avant l'an 1000 av. J.-C. Venus en conquérants, ils n'eurent d'abord d'autre souci que de jouir d'un climat et d'un sol privilégiés. Mais le développement des relations avec la Lydie et, par elle, avec toute l'Asie civilisée devait donner une impulsion énergique à leurs aptitudes innées pour la navigation et le commerce. Dès le VIII[e] siècle, les Iavanim, les Iafones, les Ioniens, étaient réputés dans tout l'Orient.

Ils avaient devant eux la concurrence des Phéniciens. Tyr était la métropole politique et militaire, mais Sidon restait le grand port de commerce dont le nom symbolisait l'activité phénicienne sur les rives de la mer Égée. Marchands et pirates, ces navigateurs circulaient dans les îles grecques, et c'est par eux seulement qu'on y acquérait des notions sur le lointain Occident. Il fallait donc que

cette concurrence s'affaiblit pour que s'ouvrît toute grande la voie où les Ioniens, et à leur suite leurs congénères d'Europe, voulaient déjà s'élancer.

Mais avant d'aller plus loin il faut connaître en elle-même cette société ionienne du VIIIe siècle, qui éclairera par induction l'état social des Grecs d'Europe. Nous avons heureusement cette fois un document de premier ordre : les poèmes épiques nés dans ce milieu.

CHAPITRE V

Les poèmes homériques.

I. Ils attestent la civilisation de l'Ionie.
II. L'Iliade. — L'Odyssée. — Autres poèmes épiques du VIIIe au VIe siècle.
III. Part d'archaïsme. — Part d'actualité. — Dans quelle mesure ces documents valent pour la Grèce d'Europe.

I

Les poèmes homériques ne sont pas seulement un document sur l'Ionie. D'abord et avant tout, leur existence même atteste le haut degré de civilisation atteint par cette société. La langue suffit à prouver qu'ils en sont bien originaires : encore qu'elle soit artificielle, très distincte du parler courant, elle est nettement ionienne, avec des traces d'éolisme. Une ville placée aux confins de l'Éolide et de l'Ionie, comme Smyrne, serait le lieu d'origine indiquée de ces épopées, s'il n'était plus probable que le genre poétique auquel se rattachent l'*Iliade* et l'*Odyssée* a été longtemps cultivé en Éolide avant d atteindre son apogée en Ionie. Mais il faut d'abord rappeler ce que sont les deux poèmes.

II

Donc, un poète ionien a eu l'idée de reprendre un épisode déjà chanté de la guerre célèbre conduite par les Achéens Péloponnésiens contre Ilion, et d'en faire le centre d'une vaste composition qu'il a fixée par l'écriture : cet épisode est la colère du Myrmidon Thessalien Achille contre le chef des Achéens, Agamemnon. Agamemnon, forcé par Apollon de rendre une captive, a pris en échange celle d'Achille ; celui-ci se retire sous sa tente, et Zeus, roi des dieux, invoqué par lui, fait pleuvoir les calamités sur les Achéens, jusqu'au moment où la mort de Patrocle ramène Achille dans les combats ; il immole Hector, défenseur de Troie. — Le poème s'ouvre par le récit de la dispute d'Achille et d'Agamemnon, mais tout de suite il dévie (chant II, début), assez maladroitement, et nous assistons à une série de combats heureux pour les Grecs, jusqu'au moment ou Zeus, sans penser à Achille, fait pencher la balance en

faveur des Troyens (chant VIII, début). Suivent deux morceaux qui se détachent nettement, l'ambassade d'Agamemnon pour apaiser Achille (chant IX) et l'exploit des Achéens contre Dolon (chant X). Puis on retrouve les Grecs acculés au mur de leur camp (chant XII, début) et se défendant, non sans longueurs ni redites, jusqu'au moment où les vaisseaux sont menacés (ch. XVI, début). C'est alors que Patrocle intervient, succombe, qu'Achille reparaît, et, après divers épisodes, tue Hector (XXII). Patrocle est enterré avec éclat, et le roi de Troie, Priam, obtient par ses prières la restitution du corps d'Hector (chant XXIV et dernier).

On le voit, quoique la composition de l'*Iliade* soit un acte littéraire nettement saisissable, elle contient des éléments qui y ont été introduits du dehors. Les uns sont antérieurs à elle, comme le récit des exploits des Achéens : l'auteur de cette série de chants connaissait une version de la mort d'Hector différente de celle de notre *Iliade* (chant VII, milieu). Les autres sont postérieurs, comme le catalogue des forces des deux camps (II, fin) ou la description des jeux en l'honneur de Patrocle (XXIII, fin), etc. — L'*Iliade* a été vite connue, recopiée, embellie par la corporation des *rhapsodes*, et, par eux, répandue par fragments dans les assemblées des Grecs.

C'est encore un poète ionien (désigné par la tradition sous le même nom d'Homère) qui a eu l'idée de choisir la rentrée dans ses foyers d'un des héros populaires de la guerre de Troie, Ulysse, comme sujet d'une autre composition, aussi étendue que l'*Iliade*. Ulysse a échoué, après de nombreuses aventures, chez la nymphe Calypso, d'où les dieux le tirent pour le conduire chez les Phéaciens, qui le ramènent dans son Ithaque : là, il se retrouve, et punit les prétendants à la main de sa femme Pénélope. — L'*Odyssée* s'ouvre par l'assemblée des dieux qui décident de tirer Ulysse de chez Calypso, puis, tout de suite (I, début), elle nous fait assister à un voyage de Télémaque, fils d'Ulysse, à la recherche des nouvelles de son père. Nous reprenons Ulysse chez Calypso (V, début) pour le conduire chez les Phéaciens : ici s'intercale (IX, début) un long récit, fait par lui-même, de ses navigations après la chute de Troie. Les Phéaciens le ramènent à Ithaque (XIII) où il descend incognito chez le porcher Eumée, et se donne à reconnaître au seul Télémaque, revenant de son voyage (XVI). Il se rend de là, toujours incognito, dans son palais, où, non sans lenteur, il prépare sa vengeance contre les prétendants (XXII). Suit la reconnaissance avec la fidèle Pénélope (XXIII), puis la reconnaissance avec son père Laërte, et le traité conclu avec les vengeurs des prétendants (chant XXIV et dernier).

Là aussi, sous une unité de composition évidente, on distingue des éléments adventices, antérieurs ou postérieurs. Les aventures maritimes d'Ulysse sont un de ces récits de voyages comme en con-

tient le folklore de tant de peuples, et le poète n'a eu qu'à en faire un récit en style direct. En revanche le développement du voyage de Télémaque a été inspiré après coup par quelques mots du jeune homme à son arrivée à Ithaque chant XVII, milieu ; de même certains passages sur les enfers XI, XXIV début ont été ajoutés. — Les rhapsodes ont amplifié ce poème, comme l'autre, pour le rendre plus agréable aux Grecs.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont seules survécu jusqu'à nous, mais elles n'étaient pas isolées. D'autres poèmes analogues ont existé, que nous connaissons de nom. Certains se rattachaient au fait, réel ou légendaire, de la guerre de Troie. D'autres au fait de la guerre des Péloponnésiens contre Thèbes. Un autre sujet fréquemment chanté par les aèdes, le voyage du navire Argo à la recherche de la Toison d'Or, n'a pas eu l'heur d'inspirer de grandes compositions épiques. Toute cette production —, on en a des indices multiples —, a suivi de près l'emploi de l'écriture pour fixer les textes officiels : l'*Iliade* est du VIIIe siècle, l'*Odyssée* du VIIe, d'autres poèmes ne remontent pas plus haut que le VIe.

III

Tout cela est l'aboutissement précieux d'un long passé poétique, et en porte les traces. Le vers employé, l'hexamètre, est un vers compliqué, et qu'on manie pourtant avec maîtrise. Il est des formules stéréotypées qui s'imposent sans cesse au rhapsode. Il est tenu de situer ses sujets dans un lointain passé, où des rois puissants régnaient sur des États étendus. Il est tenu de peindre des mœurs violentes, des sacrifices humains. Il est tenu enfin d'éviter les allusions à certaines inventions qu'on sait récentes, l'emploi courant du fer, l'écriture, la monnaie.

Mais, n'ayant pas la préoccupation constante de la couleur locale, il peint sans le vouloir ce qu'il a sous les yeux. Il ne connait pas les rois puissants de l'époque mycénienne, il écrit pour une société aristocratique et chevaleresque. Il a sous les yeux, dans cette société, des mœurs extrêmement raffinées à certains égards, des caractères complexes. Il traite les dieux antiques avec une irrévérence qui va jusqu'à l'ironie adultère de Mars et de Vénus, *Odyssée*, VIII . Par là, il nous peint fidèlement la société ionienne aux abords de l'an 700.

Mais non pas seulement celle-là. Les hommes établis en Éolide et en Ionie se souvenaient parfaitement d'y être des immigrés : le contact des peuples voisins, « au langage barbare », le leur rappelait constamment. Leurs traditions, leurs institutions, les reportaient sans cesse vers l'autre rive de l'Archipel. Ceux qui y habi-

taient étaient restés plus rudes qu'eux : nous avons vu les causes de cette avance de l'Ionie. Les poèmes épiques ne doivent donc être consultés qu'avec précaution quand il s'agit des Grecs d'Europe. Mais ceux-ci étaient les mêmes au fond que les colons d'Asie, et ils surent tout de suite comprendre et apprécier les poèmes venus d'Asie-Mineure.

Nous allons voir ce qu'on peut tirer de ces poèmes pour l'état des tribus qui habitaient les deux rives de la mer Égée, au moment ou elles commençaient à essaimer pêle-mêle sur toute la Méditerranée.

CHAPITRE VI

La société grecque à la veille de la colonisation.

Le moyen âge grec. — Unité religieuse, la *Théogonie*. — L'État. — La grande famille. — Le pauvre. — L'individu remarquable, le pirate. — La colonisation préparée.

Les cinq cents ans qui s'étaient écoulés depuis l'effondrement de la civilisation minoenne avaient été, pour les pays égéens, une période de régression à bien des égards, par exemple au point de vue des arts de la vue : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les vases de Kamarès ou de Mycènes avec ceux qu'on a retrouvés au Dipylon d'Athènes, et qui remontent au IXe ou VIIIe siècle av. J.-C. Mais nous venons de voir que les races nouvelles établies dans ces régions avaient apporté des compensations : la poésie homérique n'est pas leur coup d'essai, et c'est un coup de maître. Nous sommes vraiment à l'aurore de la civilisation européenne.

Les migrations qui avaient mis fin à l'époque créto-mycénienne avaient répandu sur les deux rives de l'Archipel des tribus de langues très voisines. L'apparition d'une langue littéraire fixée par des chefs-d'œuvre écrits acheva de préciser le sentiment de la solidarité linguistique, base de la solidarité ethnique : Homère ne connaît pas encore le nom qui désignera tous les grecs, Ἕλληνες, mais, immédiatement après lui, ce nom se répand. Avec la langue, bien des idées étaient communes aux peuples helléniques, et surtout des croyances. Le roi de leurs dieux, Zeus, est encore le grand dieu de la mythologie indo-européenne commune. Mais sous lui vit un peuple de divinités spécifiquement grecques, Artémis, Arès, Hermès, avant tous Apollon. Les dieux ont leurs lieux de culte plus particuliers, leurs prêtres, leurs dévots, mais ils sont connus et révérés en tous pays grecs, même Athéna, la déesse de la citadelle d'Athènes. Toute une littérature est consacrée à célébrer leurs mérites propres, à embellir leurs fêtes, et bientôt naîtra le besoin de mettre de l'ordre dans ce chaos divin : la *Théogonie*, du poète Hésiode, avec ses catalogues et ses généalogies interminables, sera l'expression de ce besoin. Les dieux sont encore adorés dans des lieux champêtres, que les raisons les plus variées ont fait con-

sacrer : il n'est pas rare qu'un clergé spécial soit attaché à ces lieux. Les premiers et très modestes temples commencent seulement à apparaître.

Les migrations ont détruit les puissantes monarchies que nous avons connues à l'époque minoenne. Les tribus conquérantes se sont répandues çà et là : entre leurs membres épars ne subsiste plus qu'un sentiment de solidarité très vague, et, d'autre part, partout cohabitent des éléments de population hétérogènes, qui parfois restent profondément séparés. La notion de l'État s'est affaiblie, presque dissoute : les rois de l'époque homérique ne règnent plus guère que sur une acropole et sur la banlieue, et combien leur autorité est précaire! Dans toute cette période, aucune grande guerre, un droit purement coutumier, et pas de police.

Ce qui a profité de cette dissolution de l'État, c'est la famille. Il existe partout des maisons puissantes, et dont la puissance repose sur plusieurs bases. D'abord sur le sentiment de la continuité : elles suivent leur ascendance très loin dans le passé, généralement jusqu'à ce qu'elles rencontrent un dieu. Ensuite sur la richesse, surtout agricole : la conservation de cette richesse est assurée par l'exclusion des filles de l'héritage paternel, et par la cohabitation des frères. Enfin, sur la valeur guerrière : l'habitude héréditaire du sport, la faculté d'avoir de solides et fines armures, l'entraînement constant, permettent au noble de protéger et de dominer une foule de clients qui sont presque des esclaves. Bien entendu, ces familles ne sont, malgré leur nombre, que des réussites exceptionnelles, mais leur influence est telle que, dans la masse qui vit en dehors, les petites communautés locales ou rituelles, voire les subdivisions de l'État, les phylai, les phratries, sont conçues maintenant comme fondées sur les liens du sang. Là où ces familles s'associent, elles arrivent à annihiler complètement l'autorité fédérale ou royale, et dominent la masse par l'exercice du commandement dans la guerre, de la juridiction dans la paix.

Sur les sentiments qu'inspirent ces grands, nous avons un document : les *Travaux et les Jours*, petit poème qui remonte au VIIe siècle, et qui a circulé sous le nom d'Hésiode. Le poète, immigré d'Éolide dans la froide Ascra en Béotie, a eu une contestation avec son frère Persès, auquel il prodigue des conseils aigres-doux. Les grands lui ont donné tort, et il exhale sa rancune :

« Un épervier parla ainsi à un rossignol sonore qu'il avait saisi de ses serres et qu'il emportait dans les hautes nuées. Le rossignol, déchiré par les ongles recourbés, gémissait : mais l'épervier lui dit ces paroles impérieuses : « Malheureux, pourquoi gémis-tu? Tu es, « certes, la proie d'un plus fort que toi. Tu vas où je te conduis, « bien que tu sois un aède. Je te mangerai, s'il me plaît, ou je te

« renverrai. Malheur à qui veut lutter contre un plus puissant « que soi !... »

Un sentiment pessimiste domine dans cette littérature paysanne.

En revanche, l'absence de grands corps sacerdotaux, l'affaiblissement de l'État, toujours plus fort que la famille, favorise l'individu que distinguent des qualités spéciales d'intelligence ou de volonte. L'homme qu'une infirmité physique rend inhabile à la guerre et à la vie rurale, mais qui est favorisé des « dons des Muses », l'aède aveugle, le métallurgiste boiteux, l'architecte, le médecin, le devin, sont sûrs de trouver partout bon accueil et riche rétribution : il se forme des liens corporatifs qui franchissent les frontières. Mais aussi l'aventurier hardi échappe facilement aux règles sociales, et fait son chemin : il apparaît surtout, comme il convient chez un peuple maritime, sous la forme du pirate, qui pille les rivages égéens et, surtout, va chercher fortune chez des peuples qui ne connaissent pas la panoplie d'airain ou de fer.

Mais pour que ce personnage se fît légion, s'établît sur les rivages lointains, devînt colon, il n'a pas suffi de l'augmentation normale de la population sur les bords de l'Archipel. Il a fallu aussi que le concurrent redoutable qui avait l'avantage de la priorité, d'une habitude plus grande de la navigation et d'une plus forte organisation politique, le Phénicien, se trouvât affaibli : c'est ce que les événements d'Orient préparaient.

CHAPITRE VII

Le monde oriental au temps des Sargonides.

I. La supériorité assyrienne. — Sennachérib. — Asarhaddon. — Assourbanipal. — L'empire assyrien. — Ninive. — Assyrie, Chaldée, Élam, Mèdes, Cimmériens et Scythes. — Les routes de l'Ouest, Syrie, Égypte. — Le résultat.
II. Défaite de Phraorte. — Invasion scythique. — Ruine de Ninive (608).
III. Phéniciens et Grecs.

I

Nous avons laissé l'Orient sous l'impression des victoires de Téglathphalasar II et de Sargon, au moment où les Assyriens avaient dépassé de beaucoup les frontières atteintes par les conquérants antiques. Les Sargonides ne laissèrent pas péricliter cet élan. L'armée assyrienne avait toujours pour noyau le peuple d'Assur, mais les populations sujettes fournissaient maintenant des contingents de valeur inférieure, mais qui assuraient le nombre. Sur un point, l'Assyrie avait même recours uniquement aux étrangers : la marine. Quand Sennachérib voudra porter la guerre dans le golfe Persique, il ira chercher des navires à deux rangs de rames et à éperon, et des matelots capables de les gouverner, en Phénicie, en Cilicie, à Cypre.

Sennachérib (704-681) a eu, comme son père, à combattre d'abord Mérodachbaladan de Babylone. Puis il est allé réprimer en Syrie les révoltes suscitées par l'Égypte, a dévasté la Judée, d'où, nous dit-il, il a emmené 200.150 personnes, et a été arrêté à l'isthme par une catastrophe mal connue. Il a eu ensuite affaire aux révoltes chaldéennes soutenues par l'Élam, et a ruiné Babylone, que son fils Asarhaddon ne devait pas tarder à rebâtir. Il fut assassiné à Ninive par deux de ses fils (681), qui essayèrent de lui succéder, mais Asarhaddon battit les parricides sur l'Euphrate, et rétablit l'unité de la monarchie. Après diverses victoires sur les montagnards du Nord, sur les Sidoniens, sur les Arabes du désert palmyrénien, il put enfin attaquer l'Égypte même (670). Là le roi Shabitkou avait régné tranquillement après Sabacon, mais les Éthiopiens trouvèrent que la dynastie devenait trop égyptienne, et Taharqou, proclamé à Napata, s'empara de l'Égypte : c'était un souverain habile et vigoureux.

mais il ne put résister à l'Assyrie. L'Égypte, conquise par Asarhaddon, fut partagée entre une vingtaine de rois indigènes, dont le chef fut le représentant de la dynastie saïte Néchao I. Mais, à la mort d'Asarhaddon (668), la province se révolta contre son fils Assourbanipal. Il fallut une rude campagne pour reléguer l'Éthiopien Tandamani en Afrique. Thèbes fut saccagée, et le régime des petits rois vassaux rétabli avec un nouveau chef, Pakrourou de Pisoupti. Les pays vassaux avaient renoncé à considérer tout changement de règne comme une occasion de secouer le joug assyrien, et, sauf la révolte de Tyr, Assourbanipal eût régné pacifiquement, n'eût été l'Élam. Il battit le roi Tioumman à Toulliz (vers 660), mais son frère Shamashoumoukin, vice-roi de Babylone, se révolta contre lui en 652. Il fallut un long siège pour réduire la cité, qui ne fut pas détruite complètement (648). Contre l'Élam, dont il ne vint à bout qu'en 643 ou 642, Assourbanipal montra moins de mansuétude : Suse et tous le pays environnant fut saccagé. Il fallut encore réduire les Arabes, puis Assourbanipal regna tranquillement jusqu'à l'agression des Mèdes (v. 635). Non moins guerrier que ses prédécesseurs, il fut en même temps plus fastueux, plus raffiné, et resta dans la légende le symbole de l'apogée assyrienne, si voisine de la chute : c'est le Sardanapale des Grecs.

L'empire assyrien, comme jadis l'empire égyptien, n'a donc guère été qu'une conquête perpétuellement recommencée. Le roi était avant tout général, conduisait les troupes lui-même : il est vrai que ses communiqués, que seuls nous avons, laissent peut-être trop dans l'ombre les exploits de ses tartans (généraux). L'armée, qui faisait sa force, le lui faisait parfois sentir, et les complots d'officiers sont intervenus souvent dans les règlements de la succession. L'exercice de la justice et de l'administration financière était aux mains des gouverneurs militaires.

Le siège de la royauté fut, à partir de Sennachérib, Ninive, qui supplanta toutes les anciennes capitales. Avec ses palais successifs et la population nombreuse, transportée de partout, qui vécut dans leur ombre, elle devint une cité forte et riche, qui attira, de gré ou de force, artistes, savants, lettrés. Assourbanipal y constitua une bibliothèque qui rassembla les anciens poèmes et les connaissances scientifiques des Chaldéens : nous avons retrouvé ce joyau des documents cunéiformes.

Le peuple assyrien vit sa position privilégiée religieusement respectée, mais, décimé par des guerres séculaires, transformé par les transportations en masse de populations vaincues, il finit par ne plus se distinguer nettement des peuples sujets, au moins quand ceux-ci étaient Sémites.

Au Sud continuait à vivre le pays d'où la civilisation était jadis

venue en Assur, la Chaldée. On a vu ses révoltes et ses malheurs. Babylone, deux fois pillée, avait survécu et restait la capitale légitime. Les Araméens du Bas-Euphrate, rudement frappés, conservaient leurs princes, à qui étaient réservées des revanches inattendues.

L'Élam, la plus vieille des monarchies orientales, avait enfin expié sa constitution féodale et son organisation militaire archaïque. Le pays susien, dévasté, était devenu assyrien, mais les tribus montagnardes de l'Est (Anshan) avaient été dédaignées, et cela devait ouvrir la porte aux infiltrations iraniennes.

Au-delà des montagnes du Zagros, d'où descendent les affluents du Tigre, on entrait chez les Mèdes. On ne sait depuis quand ce peuple indo-européen avait pénétré, des bords de la Caspienne, sur le plateau iranien. Les Assyriens apprirent à le connaître vers 800, et Téglathphalasar, Sargon, le comptaient déjà parmi leurs tributaires. Cependant il se formait autour d'Ecbatane (Hamadan) un État consistant, auquel un mouvement religieux, d'où sortit le zoroastrisme, donna une vigueur subite. Le premier roi de la dynastie, Déiokès, est encore un personnage mythique, mais son fils Phraorte annexa le peuple, frère des Mèdes, qui vivait déjà dans la Perse, autre rameau du tronc arien. Et alors il se leva contre l'Assyrie (v. 635).

Au Nord, les rois d'Ourartou avaient renoncé à leurs rêves éphémères d'impérialisme : relégués sur les bords du lac de Van, ils cultivaient leur jardin, vivaient en paix avec leurs redoutables voisins du Sud, mais voyaient leur domaine rongé peu à peu par les mouvements des peuples du Nord. Ces mouvements, comme ceux qui avaient envoyé au Sud les peuples indo-européens, avaient leur source dans les incursions des nomades des steppes sibéro-russes, incursions qui subirent au VIIIe siècle une de ces recrudescences si fréquentes par la suite. Deux peuples surtout se répandirent alors au sud du Caucase : les Cimmériens et les Scythes.

Les Cimmériens filèrent vers les bords de la mer Noire et rencontrèrent là de nouveaux immigrés de Thrace, les Trères, avec lesquels ils s'établirent dans la région de Sinope et commencèrent à menacer la grande voie asianique (cf. plus haut). Ils finirent par détruire le royaume de Phrygie, et nombre d'éléments phrygiens, transplantés au-delà de l'Halys, commencèrent à former le peuple nouveau des Arméniens. Bientôt les Cimmériens inquiétèrent le royaume lydien. Vers 687, une révolution, qui couvait depuis longtemps, avait donné le pouvoir à la dynastie des Mermnades. Gygès, qui la fonda, appuyé sur la citadelle de Sardes et sur l'excellente cavalerie lydienne, commençait à jeter les yeux sur les villes d'Ionie, lorsque les Barbares l'assaillirent. Vers 660, il envoya ses messagers demander

l'appui d'Assourbanipal, mais bientôt il se repentit, à la nouvelle peut-être de la rébellion de Shamashshoumoukin, et fit alliance avec Psammétik, qui se révoltait en Égypte (vers 650). Les Assyriens virent du moins un châtiment des dieux dans l'invasion cimmérienne qui se déchaîna vers l'Ouest. Gygès fut tué, son fils Ardys dut reprendre Sardes, et les barbares poussèrent jusqu'à Éphèse, où le poète Kallinos stimula la résistance. En Cilicie, les Barbares furent moins heureux : leur chef périt sous les coups des Assyriens vers 646, et cette défaite prépara celle qu'allaient leur infliger les Scythes.

Ceux ci (Ashkouz, Ashkenaz) s'étaient d'abord arrêtés sur les rives de l'Araxe (Sacasène, du nom arien des Scythes, Çaka), où l'Assyrien apprit à les connaître par les rapports du gouverneur du Kourdistan (Mannaï, Manda). Asarhaddon cultiva l'amitié des Barbares, qui pesaient sur l'Ourarti et sur la Médie, et maria sa fille au chef Bartatoua (Protothyès). Le moment devait venir où ses successeurs se repentiraient de cette politique.

En somme, même au temps d'Assourbanipal, l'Assyrie tenait encore fortement la Mélitène, la Cappadoce, la Cilicie, les points de départ des routes vers l'Asie-Mineure et la Syrie. Outre les tribus montagnardes et les Barbares du Nord, nous l'avons vu dompter les Bédouins qui pouvaient menacer les caravanes allant de Babylone à Damas. Asarhaddon et Assourbanipal avaient poussé jusqu'au « pays de la soif », à l'Arabie proprement dite. L'essentiel était de rester en contact avec la plus importante province assyrienne, la Syrie.

En Syrie, les pays hittites (Oronte), araméens (Damas) et israélites, étaient fortement rattachés à l'empire. Les villes phéniciennes ne bougeaient plus : Sidon avait été pillée par Asarhaddon, et son roi avait en vain cherché refuge à Cypre, « comme un poisson ». Seuls, Juda et Tyr gardaient un reste d'indépendance. En Juda, Ézéchias avait sauvé Jérusalem de Sennacherib par un tribut, et, depuis lors, son fils Manassé, puis Amon, Josias, avaient observé une tranquillité au cours de laquelle se prépara une réforme religieuse importante. Tyr, protégée par les flots, s'était résignée au tribut sous Assourbanipal, pour pouvoir veiller au peu qui lui restait de ses relations maritimes lointaines.

Enfin l'Égypte, un moment conquise, mais qui s'était détachée vers 650. Psammetik de Saïs avait alors embauché des mercenaires ioniens et cariens, avec lesquels il renversa les roitelets et rétablit l'unité du pays. La 26e dynastie qu'il fonda avait assez à faire de restaurer celui-ci. Au dedans, la faveur témoignée aux Grecs aliéna au roi la milice africaine, qui émigra en Éthiopie. Il dut donc se montrer très prudent du côté de la Libye, où les Grecs fondaient Cyrène, et du côté de la Philistie : il était réservé à son fils Nechao II (611) de reprendre les entreprises de grande envergure.

En somme, la conquête assyrienne avait créé en Orient un important centre de civilisation, et protégé les voies de commerce qui convergeaient vers ce centre. Mais elle avait affaibli, appauvri, dénationalisé nombre de peuples antiques, non moins civilisés que l'Assyrie. Le jour vint, sous Assourbanipal même, où l'affaiblissement gagna la nation souveraine, et ouvrit la porte à des races nouvelles.

II

Les Mèdes tentèrent les premiers d'en profiter. Le roi Phraorte osa passer le Zagros vers 635 : il est vrai qu'il succomba. Mais son fils Kyaxarès releva la dynastie et la nation du désastre, réorganisa l'armée sur le modèle assyrien, et reprit la lutte contre Assourbanipal ou son fils Assourétililani (vers 625). L'Assyrien appela alors à l'aide le Scythe Madyès, fils de Protothyès et petit-fils d'Asarhaddon par sa mère : Kyaxarès fut repoussé, mais Madyès ne se crut plus tenu de respecter l'Assyrie. Laissant les villes qu'il ne pouvait prendre, il ravagea le plat pays, et se tourna vers l'Ouest. Il rencontra à Zéla les Cimmériens, qui furent battus : leur roi Kobos s'empoisonna, et ses sujets trouvèrent plus profitable de s'adjoindre aux Scythes La Syrie fut ravagée, sauf les villes, et les Barbares pillèrent même le temple de Derkéto à Ascalon : Psammétik les aurait écartés par des présents. En fait, les hordes scythes s'affaiblissaient forcément au cours de leurs promenades, et elles étaient très réduites quand elles regagnèrent les montagnes du Nord : le Mède Kyaxarès d'une part, le Lydien Sadyattès ou son successeur Alyattès de l'autre, n'eurent aucune peine à en anéantir ou à en fixer les restes (vers 610).

Mais la barbarie des Cimméro-Scythes avait achevé ce qu'avait commencé la cruauté méthodique des Assyriens : elle plongea l'Orient dans le marasme. Assur ne se releva plus. Quand Kyaxarès reprit ses projets, de concert cette fois avec le prince araméen qui était rentré à Babylone, Nabopolassar, le roi Sarakos n'eut plus qu'à se renfermer dans Ninive. La ville succomba (vers 608), et fut ruinée de telle sorte que, deux siècles après, les Grecs de Xénophon ne reconnurent plus le site de la grande cité légendaire dans les bourgades de Larisa et de Mespila.

Deux royaumes remplacèrent l'Empire, séparés par le Tigre, et vécurent en bonne intelligence pendant longtemps. Le royaume chaldéen reprit les prétentions d'Assur sur la Syrie, et y rencontra l'Égypte. Le royaume médo-perse, dans la mesure où les nomades du Turkestan ne l'inquiétèrent pas, s'étendit sur l'Arménie, sur la Cappadoce, sur tous les pays qu'avait bouleversés ethniquement la tourmente, et, arrivé à l'Halys, rencontra la Lydie.

III

Pour nous, qui nous plaçons surtout au point de vue méditerranéen, le fait essentiel à retenir est l'éclipse de la Phénicie au VIIe siècle. Elle avait déjà commencé, par le fait des Ioniens, dans le domaine égéen : c'est par ceux-ci, non par les Phéniciens, que l'alphabet fut connu des Phrygiens. Sous les coups d'Assur, Tyr dut renoncer à protéger ses comptoirs d'Occident, Carthage, Gadès, qui furent forcés de pourvoir par eux-mêmes à la lutte pour la vie.

Les Grecs s'avancèrent partout sur les pas des Phéniciens, mais l'Orient proprement dit ne les vit encore paraître qu'à l'état sporadique. La monnaie, qui circulait déjà dans toutes les cités grecques, ne se répandit en Orient que longtemps après la chute de Ninive.

Éclairés par les événements d'Orient, nous pouvons maintenant suivre en lui-même le mouvement de l'expansion grecque.

CHAPITRE VIII

La colonisation grecque.

I. Le mouvement en général.
II. Cypre et Cilicie. — Cyrène. — Pont-Euxin. — Archiloque. — Thrace. — Occident, Corcyre et Cumes. — Grande-Grèce. — Sicile. — Phocéens. Marseille.
III. Résultat du mouvement, alphabet et monnaie.

I

Un grand mouvement d'expansion a saisi les riverains de l'Archipel à partir du VIIIe siècle. Nous en avons vu les causes intrinsèques en analysant la société homérique. Nous en avons vu la raison extrinsèque en parlant des coups frappés par l'Assyrie sur les Phéniciens. Il reste à le suivre dans les diverses directions où il s'engagea, et à étudier les formes diverses qu'il prit selon le point où il aboutit.

II

Le premier mouvement d'expansion que nous avons constaté quatre ou cinq siècles avant celui-ci avait été dirigé vers l'Orient civilisé. Il avait porté des populations helléniques sur les côtes de la Lycie, de la Pamphylie, et jusqu'en Cypre. Les Grecs de Cypre, constamment en conflit avec les Phéniciens, trouvèrent appui auprès du roi d'Assyrie (709), auquel ils fournirent des vaisseaux. Mais de ce côté les tentatives grecques se heurtaient à des forces capables de résister même à des hommes bardés de fer (hoplites) : des bandes qui avaient tâté la Cilicie furent écrasées par Sennachérib (690), et n'y revinrent plus. Phasélis, fondée par les Rhodiens, marqua vers l'Est le terme de la colonisation grecque.

On se dédommagea au Sud-Est, du côté de l'Égypte. De la Crète, les corsaires atteignaient aisément le Delta, mais, pour ouvrir le pays aux Grecs, il fallut l'autorisation d'un Pharaon. Psammetik I, vers 650, prit à son service des mercenaires ioniens et cariens, et, devenu roi par leur secours, leur permit de s'établir aux bouches du Nil. Sous Nechao I (611), le Pharaon dédiait ses trophées dans des sanc-

tuaires grecs ; sous Psammetik II (v. 596), des mercenaires grecs inscrivaient leur nom sur les jambes des colosses d'Ibsamboul. Apriès (590) fut plus hostile, mais Amasis (569) mérita le surnom de Philhellène. Sous lui, le comptoir panhellénique de Naucratis devint le grand entrepôt par où les marchandises grecques s'infiltrèrent dans la vallée du Nil. Les Grecs conçurent pour cette civilisation tant de fois séculaire un enthousiasme que les indigènes ne leur rendirent guère.

Fréquentant l'Égypte, les navigateurs grecs devaient rencontrer le plateau libyen, le pays des Lotophages. Bientôt des gens de Théra vinrent de Crète y fonder Cyrène (entre 650 et 625). Les rois de Cyrène, les Battos et les Arcésilas, surent exploiter intelligemment le pays : les vases nous les montrent surveillant la récolte du silphium, devenu monopole royal. Ils furent assez forts pour battre le roi d'Égypte Apriès (569). Plusieurs villes grecques s'adjoignirent à Cyrène, Barké, Evhespérides, et les Libyens apprirent, non sans luttes, à respecter les nouveaux venus. Pour faire concurrence à Cyrène de ce côté, il faudra l'essor de Carthage.

Les Grecs ont trouvé mieux encore au Nord-Est, dans les parages où se localisa la légende des Argonautes. Mais tout d'abord ils tombèrent là à un mauvais moment, au moment des migrations thraces, cimmériennes et scythes. L'avènement des Mermnades en Lydie (687), en fondant une monarchie qui s'étendit bientôt sur les bords méridionaux de la Propontide (mer de Marmara), favorisa leurs premiers établissements de ce côté, par exemple Abydos, et amortit pour eux le choc de l'invasion cimmérienne (v. 650) : il est vrai que les rois de Lydie devinrent par la suite d'incommodes voisins. Mais, aussitôt les Cimmériens disparus, les colonies se succédèrent sur les détroits et la mer Noire. Byzance et Chalcédoine furent fondées par les Mégariens, mais les Ioniens se firent la part du lion en fondant Selymbrie et Cyzique, Sinope et Trapézonte, puis les villes de Crimée, Théodosie, Panticapée, puis Olbia à l'embouchure du Dniester. Mégare reprit sa place dans la série par la fondation d'Héraclée vers 550. La mer inhospitalière devint la mer hospitalière (Pont-Euxin), et les Scythes de Crimée apprirent si bien à connaître les mœurs grecques qu'un des leurs, Anacharsis, a trouvé place dans la légende des Sept Sages.

Sur le mouvement qui entraîna les Grecs vers le Nord et l'Occident, nous n'avons pas les points de repère fournis par l'histoire orientale, mais nous savons qu'il fut contemporain. Archiloque de Paros, qui vivait au temps du roi Gygès et qui vit l'éclipse du 6 avril 648, a pris part (ses vers nous l'attestent) à la colonisation de Thasos, et chanté la prospérité naissante de Siris en Italie.

Vers le Nord, les Éoliens d'Asie n'ont eu qu'à s'étendre de l'autre

côte de l'Hellespont (Dardanelles) pour fonder Aenos et Maronée vers l'embouchure de l'Hèbre (Maritza). Les Pariens ont colonisé Thasos. Et surtout, les peuples d'Eubée, Chalcidiens et Érétriens, ont fait, de la triple péninsule de l'Athos, une « Chalcidique » couverte de villes grecques : Corinthe y ajouta Potidée. Les parages où Homère ne connaissait qu'auxiliaires des Troyens, Sintiens de Lemnos, Ciconiens et Thraces Hippomolgues (trayeurs de juments) des bords du Danube, s'ouvrirent aux Hellènes. Et un vieux peuple grec, les Macédoniens, reprit contact avec ses frères de race : la dynastie argéade était hellénisée dès le VI[e] siècle.

Vers l'Occident, des destinées plus brillantes encore attendaient les Hellènes, dans les parages où se localisèrent très vite les récits de l'Odyssée. Les Chalcidiens coururent en avant, prirent pied à Corcyre, s'assirent sur les deux rives du détroit de Messine, à Zanklè (Messine) et à Rhégion, et jetèrent sur la baie de Naples Cumes, poste avancé de l'hellénisme du côté des peuples opiques (italiotes). En même temps, d'autres peuples occupaient les pays situés de part et d'autre de la route ainsi jalonnée.

En Italie, les Achéens profitèrent du caractère pacifique des Oenotriens de la Calabre. Sybaris, Crotone, puis Siris et Métaponte, à peine nées, étendirent leurs domaines d'une mer à l'autre. Les Locriens fondèrent Locres plus au Sud, et des émigrés de Laconie Tarente, à laquelle les Iapygiens firent longtemps une situation plus difficile. L'Italie du Sud devint une « Grande Grèce ».

La grande île voisine, la Trinacrie d'Homère, était non moins tentante : les Sicanes et Sicules, qui l'habitaient, ne pouvaient rien sans les comptoirs phéniciens de la pointe Est, et ceux-ci étaient alors livrés à eux-mêmes. Naxos inaugura la série des établissements grecs. Puis Corinthe, ayant colonisé Corcyre et les îles situées en face de l'Épire, fonda Syracuse, qui devint bientôt, à son tour, une semeuse de villes. Les Rhodiens fondèrent Géla, les Mégariens Héraclée Minoa, d'où sortit Sélinonte. En 582, la fondation d'Agrigente par Géla clôtura dignement la prise de possession des côtes siciliennes par les Grecs.

Ceux-ci ne reculèrent même pas devant le franchissement des portes qui ouvraient la Méditerranée occidentale, et que Carthage ne fermait pas encore. Les Samiens, vers 640, firent connaissance avec Tartesse (l'Andalousie) et avec les trésors d'argent fabuleux du roi Arganthonios. Puis les Phocéens arrivèrent sur leurs vaisseaux plus longs, mieux armés pour la course. Ils tâtèrent d'un côté l'inhospitalière Adriatique, de l'autre la mer de Sardaigne. Au VI[e] siècle, ils avaient fondé Massalie (Marseille) sur les confins des Ligures et des Ibères. Les légendes de l'Éridan, le fleuve de l'ambre, se localisèrent, grâce à eux, tantôt aux bouches du Pô, tantôt à celles du Rhône.

III

La colonisation grecque, dans un intervalle de deux cents ans (750-550), a transformé la vie méditerranéenne. A la différence des comptoirs jusqu'alors fondés par les Phéniciens, les colonies grecques furent avant tout agricoles : les Hellènes se partageaient la terre, réduisaient au servage, partout où ils le pouvaient, les tribus indigènes. Mais, si le commerce ne fut pas le mobile principal du mouvement, il en bénéficia largement. Toujours attentifs à abréger une navigation périlleuse, les Grecs utilisaient autant que possible, par le portage, les isthmes méditerranéens. Nous avons vu que les produits de l'Orient civilisé s'étaient détournés en partie des ports phéniciens pour aller directement vers l'Asie-Mineure, chercher ceux de l'Ionie. Milet les envoyait de là en Grèce, où Corinthe leur épargnait les périls de la circumnavigation du Péloponnèse. Et ils arrivaient à Sybaris, qui les faisait passer d'une mer à l'autre juqu'en Étrurie : là, ils alimentèrent vite le luxe naissant des *lucumons* (nobles). Dans ces produits nous ne comprenons pas seulement la pacotille : c'est par les Grecs que l'alphabet s'est répandu en Italie.

La monnaie, nous l'avons vu, était née en Lydie des besoins du commerce continental. Dès 600, toutes les cités grecques, du Caucase aux Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), en faisaient usage. Mais ces monnaies primitives sont toutes locales, sont taillées suivant des systèmes pondéraux qui avaient une origine commune babylonienne, mais qui différaient à tel point qu'on en saisit rarement les relations. Le commerce maritime continua de s'en passer : signe qu'il ne faut pas s'exagérer l'intensité et la régularité de ce commerce. Tel quel, il représentait déjà un facteur tout nouveau dans l'histoire de la civilisation européenne.

Il faut observer les répercussions de ce mouvement sur la race colonisatrice avant de le replacer dans l'ensemble de l'histoire.

LIVRE III

L'ÉPOQUE DE SYBARIS ET L'EMPIRE PERSE

(700-510)

CHAPITRE I

La civilisation grecque : Delphes.

I. Le sentiment de l'unité grecque, langue, religion. — Apollon.
II. Delphes. — La guerre sacrée. — L'amphictyonie. — L'autorité de Delphes, les jeux.
III. Faiblesse de ce lien.

I

Le mouvement de colonisation qui avait emporté les riverains de la mer Égée sur tous les bords de la Méditerranée ne pouvait manquer d'avoir des conséquences importantes pour les hommes même qui étaient restés au pays natal. Les poètes homériques ont bien le sentiment d'une certaine opposition entre les gens venus d'Europe (Achéens, Argiens, Danaens) et les « Barbares » d'Asie-Mineure ou de Thrace : mais le nom même qui désignera ceux que nous appelons *Grecs* manque chez eux, ou n'apparaît que dans un composé (Panhellènes). Vers 600 il est connu partout, à tel point qu'on a créé le type de l'ancêtre mythique de la race, Hellen, père des Achéens, des Éoliens, des Ioniens et des Doriens. Portées pêle-mêle au contact de tant de peuples divers, les tribus grecques ont pris conscience des liens qui les unissaient entre elles et les différenciaient des autres hommes.

De ces liens, le plus visible était la langue. Nous avons vu qu'elle s'était démembrée en plusieurs dialectes, assez différents parfois pour qu'un Grec ne comprît qu'avec beaucoup de peine un autre Grec d'origine éloignée. Déjà pourtant une langue littéraire commune était née des poèmes épiques, laquelle avait arrêté cette évo

lution. Dans les cités nouvelles, bien qu'il y eût partout un élément prédominant, il se trouvait à côté de lui des éléments hétérogènes, et les différences dialectales tendirent à s'atténuer. Et surtout, il apparut qu'elles étaient faibles en regard de celles qui distinguaient les Grecs des peuples « au langage barbare ».

Avec la langue, le patrimoine commun des Hellènes comprenait déjà d'autres biens, en particulier les dieux. Les Grecs étaient un des plus polythéistes parmi les peuples indoeuropéens, et, dans la foule de leurs divinités, un grand nombre n'eurent jamais qu'une valeur locale. Mais beaucoup déjà étaient communes et révérées partout où l'on parlait grec, et déjà les efforts des poètes tendaient à fixer le caractère des dieux panhelléniques. Au premier rang de ceux-ci fut bientôt Apollon.

Apollon est à l'origine le vieux dieu indoeuropéen du soleil et de la lumière. Mais il a pris chez les Grecs une physionomie spéciale dont certains traits (la jeunesse éternelle, l'arc) sont déjà notés dans Homère. Peu après, un bel hymne du VIIe siècle, qu'on chantait dans les panégyries (fêtes communes) des Ioniens à Délos, nous fait connaître la légende sacrée du dieu dans ses parties les plus populaires. Il est né de Zeus, père commun des dieux et des hommes, et de Latone, qui l'enfanta à Délos. A peine né, il commence à parcourir, l'arc à la main, les cimes élevées des montagnes, cherchant un lieu de prédilection. Il jette un instant les yeux sur Telphusse en Béotie, puis s'arrête à Delphes au pied du Parnasse, « la rocheuse Pytho ». Là il trouve un monstre créé par Héra jalouse de Latone, Python, qu'il immole : désormais il aura son sanctuaire préféré là où il est apparu tout d'abord comme dieu purificateur et bienfaisant. Il lui faut des prêtres : il apparaît sous la forme d'un dauphin à des Crétois voguant vers Pylos, les guide dans le golfe de Corinthe, et les installe à Pytho qui désormais s'appellera Delphes. — On voit que Délos est le premier sanctuaire du dieu, dont nul ne conteste la priorité ; mais dès le VIIe siècle c'est surtout comme dieu de Delphes qu'Apollon vit pour les Grecs, et c'est là qu'ils apprennent comment il veut être adoré.

II

Delphes était située sur les pentes du Parnasse, un des plus hauts pics grecs (2.400 m.) ; l'endroit domine encore de 500 m. la petite plaine côtière de Cirrha, qui s'ouvre sur une baie du golfe de Corinthe. Il était habité dès l'époque minoenne ; des phénomènes sismiques le désignaient à la vénération des hommes, mais d'autres divinités, Gaia, Thémis, essayèrent de s'y implanter, avant que les habitants de Crisa, sise un peu plus bas, vers la plaine,

fissent d'Apollon leur dieu préféré. C'est en son nom que la vierge sacrée, la Pythie, penchée sur le trou d'où s'échappaient des vapeurs méphitiques, proférait les paroles désordonnées dont un collège de prêtres, désigné par les Criséens, faisait des oracles précis. Le lieu était situé sur la route qui allait, par Corinthe, d'Orient en Occident, et les navigateurs prirent l'habitude de venir se renseigner là sur l'avenir de leurs hasardeuses expéditions. Bientôt s'éleva à Delphes un temple de pierre, œuvre, disait-on, de Trophonios et Agamédès, et la réputation de l'oracle se répandit jusqu'en Lydie : dès le VIIe siècle, la richesse du sanctuaire de Delphes était proverbiale.

Les Criséens, sur les terres desquels avait grandi ce culte, essayèrent de l'exploiter. Ils levaient des péages sur les pèlerins qui, du golfe, montaient vers le gouffre sacré. Ceci souleva la colère des peuples les plus directement intéressés à tenir libre l'accès de l'oracle, et provoqua la première guerre sacrée (vers 600). Les Thessaliens, les Athéniens, les Sicyoniens réunirent leurs forces contre Crisa, qui fut enfin détruite : son territoire fut voué aux dieux, le sacerdoce remis aux mains des habitants de la petite localité qui grandissait à l'ombre du temple. Pour célébrer la victoire, des jeux solennels furent institués (582), les jeux pythiques, qui se développèrent avec le temps.

Une institution se forma pour veiller sur le sanctuaire : l'*amphictyonie*. Les peuples protecteurs d'Apollon prirent l'habitude de se réunir chaque année, au printemps et à l'automne, aux Thermopyles. Le nombre de leurs délégués hiéromnémons était proportionnel à leur importance : les Thessaliens venaient en tête, puis les Béotiens, les Locriens, les Phocidiens, les Ioniens d'Athènes et d'Eubée, quelques Doriens du Péloponèse. On délibérait sur les intérêts du dieu, l'entretien du temple, la garde des trésors, la date des jeux pythiques (tous les 4 ans), la nature des concours, le recrutement du clergé delphique, l'entretien des routes menant à Pytho. Bientôt un incident fournit à l'amphictyonie l'occasion de montrer son zèle : vers 548, le premier temple brûla. Les amphictyons mirent la reconstruction en adjudication, les Alcméonides d'Athènes s'en chargèrent, et les dons qui affluèrent de Grèce, d'Égypte, de Lydie, les aidèrent. Le temple renaquit de ses cendres plus somptueux qu'auparavant.

III

Certes il ne faut pas s'exagérer l'importance hellénique du culte de Delphes. Certaines cités préférèrent toujours chercher des oracles ailleurs. Et d'autre part, les hommages de certains Barbares

comme les rois lydiens ou les Étrusques même, n'ont pas peu contribué à la renommée du dieu. Cependant le caractère hellénique du sanctuaire a été bien marqué. Les Barbares n'y avaient pas de *trésors*, de bâtiments spéciaux pour contenir leurs offrandes, qu'ils déposaient dans les trésors des villes grecques. Et l'amphictyonie, en délibérant sur les intérêts d'Apollon, eut l'occasion de poser certains principes (entretien obligatoire des routes de pèlerinage, respect de la trêve sacrée qui permettait l'accès aux jeux pythiques, interdiction d'empoisonner les sources en assiégeant une ville), qui furent reconnus de tous les Hellènes, et des Hellènes seuls.

L'oracle de Delphes est la plus ancienne des grandes institutions panhelléniques. D'autres sont nées par la suite, par exemple les jeux célébrés à Olympie, à Corinthe, à Némée (vers 572), mais toutes ont subi au début l'influence de l'exemple delphique. Une de ces institutions, les jeux olympiques, était d'ailleurs destinée à éclipser Delphes au ve siècle (cf. plus bas).

Mais ce qui, à partir de l'époque homérique, a grandi surtout dans le milieu grec, et a prévalu contre l'unité de langue, de religion et de civilisation, c'est l'État.

CHAPITRE II

L'Etat grec : la tyrannie.

I. L'Etat homérique, la cité. — La tyrannie.
II. Cypre, Pont, Cyrène. — Ionie. Athènes : Polycrate et les Pisistratides. — Eubée, Argos, Sicyone, Corinthe, Mégare. — Péloponnèse et Grèce du Nord, Occident.
III. Renforcement de l'Etat. — La guerre lélantienne, la marine. — Les législations. — La famille. — L'individu.

I

Nous avons vu qu'un des traits du milieu grec, à l'époque homérique, est l'effacement de l'État. Il y a sur les bords de l'Archipel des unités géographiques et linguistiques dont l'unité, vaguement sentie, s'exprime surtout par des manifestations cultuelles : Thessaliens, Béotiens, Ioniens. Il y a des villes relativement grandes, dans la dépendance économique desquelles vivent parfois des banlieues étendues. Mais les membres des grandes familles nobles se dérobent à ces cadres, et bien d'autres avec eux.

Cela change avec la colonisation. Partout où les Grecs débarquent, ils organisent des communautés nettement définies : « Jadis, dit le poète du chant VI de l'*Odyssée* en parlant des mythiques Phéaciens, ils habitaient la vaste Hypérie, près des Cyclopes.... Le divin Nausithoos les en fit sortir et les conduisit à l'île de Schérie, loin du reste des mortels. Il entoura la ville d'un rempart, bâtit les demeures des citoyens, les temples des dieux, et partagea les champs ». Tel est le cadre qui s'organise dans les pays nouveaux, et s'élargit peu à peu. Le type s'en est imposé fortement aux esprits dans la mère-patrie, et partout, disloquant les vieilles fédérations, concentrant les petites communautés locales, des cités analogues aux colonies tendent à se constituer.

L'instrument de cette évolution a été la monarchie. Les rois de l'époque homérique — s'ils avaient pour modèle les grands potentats

de l'époque minoenne, n'en étaient que la pâle image. L'aristocratie les circonvenait, leur imposait le contrôle du conseil de ses chefs, parfois leur adjoignait des agents d'exécution désignés par elle, et surtout s'interposait entre eux et la masse des sujets. L'assemblée des guerriers, qui existait partout au temps des grandes migrations, était complètement faussée par le grand nombre de clients des grands qu'elle contenait, et ne pouvait plus ni borner ni soutenir le monarque. Mais celui-ci restait le représentant de l'intérêt commun, et, quand le sentiment de cet intérêt se réveilla, ce fut lui qui prit la direction du mouvement. A partir du VIIe siècle, partout reparaît le roi absolu, qui est généralement le représentant de la dynastie traditionnelle, ou du moins, là où elle a disparu, un membre dissident de la noblesse, parfois un aventurier heureux. Comme il a pour modèle le roi lydien, dont la puissance est née à Tyra (cf. plus haut), on l'appellera le *tyran*.

Nos renseignements sont bien rares et bien suspects, ils permettent pourtant de suivre en gros l'évolution d'un bout à l'autre du monde hellénique.

II

A Cypre, les rois minoens ont subsisté avec d'autres archaïsmes (par exemple l'habitude de combattre en char). Ils règnent sur de petits États : Sargon (709) en connaît sept dans l'île. Ils soutiennent contre leurs pareils phéniciens, de Kition et d'ailleurs, des luttes qui ne prendront de l'importance qu'à l'époque perse.

Dans les villes du Pont, la royauté a été importée là où la cité-mère la connaissait encore. C'est le cas pour les villes de Crimée comme Panticapée, où régnait encore au Ve siècle une dynastie au nom significatif : les *Archeanactides*. Ailleurs, comme à Héraclée, c'est une aristocratie qui dès le début exerce le pouvoir.

Cyrène a été fondée entre 650 et 625 par des Théréens, et le fondateur, Battos, a légué le pouvoir à ses descendants, les Battos et les Arcésilas. Des troubles ont éclaté au VIe siècle, qui n'ont pris fin que par l'arbitrage de Demonax de Mantinée. « Il réclama pour Battos, dit Hérodote, des enclos de terre et le sacerdoce, puis il donna au peuple tout le pouvoir qu'avaient eu précédemment les rois ». C'est un peu vague, et la dynastie resta brillante, malgré des querelles de famille qui finirent par amener l'intervention perse. A cette occasion, nous apprenons que Barcé, la voisine de Cyrène, avait aussi un roi, Alazir.

Dans les villes d'Ionie, les dynasties traditionnelles subsistaient encore en beaucoup de cités au VIIe siècle. Mais ensuite apparaissent des usurpateurs. A Milet, Thrasybule, qui fit la guerre aux rois de

Lydie (Sadyatte et Alyatte vers 610 av. J.-C.) ; à Mitylène, le sage Pittakos ; enfin, à Samos, Polycrate, qui a éclipsé par son faste les tyrans précédents, et que nous retrouverons. Dans les Cyclades aussi, nous rencontrons des tyrans au VIe siècle, par exemple Lygdamis de Naxos, l'ami de Pisistrate. Et nous arrivons à Athènes.

Ici, grâce à la célébrité ultérieure de la ville, nous suivons un peu mieux l'évolution. Déjà grande à l'époque minoenne, l'Attique avait vécu ensuite sous la dynastie des Médontides, dont un roi, Akastos, avait laissé un souvenir précis. Peu à peu, les Eupatrides (nobles) imposèrent au roi le contrôle de l'Aréopage, puis firent de lui un magistrat annuel, auquel s'adjoignit l'archonte éponyme (683-2), le polémarque ou chef de guerre, les six thesmothètes ou législateurs. Le pays, pour les besoins de l'administration et surtout de la marine, fut divisé en 50 circonscriptions ou *naucraries*, dont les présidents (*prytanes*) éclipsèrent presque les neuf archontes. Cela dura jusqu'au moment où la domination de l'aristocratie fut rendue très oppressive pour le paysan par l'excès des redevances féodales (5/6 de la récolte), compliquées par l'obligation de s'acquitter en monnaie. Solon, fils d'Exekestide, nommé archonte en 594 ou 592, soulagea le paysan par une mesure radicale (*seisachthie*) d'abolition des redevances, et prévint une révolution. Mais les troubles se prolongèrent avec des tentatives d'usurpation (Damasias 582, Cylon 552). Pisistrate fils d'Hippocrate réussit enfin, après une première tentative avortée (561-557), à s'assurer le pouvoir monarchique (546), qu'il légua à son fils (527). Il a développé par de sages règlements la prospérité du pays. Il l'a lancé dans la voie de la colonisation en reprenant Salamine aux Mégariens, en occupant Sigéion malgré les Mityléniens ; une famille athénienne, les Philaïdes, a pris pied dans la Chersonèse de Thrace. Hipparque continua la politique paternelle jusqu'au jour où il fut assassiné (514), puis son frère Hippias conserva le pouvoir jusqu'au moment où les intrigues de la famille des Alcméonides, bannie par Pisistrate, et l'intervention spartiate, firent d'Athènes une république (510).

Dans l'Eubée, nous savons que Chalcis était régie par le roi Amphidamas au temps d'Hésiode (VIIe siècle). Par la suite, nous trouvons là, comme à Érétrie, une aristocratie.

A Argos, la dynastie des Téménides revendiquait pour ancêtre un héros béotien adopté par les Doriens, Heraklès (voir plus bas). Le premier de la dynastie qui ait fait figure de tyran est Phidon (fin du VIIe siècle). Il régnait sur toute l'Argolide, et même sur Égine ; c'est lui qui fixa le système des poids et mesures, et l'appliqua à la frappe des monnaies. Il chercha à accaparer le prestige naissant des jeux olympiques, et battit les Spartiates à Hysies. Son fils Meltas régnait encore à Argos vers 582, et la dynastie y a subsisté, mais les petites

villes se détachèrent : à Épidaure nous trouvons le tyran Proclès ; à Égine une aristocratie.

A Sicyone, la dynastie traditionnelle avait fait place à l'oligarchie, quand Myron rétablit la royauté (vers 650). Sa dynastie, les Orthagorides, parvint à l'apogée avec Clisthène. Au dedans, celui-ci osa supprimer les tribus doriennes (Hylléens, Pamphyles, Dymanes) et procéda à une redistribution de la population. Au dehors, il protégea Delphes, et ses chevaux triomphèrent aux jeux pythiques (582). Des Grecs illustres se disputèrent la main de sa fille Agariste, qu'il donna à un Athénien, l'Alcméonide Mégaclès : nous retrouverons à Athènes Clisthène le petit-fils. La dynastie de Clisthène s'est maintenue jusqu'à l'intervention spartiate (vers 530).

A Corinthe, la dynastie d'Alatas avait été renversée par les familles nobles, ou plutôt par une famille noble extrêmement nombreuse et unie, les Bacchiades. Un homme qui s'y rattachait par sa mère, Cypsèle, rétablit la monarchie (deuxième moitié du VIIe siècle). Cypsèle fut un tyran fastueux, son fils Périandre le dépassa. Au dedans, il porta à l'apogée la richesse de Corinthe. Au dehors il maintint son autorité sur les colonies corinthiennes de la mer Ionienne, Corcyre, Ambracie. Il fut l'ami du roi lydien Alyatte (610-560) et un des sages de la Grèce. Après sa mort, sa dynastie ne se maintint que quelques années à Corinthe même (Corcyre et Ambracie se détachant), et finit sous les coups de Sparte.

A Mégare, l'aristocratie régnante a fait place, dans la première moitié du VIe siècle, à un tyran, Théagène, qui a défendu contre Athènes Salamine, et porté au comble l'activité colonisatrice de sa ville. Après lui, Sparte a établi, là comme ailleurs, une oligarchie modérée.

Nous ne savons rien sur l'Arcadie et l'Achaïe, sinon que, là aussi, nous trouvons au VIIe siècle un dernier roi, Aristokratès. En Élide, l'aristocratie est en luttes, vers 572, avec le tyran de Pise, Pantaleon. En Béotie, l'autorité fédérale s'est maintenue au dessus des oligarchies qui régnaient dans les cités. En Thessalie il en a été de même, mais là elle a pris une forme plus monarchique : au-dessus des grandes familles qui gouvernent les districts, Aleuades de Larisse, Scopades de Crannon, a toujours subsisté le *Ταγος* viager, sinon héréditaire.

Enfin, en Occident, nous trouvons tantôt la monarchie, comme à Syracuse, tantôt l'aristocratie comme en Grande-Grèce, suivant le régime de la métropole et la date de fondation. Mais, à Sybaris, c'est un tyran, Telys, qui a provoqué le conflit avec Crotone et la ruine de la ville (510). En Sicile, Agrigente a connu, au milieu du VIe siècle, la cruelle tyrannie de Phalaris. Marseille n'a jamais connu que le régime oligarchique modéré.

III

Nos renseignements sont suffisants pour montrer combien a été général et profond, du VIII au VI siècle, le courant monarchique. Par là, la notion de l'État a été vigoureusement rétablie. Déjà l'action extérieure et intérieure de l'État commence à tout dominer.

Au temps d'Homère, la guerre est partout, mais les guerres sont des querelles de voisinage, presque des guerres privées. Désormais, les guerres mettent aux prises des États qui ont des armées permanentes, souvent des escadres, et elles entraînent des combinaisons parfois étendues. La guerre que Chalcis et Érétrie se sont faite pour la possession de la plaine intermédiaire de Lélante (vers 600) a intéressé Milet, Samos, Corinthe ; elle a d'ailleurs affaibli également les deux cités rivales. Nous avons vu Athènes disputer Sigéion à Mitylène, Salamine à Mégare. Les Thessaliens ont soutenu, au VIe siècle, de violentes luttes pour dompter les Phocidiens, qui se sont maintenus. Enfin, en Grande-Grèce, Siris a été détruite par les villes achéennes vers 580 ; Locres a repoussé une agression analogue, à la bataille de la Sagra ; enfin Crotone et Sybaris se sont mesurées dans le grand duel qui a abouti à la ruine de la dernière (510). En Sicile, Syracuse a combattu une colonie rebelle, Camarine, qu'elle a ruinée. Dans ces luttes, le rôle de l'arme noble, la charrerie ou cavalerie, a été peu à peu dépassé par celui du fantassin, de l'*hoplite*. Sur mer, on a commencé, vers 700, à construire des trières (vaisseaux à trois rangs de rames), mais il s'est écoulé encore bien du temps avant que la trière devînt le vaisseau de ligne courant. Les luttes entre cités ont été trop souvent sans merci : cependant, dès le VIe siècle, nous avons des exemples de traités conclus entre cités rivales pour des laps de temps assez longs.

Au dedans, l'époque homérique nous montre partout le droit de se faire justice à soi-même reconnu et exercé. L'autorité des juges est méconnue, et, à l'époque aristocratique, souvent suspecte. A partir du VIIe siècle, on commence à fixer par l'écriture les règles suivant lesquelles se rend la justice. Pittakos a légiféré pour Mitylène, Solon et Pisistrate pour Athènes, Périandre pour Corinthe, Philolaos à Thèbes, Zaleukos et Charondas (?) en Grande-Grèce. Ces premiers codes n'ont été que la rédaction des coutumes en usage, mais ils ont tenu compte inconsciemment de bien des nouveautés, importance plus grande de la propriété mobilière, etc. Surtout, ils ont été appliqués partout par des tribunaux réguliers, et ont restauré la notion du contrôle de la collectivité.

Les petites communautés, sanctuaires, associations professionnelles, communautés de voisinage, ont dû rentrer dans les cadres

de l'État. Mais c'est surtout la plus vivace, la famille, qui s'est ressentie du changement. Encore que les grandes familles aient souvent chevauché les frontières des États et conservé une situation indépendante, néanmoins c'est désormais comme dépositaires de la puissance publique que leurs membres ont agi. La famille grecque a conservé ses traits essentiels, soumission des fils au père, effacement des femmes qui n'ont part à la succession paternelle que par la dot, et l'esclavage a même pris une forme plus acerbe. Mais le fait important est que désormais la législation publique a fixé la constitution de la famille.

L'individu, qui au temps d'Homère trouvait tant d'occasions d'affirmer sa personnalité et de faire sa destinée, s'est heurté maintenant de toutes parts à la puissance collective. Il est intéressant de voir comment il a réagi, ou tout au moins de suivre les modalités les plus importantes de ses réactions.

CHAPITRE III

L'individu grec : le mysticisme et les Sages.

I. L'individu plus malheureux d'abord. — Nouveaux dieux. — Heraklès. — Dionysos. — Demeter à Éleusis. — Idées mystiques.

II. La personnalité. — Le Sage. — Thalès, Bias, Pittakos, Solon, Chilon, Periandre, Pythagore. — Les Sages, artistes et savants.

I

L'individu, à l'époque homérique, n'apparaît pas malheureux. Sans doute, le public pour lequel ont été composées les épopées, public puissant, brillant, n'était pas porté à voir le monde sous un jour sombre. Mais l'individu même du commun, que nous rencontrons à chaque pas dans Homère, est généralement content de son sort. Ou bien, s'il est pris dans les cadres sociaux, l'autorité qui pèse sur lui a un caractère paternel. Ou bien, si ces cadres sont trop étroits pour lui, il a mille occasions de s'en évader et de vivre sa vie ailleurs. Cela change avec la reconstitution de l'État. Là où s'établit la domination de l'aristocratie, sa puissance perd le caractère féodal et patriarcal pour devenir un règne de classe. Là où reparaît la monarchie absolue, c'est d'abord une contrainte ajoutée à d'autres. Le tyran a des ambitions guerrières qui souvent aboutissent à des désastres, sa justice n'est pas toujours sûre. Il exige l'impôt, et, quand le paysan a peiné pour défricher un coin de la stérile Attique, « le vingtième est pour Pisistrate ». Ajoutez le poids des révolutions qui font passer d'un régime à l'autre. Une note pessimiste se répand sur la littérature, du moins sur celle qui traduit les sentiments de la masse. Au VIIe siècle elle domine dans les *Travaux et les Jours* d'Hésiode. A la fin du VIe elle est crue et violente dans les poésies de Théognis, à Mégare en Sicile. On a l'impression de vivre dans un âge pire que les précédents, dans un âge de fer : « Oh ! s'écrie le poète paysan de Béotie, si nous pouvions ne pas vivre dans

cette cinquième génération des hommes ! si, plutôt, j'étais né auparavant, ou mort après. En effet, maintenant, c'est l'âge de fer. Les hommes ne cesseront d'être accablés de travaux et de misères pendant le jour, ni d'être corrompus pendant la nuit, et les dieux leur prodigueront les amères inquiétudes.... Le détestable Zélos, qui se réjouit des maux, poursuivra partout les misérables humains. Alors, s'envolant de la large terre vers l'Olympe, et délaissant les hommes, Aidos et Némésis, vêtues de robes blanches, rejoindront la race des Immortels... »

Comme il arrive en pareil cas, la masse a cherché un refuge dans l'au-delà. Mais les antiques dieux de la race, eux aussi, avaient pris un aspect aristocratique. Les dieux d'Homère sont des rois immortels, plus puissants que les grands de la terre, mais non moins heureux de vivre, et peu soucieux des iniquités et des misères humaines. De plus, la haute société les traitait avec une légèreté dont l'exemple ne pouvait manquer d'affaiblir le respect du peuple. On a continué à les craindre et à les adorer, mais souvent en changeant leur caractère : l'Apollon de Delphes, par exemple, n'a que peu de traits communs avec le dieu d'Homère, le belliqueux protecteur des Troyens.

Le Panthéon hellénique a, par contre, vu grandir certaines figures qui étaient d'abord au second plan : tel Hêraklès. Au temps d'Homère, sauf en Béotie, ce n'est qu'un héros, qu'un homme divinisé. Dès le VIIe siècle, sa figure se précise. Il est né de Zeus et de la femme du roi de Thèbes Amphitryon, mais la jalousie de Héra l'a condamné à servir sous son demi-frère Eurysthée, roi de Mycènes. Il accomplit de pénibles travaux, dont le chiffre canonique est bientôt fixé à douze. Victime de la perfidie de Nessos, il meurt sur le flamboyant Oeta. Désormais, il est reçu dans l'Olympe. C'est encore un dieu de l'ancien temps, un dieu fort, actif, agressif : il a été adopté par les Doriens avec enthousiasme. Mais c'est aussi un dieu souffrant, et c'est à ce titre qu'il est devenu populaire.

Toutefois, la masse s'est tournée vers les divinités vraiment nouvelles, et dont le culte était sorti de ses entrailles. Avant tous, vers Dionysos. C'est le dieu du vin, celui qui dispense aux pauvres l'oubli momentané de leurs peines. Dès le VIe siècle, les poètes chantent les traits épars de la légende sacrée. Il est adoré surtout par les paysans d'Attique et de Béotie, et, avec de légères variantes, en Grande-Grèce. Mais il pénètre un peu partout, se mêlant aux anciens dieux : à Delphes, il vient troubler la sérénité du culte d'Apollon ; à Éleusis, on l'associe à Déméter.

Celle-ci, elle aussi, est une divinité de la nouvelle époque. C'est la déesse de la terre nourricière, celle qui fait pousser les moissons, et donne aux hommes le pain. Dès le VIe siècle, un bel hymne nous

atteste que son culte s'est fixé à Éleusis en Attique. Elle a pour fille, par une association d'idées naturelles, Perséphonè, la déesse souterraine qui gouverne les morts pendant l'hiver, et reparaît sur terre pendant l'été. Le roi des enfers, Ploutôn, s'est épris de Perséphonè et l'a emmenée dans son royaume. Déméter parcourt la terre sous les traits d'une vieille femme gémissante, jusqu'au jour où elle s'arrête devant la demeure du roi d'Éleusis. Celui-ci la prend comme nourrice de son fils Triptolème, et la déesse bientôt se fait reconnaître. Mais dans son courroux elle a condamné la terre à la stérilité : il faut que Zeus intervienne en personne pour l'apaiser. Il est convenu que Perséphonè reviendra passer les deux tiers de l'année auprès d'elle. Et les grandes familles d'Éleusis apprendront d'elle les rites mystérieux par lesquels on s'assure la bienveillance de la reine des enfers, pour être heureux après la mort.

Il n'est pas étonnant que des idées eschatologiques se soient fait jour dans un culte de cette nature. Mais elles courent partout à l'époque où nous sommes. Au temps d'Homère, la vie est la grande préoccupation. Les morts mènent une existence pâle et sans joie. Ils la rompent pour troubler les vivants, descendants ou amis, qui, en négligeant les honneurs funèbres, menacent leur repos. Par la suite ces conceptions n'ont plus suffi. L'homme souffrant se préoccupe de la vie future, y cherche une compensation aux misères du présent. Les poètes qui ont enrichi l'*Odyssée* de la descente d'Ulysse aux enfers, ou de l'épisode relatif aux âmes des prétendants de Pénélope, sont hantés de ces idées. Elles inspirent, au VIe siècle, toute une littérature qu'on met sous le nom du poète légendaire Orphée. Elles sont le fond des cultes mystiques comme celui d'Éleusis, qui n'est pas isolé. Sous une forme plus subtile, elles pénètrent dans les spéculations des Sages : la métempsychose migration circulaire des âmes sera une des conceptions fondamentales du pythagorisme.

II

L'époque posthomérique n'a pas été moins riche que la précédente en hommes remarquables par le caractère ou l'intelligence. Ceux qui étaient portés vers l'action ont trouvé l'emploi de leurs facultés surtout dans les besognes d'État, dans la politique et dans la guerre. Ceux qui étaient tournés plutôt vers la spéculation et la production intellectuelle, les favoris des Muses, ont fait éclater les vieilles formes et se sont fait un nom personnel : Homère n'est encore qu'un nom symbolique. Hésiode et Archiloque sont déjà des personnages de chair et d'os. Partout, l'homme remarquable a frappé l'imagination d'autant plus qu'il était maintenant à la fois moins soutenu

et plus contenu, qu'il avait plus à lutter pour faire sa destinée, et qu'il pouvait étendre plus loin son champ d'action. Quelques hommes de premier plan ont créé le type du *Sage*.

Thalès, de Milet, a été plutôt un savant. Il a prédit des éclipses, dont l'une, celle de 557, l'a rendu fameux. Il ne dédaignait pas pourtant de guider de ses conseils les commerçants de sa patrie.

Bias, de Priène, a été plus porté vers la réflexion politique. Ses avis étaient écoutés des Ioniens au moment de la conquête perse (vers 545).

Pittakos de Mitylène est un véritable homme d'État. Il a donné des lois à ses concitoyens. Il a dirigé la lutte contre Athènes au temps de Pisistrate (vers 550). Il a dédaigné la tyrannie.

Solon, d'Athènes, est l'archonte de 594 ou 592 (cf. plus haut). Mais il fut aussi connu par les voyages qui le mirent en relation avec les rois de Cypre et d'autres potentats. Il fut connu surtout par ses poésies, dont la renommée franchit les limites de sa ville natale, et pénétra jusqu'à Colophon, la ville du poète Mimnerme. Il a vécu jusqu'au temps de Pisistrate.

Chilon, de Sparte, a été éphore en 556 (cf. plus bas). Son expérience politique fut appréciée de tous les Grecs.

Périandre, de Corinthe, est le fameux tyran (572). Lui aussi a joui d'une réputation panhellénique, et a été consulté, comme un maître en tyrannie, par ses pareils d'Ionie.

Enfin, Pythagore, de Samos, a émigré au moment de la conquête perse (v. 545), et trouvé en Occident, à Crotone, une seconde patrie. C'était avant tout un savant, quoique bien des éléments mystiques se soient mêlés à ses études. Mais il a créé autour de lui un cénacle qui a été un centre d'études fécond, avant de devenir au v[e] siècle une puissance politique.

Tels sont les hommes les plus marquants qui aient popularisé le type du Sage, mais ils n'ont pas été isolés parmi leurs contemporains, et le chiffre de sept n'est devenu canonique que bien longtemps après. Pour les contemporains ils ont marqué le maximum de ce que peut atteindre la personnalité humaine par la force spéculative, par l'intelligence pratique, par toutes les qualités que les Grecs ont résumées dans le mot vague de sagesse (σοφία). Puis on a étudié leur exemple, admiré leurs actes, retenu leurs mots, dont la collection s'est enrichie d'autant plus facilement que bien peu d'entre eux avaient été écrivains. Ils ont ainsi créé, dans la société grecque, en faveur de l'homme supérieur, une tradition qui ne s'est plus interrompue.

Cependant, à côté d'eux, des travailleurs plus modestes, mais dont le nom commençait aussi à se graver dans la mémoire des hommes, multipliaient les créations précises et durables qui allaient faire de l'hellénisme la civilisation par excellence.

CHAPITRE IV

L'Art et la Science grecs.

I. Artistes et savants.
II. Architecture, sculpture. — Peinture, etc. — Musique, danse et poésie. — Les lyriques. — La prose.
III. Science, Orient et Grèce. — Mathématique. — Astronomie. — Physique. — Médecine. — Histoire et géographie.
IV. Supériorité de l'hellénisme.

I

L'art et la science helléniques sont avant tout un produit des qualités innées de la race. Mais, du VIIIe au VIe siècle, les circonstances leur ont donné une vigoureuse impulsion. La colonisation et l'augmentation de la richesse générale, qui en est résulté, ont offert des occasions sans nombre d'observer et de créer. La multiplicité et la petitesse des États ont ouvert aux artistes et aux savants, naturellement migrateurs, des champs d'action variés. Leur personnalité, dégagée des liens corporatifs, s'est affirmée davantage : nous avons nombre d'œuvres signées, nous connaissons nombre de découvertes se rattachant à des noms précis. Le travail s'est fait plus intense et plus varié.

II

Dans les arts de la vue, la supériorité du génie grec s'est affirmée plus qu'ailleurs. L'architecture, depuis la fin des grands palais minoens et mycéniens, n'avait plus eu à remplir que des tâches médiocres. Désormais, des travaux dignes d'elle s'offrent en masse, car chaque cité grecque veut honorer ses dieux préférés de temples aussi somptueux que le permettent ses ressources. Le temple grec est partout le même dans l'ensemble : une maison carrée ; au fond, le réduit obscur où trône le dieu ; devant, le vestibule plus lumineux

où s'accomplissent les rites du culte : tout autour, une colonnade. C'est dans la colonnade que les tempéraments locaux introduisent de la variété : la colonnade dorique est trapue, avec un chapiteau austère ; la colonne ionique est plus svelte, son chapiteau plus compliqué. Au premier type se rattachent, dès le VIe siècle, les temples de la Sicile (Himère) et de Poseidonia (Paestum) ; au second, le temple universellement réputé d'Artémis à Éphèse.

La sculpture a eu pour mission première l'ornementation de ces temples. Elle s'est donnée libre carrière dans la bande qui séparait la colonnade du toit (frise), dans les métopes et les triglyphes, dans les frontons. Les restes du premier temple d'Athéna, sur l'Acropole d'Athènes (vers 566) montrent quel parti elle a su tirer d'un élément qui nous échappe ailleurs : la polychromie. Dès le VIe siècle, elle s'est appliquée aux statues mêmes des dieux. A Amyclées, la statue d'Apollon, œuvre de Bathyclès, éclipsait le sanctuaire. Déjà même des mortels, prêtres et prêtresses, lauréats des grands jeux, avaient l'honneur de voir leurs traits gravés dans le bronze ou le marbre. Et, dans des champs moins vastes, comme certains meubles (coffre de Cypsèle, tyran de Corinthe), les artistes ont déployé un talent plus varié encore.

La peinture ne s'essayait guère encore que dans l'ornementation des vases, ou du moins nous ne la suivons que là. Après les vases du Dipylon, les peintres ont bientôt retrouvé et dépassé les qualités des ancêtres mycéniens : les vases de Corinthe, au VIIe siècle, nous présentent des zones superposées d'images d'animaux ou d'hommes, et au VIe siècle commence la série des vases attiques. Nous savons par ailleurs que l'ornementation des vêtements (manteau d'Alkisthénès de Sybaris) procédait des mêmes principes, et présentait les mêmes qualités.

Dans les arts de l'oreille, l'instrumentation s'est diversifiée : à côté de la lyre et de la cithare, la flûte phrygienne s'est fait sa place dans les fêtes, tout en laissant au premier rang les instruments qui soutenaient la voix humaine. Le chant et la danse ont accompagné toujours, dans les chœurs de jeunes gens ou de jeunes filles, la poésie. Sur cette association a reposé la variété et le charme du lyrisme grec, que nous ne pouvons donc apprécier qu'imparfaitement.

La poésie épique reste au premier plan, mais ce sont les œuvres du passé que les rhapsodes colportent par fragments dans les fêtes, en attendant qu'on rassemble de grandes compositions : au VIe siècle chaque cité veut avoir au moins son édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Des œuvres nouvelles s'ajoutent aux anciennes, mais paraissent bientôt surannées, puis ridicules : des parodies comme la *Batrachomyomachie* (VIe siècle) attestent la fin de la production

épique. Désormais les poètes donnent des œuvres plus courtes, qui peuvent se réciter d'une haleine, plus subjectives aussi, infiniment variées de sujet et d'allure, que les historiens de la littérature rassembleront sous le nom de poésie lyrique. Archiloque (vers 648) a chanté ses aventures personnelles, Kallinos d'Éphèse et Tyrtée de Sparte, vers le même temps, les grands événements publics. Au début du VIe siècle, Solon d'Athènes conseille en vers ses concitoyens, Alcée et Sappho de Lesbos, Mimnerme de Colophon, chantent surtout l'amour, qu'Anacréon de Téos, le poète de Polycrate (vers 525), prendra pour unique sujet. Vers 500, Hipponax d'Éphèse et Théognis de Mégare (en Sicile) font de la satire un genre à part. Déjà Stesichore d'Himère (VIe siècle) s'est consacré aux récits mythologiques : sujets déjà universellement connus, qu'on ne rajeunit plus que par le piquant de la forme. C'est là qu'excelleront les grands lyriques du siècle suivant, Simonide, Pindare, Bacchylide.

Le rythme poétique apparait encore nécessaire à ceux qui veulent perpétuer leurs pensées par l'écriture. Les compositions philosophiques de Xénophane d'Élée (fin VIe siècle) et d'Héraclite d'Éphèse (v. 480) sont écrites en vers. Ce qu'on écrit en prose n'intéresse encore que par le fond. C'est ainsi qu'un genre oriental, la fable d'animaux, s'est répandue en Grèce (la legende d'Ésope le Phrygien l'atteste) dès le VIe siècle, mais ces fables revêtent d'abord une forme sentencieuse, sèche, qu'on ne peut guère encore qualifier de littéraire.

III

Dans la science, le mouvement n'a guère commencé que vers l'an 600 av. J.-C., et, s'il a eté moins large, s'il a pénétré moins loin dans le public, il n'a pas laissé de produire des résultats feconds.

Les Grecs se sont appliqués tout de suite a developper l'instrument de toute science : la mathematique. Les premières proprietes des nombres ont été l'objet des réflexions de Pythagore (vers 545) : l'étude des mouvements des astres, si elle sollicitait les spéculations arithmétiques, pouvait egarer, mais l'etude des proprietes des cordes et des intervalles des tons, si facile dans cette societe éprise de musique, a été un stimulant utile. Auparavant la géometrie avait été etudiée par Thalès (vers 572) et Pythagore, là aussi, a marqué son empreinte : elle devait fournir un sujet de predilection au goût des Grecs pour la déduction nette et rigoureuse.

Mais ce goût pour la deduction n'a pas fait oublier l'observation de la realité. En astronomie les connaissances ne paraissent pas encore depasser, au temps d'Hesiode (VIIe siècle), ce que la contem-

plation des astres inspire facilement au campagnard. Au VIe siècle, on est plus avancé. On connaît la longueur approximative de l'année (365 jours), et, comme les calendriers grecs sont basés sur le cours de la lune (12 mois, 354 jours), on s'efforce de les faire cadrer avec l'année solaire par des intercalations : dès le temps où naissent les grands jeux quadriennaux (582, 572, 566), on en est à l'*octaétéride*, c'est-à-dire à l'intercalation de 3 mois en 8 ans — cycle qui suffira jusqu'au milieu du siècle suivant. Pour les planètes, il était difficile d'arriver à autre chose qu'à des combinaisons purement mnémotechniques, tant qu'on mettait la terre au centre du monde.

Quant aux phénomènes terrestres, les Grecs en ont eu de très divers sous les yeux en parcourant les rives de la Méditerranée, mais l'absence de notions exactes en physique et en chimie les a forcés d'abord de se contenter d'explications vagues, que suggéraient généralement des systèmes *a priori*. Un phénomène comme les inondations du Nil a fait beaucoup travailler les physiciens d'Ionie, et sans grand résultat. Thalès, puis Anaximène et Anaximandre de Milet (milieu VIe siècle), ensuite Pythagore et Héraclite, ont eu mainte vue juste. Anaximandre a représenté sur une table la figure de la Terre, et sa carte a fait longtemps autorité.

Les phénomènes de la vie, au moins chez l'homme, ont été serrés de plus près, grâce à l'exercice nécessaire de la médecine. Les médecins des poèmes homériques (VIIe siècle) ne se distinguent encore que par la connaissance des propriétés de certaines substances, et les praticiens de l'Égypte ont d'abord fort impressionné les Grecs. Dès le VIe siècle, pourtant, ceux de la Grèce les dépassent en réputation. Un homme comme Démocède de Crotone (v. 510) a été recherché de mainte cité, avant d'échouer à la cour de Perse. Et le pythagoricien Alcméon de Crotone s'attaquera bientôt au problème le plus difficile : l'étude du système nerveux central.

L'homme moral apparaît comme sujet de réflexion, mais non de science, au temps des Sept Sages (début du VIe siècle). La large base que peuvent seules fournir la géographie politique et l'histoire manquait encore. Déjà pourtant, les travaux modestes des généalogistes et des chroniqueurs locaux en préparaient l'établissement. Vers 500, Hécatée de Milet risquera la première synthèse (*Tour de la Terre*). Son œuvre a eu une énorme importance, encore que l'absence totale de mérite littéraire l'ait empêchée de parvenir jusqu'à nous.

IV

Telle a été la production artistique et littéraire des Grecs du VIIIe au VIe siècle. Déjà leur supériorité s'affirmait. Il ne faut rien exagé-

rer. Les arts plastiques, à l'époque archaïque, sont encore pleins de gaucheries : l'artiste n'est même pas aussi maître de la matière que les sculpteurs égyptiens des dynasties memphites. Les poètes lyriques de la Grèce ne sont pas supérieurs, pour ceux qui sont en état de faire la comparaison, aux prophètes contemporains de la Judée. Les premiers savants ont peut-être emprunté plus que nous ne le pensons à la vieille expérience des sacerdoces égyptiens et même chaldéens — sans parler d'emprunts matériels comme le *gnomon* (cadran solaire). L'hellénisme est encore très oriental de caractère, même dans les détails (cf. le costume), et il n'est pas encore affranchi de la dépendance des maîtres orientaux, qu'il avoue parfois (par exemple en ce qui concerne l'Égypte) avec trop d'humilité. Tel qu'il est pourtant, il a déjà apporté du nouveau et promet d'en apporter plus encore. C'est une vérité rebattue, mais qu'il faut défendre contre toute tentative de paradoxe, que d'affirmer que tout ce qui le menacera mettra en péril l'avenir de la civilisation européenne.

CHAPITRE V

L'Orient jusqu'à la conquête perse.

I. Les rivaux barbares des Grecs.
II. Les vainqueurs de Ninive. — L'empire chaldéen et l'Égypte. — L'empire mède et la Lydie. — Cyrus, prise de Sardes et de Babylone. — Cambyse, conquête de l'Égypte.
III. La grande crise de l'empire perse (520). — Darius le Grand.

I

Les Grecs avaient donc, dès le VIe siècle, fait connaître leur nom sur toutes les rives de la Méditerranée, aussi bien des vieux peuples civilisés de l'Orient que des Barbares d'Occident. Mais l'ensemble de circonstances qui avait favorisé cette expansion au VIIe siècle, affaiblissement des Phéniciens par les Assyriens, de la jeune monarchie lydienne par les Cimmériens, allait cesser. Des peuples nouveaux se levaient autour des Grecs à l'Est et à l'Ouest, qui allaient arrêter leur essor et compromettre leur avenir.

II

En Orient, nous avons vu comment avait été comblé le vide laissé par la chute de Ninive (608). Les deux monarchies qui se partagèrent la succession de l'Assyrie, la chaldéenne et la mède, cherchèrent fortune dans des directions différentes, ce qui assura leur bonne entente pendant un demi-siècle.

C'était Nabopolassar, Araméen d'origine, qui, après être devenu roi de Babylone, avait jeté bas Ninive et annexé l'Assyrie. Cependant l'Égypte s'était déjà mise en mesure de lui réclamer sa part des dépouilles ; Néchao II, qui avait succédé à Psammétik en 611, était un Pharaon énergique, qui se rendit célèbre par ses tentatives pour faire percer l'isthme de Suez et exécuter le périple de l'Afrique. Ninive fléchissant, il entreprit d'annexer la Syrie. Josias de Juda, qui

voulut l'arrêter à Maggedo, fut vaincu et tué, et Néchao parvint jusqu'aux bords de l'Oronte : pour la première fois depuis les grands Pharaons, il put se proclamer maître de la Syrie. Quand Nabopolossar envoya son fils Nabuchodonosor la lui disputer, il vint livrer bataille jusqu'à Karkémish sur l'Euphrate (605) : mais il fut vaincu, et les Syriens surent désormais à quoi s'en tenir sur la force relative des monarchies rivales.

Devenu roi par la mort de son père (604), Nabuchodonosor n'était pas homme à laisser péricliter ce qui restait de l'œuvre des rois assyriens. Il lutta sans relâche contre les intrigues égyptiennes. Néchao II mourut dès 596, et son fils Psammis ne fit que passer sur le trône (596-590), mais Apriès (590-569) fut un roi actif, et intervint en Syrie jusqu'au jour où, défait par les Cyrénéens, une mutinerie militaire le dépouilla du trône pour lui substituer Amasis. Juda et Tyr n'avaient pas cessé d'être les principaux soutiens de la politique égyptienne. Après avoir essayé deux fois de prévenir les révoltes juives par le remplacement du roi et la déportation des grands, Nabuchodonosor finit par assiéger Jérusalem, et la ruina en 586. Les quelques Juifs qui n'émigrèrent pas en Égypte ou ne furent pas déportés à Babylone se trouvèrent noyés dans des éléments venus d'ailleurs. Tyr, protégée par la mer, résista mieux, et Nabuchodonosor finit par traiter avec le roi Ithobaal (574). Il se dédommagea sur les petits peuples du désert arabe, et paraît même avoir pénétré en Égypte au lendemain de l'usurpation d'Amasis : cependant celui-ci se maintint, et, aidé des Tyriens, conquit même Cypre.

Nabuchodonosor a été, en même temps qu'un conquérant, un bâtisseur actif qui releva Babylone de la misère où l'avaient plongée Sennachérib et Assourbanipal, et en fit la reine de l'Orient. Après la fin de son long règne (562), une série de révolutions de palais amena au trône Nabounaïd (556). Peu guerrier, celui-ci se contenta de réprimer des révoltes phéniciennes, et fut pour le surplus un roi dévot ; mais ses constructions de temples se compliquèrent de fantaisies érudites et d'innovations théologiques qui finirent par lui aliéner le puissant clergé chaldéen.

L'empire mède avait continué, sous Kyaxarès, à se développer et à grandir. Nous ne savons rien des luttes qu'il soutint à l'Est, contre les nomades de la Bactriane (Turkestan). Quant à ses progrès à l'Ouest, dans les pays bouleversés par l'invasion scythe, Sakasène, Arménie, Cappadoce, nous les constatons par le résultat : vers 590, les Mèdes étaient sur l'Halys. De ce côté, la Lydie avait eu quelque peine à se remettre du coup qu'elle avait reçu des Cimmériens sous

Ardys (650-616). Mais Sadyattès (616-610) et Alyattès (610-560) avaient pu reprendre la politique d'annexions vers l'Ionie : Milet les repoussa, mais d'autres villes grecques furent soumises. Ces villes, nous l'avons dit, étaient le débouché nécessaire de la Lydie : les Mermnades voulaient les subjuguer, non pas les détruire, et en somme y réussirent. Ils furent plus heureux encore dans les pays arrachés aux Cimmériens, Phrygie, Paphlagonie, Pisidie : en 590, leur domination atteignit l'Halys. La guerre éclata entre la Lydie et la Médie à propos de transfuges scythes : elle dura jusqu'au moment où une éclipse, qui effraya également les deux peuples, y mit un terme (28 mai 585). Le roi de Babylone et Syennésis de Cilicie firent conclure la paix : l'Halys fut reconnu comme frontière, et la fille d'Alyattès, Aryénis, épousa l'héritier de Kyaxarès, Astyage.

Celui-ci monta sur le trône en 584 : toutes ses guerres se bornèrent à la répression d'une révolte des Cadusiens (riverains de la Caspienne), et il fut surtout occupé à embellir sa capitale Ecbatane. Les Mèdes ne pouvaient songer à se révolter contre la dynastie nationale, mais les Perses, surtout les tribus des montagnes susiennes (Anshan), étaient gouvernés par une famille énergique, les Akhéménides, dont le représentant n'était pas d'humeur à s'incliner devant une domination efféminée. Il se révolta, détrôna Astyage (549), et substitua les Perses aux Mèdes comme peuple dirigeant. C'est l'homme qui allait illustrer le nom de Cyrus.

Cette révolution inquiéta les monarchies orientales, mais les communications étaient encore lentes, les relations diplomatiques, préparées dans la période précédente, à l'état d'ébauche, et la coalition ne put se nouer efficacement. Crésus, qui avait succédé à Alyattès sur le trône lydien en 560, et qui était un monarque vigoureux et entreprenant, eut l'idée de profiter de la chute de l'empire mède et franchit l'Halys. Cyrus vint à sa rencontre et le battit à Ptéria, puis, le suivant à la piste, l'enferma dans Sardes qui succomba après quatorze jours de siège (546). Crésus se brûla dans son palais, et son empire tomba aux mains des Perses. Les villes ioniennes, qui avaient accepté sans peine la suzeraineté des Lydiens, peuple assez voisin des Grecs, se rebellèrent contre le maître nouveau : Milet traita, mais les autres cités durent être domptées de force par le Mède Harpagos.

Cependant Cyrus vaquait à une tâche qui reste au second plan dans les récits grecs, mais n'en était pas moins la première pour tout monarque iranien : la lutte contre les nomades de l'Est. Il pénétra certainement jusqu'à l'Iaxarte (Syr-Daria), où une ville, Cyropolis, garda son nom. Et, seulement alors, il revint contre les Chaldéens.

qui avaient timidement essayé d'entraver sa marche contre Crésus. Nabounaïd avait préparé la défaite en indisposant le clergé chaldéen : Babylone tomba presque sans coup férir (538), et Cyrus hérita de la monarchie de Nabuchodonosor. Les Phéniciens, si hostiles à la domination assyro-babylonienne, se soumirent sans peine, les Juifs captifs furent renvoyés dans leur pays.

Cyrus a péri obscurément dans de nouvelles luttes en Bactriane (529), avant d'avoir pu aborder la troisième des monarchies rivales, l'Égypte. Là, Amasis avait régné longtemps, portant à l'apogée la prospérité du pays. Au dehors, toute son attention avait été portée vers ceux qui apparaissaient encore aux Égyptiens comme les Barbares d'Occident (Habonou) : il se maria à une femme de Cyrène, conquit Cypre, fut l'ami de Polycrate de Samos. Il espérait ainsi obtenir les secours des mercenaires grecs dans la lutte à prévoir contre la Perse, et son attente ne fut pas trompée : quand Cambyse, successeur de Cyrus, franchit le désert arabe (525), Amasis était mort, mais son fils Psammétik III livra avec des Grecs la bataille décisive. Elle fut perdue, Memphis succomba, et avec Psammétik disparut la 26e dynastie et l'indépendance nationale. Cambyse aurait voulu joindre l'Afrique à l'Asie : il reçut le tribut de Cyrène, mais les armées envoyées entre les Éthiopiens et contre les Libyens de l'oasis, déjà fameuse, d'Ammon, périrent dans les sables, et les Tyriens refusèrent de servir contre Carthage.

III

Cambyse n'avait jamais été parfaitement sain d'esprit, et son règne avait débuté par le meurtre secret de son frère Smerdis. La question de succession n'etait évidemment pas très claire, et Smerdis avait gardé des partisans en Perse : quand un usurpateur se fit passer pour lui, il trouva créance. Cambyse revint contre son competiteur, mais mourut par accident en traversant la Syrie (522). L'usurpateur, qui s'appelait Gaumatâ, et appartenait à la tribu, réputée sacrée, des Mages, regna quelques mois, jusqu'au moment où les chefs des sept principales familles perses conspirèrent contre lui et le tuèrent a Pasargades (521). Un representant de la branche cadette des Akhéménides, Darius fils d'Hystaspe, qui avait dirige le complot, en recueillit le bénéfice et devint roi.

Mais la crise avait suscité des espérances dynastiques ou nationales dans beaucoup de provinces. Sans parler de la Medie, qui regrettait toujours la dynastie de Kyaxares, des prétendants se leverent en Hyrcanie, en Bactriane, en Arachosie (Beloutchistan), enfin dans l'Arménie, qui faisait pour la première fois acte d'individualite nationale. Babylone se revolta deux fois, mais, dans l'Ouest,

on n'eut affaire qu'à des gouverneurs indisciplinés, Oroetès de Lydie et Aryandès d'Égypte. L'armée perse, dont l'orgueil avait été très exalté par les victoires de Cyrus et de Cambyse, resta dans l'ensemble fidèle à Darius et assura son succès. En 517 ou 516, toutes les révoltes étaient réprimées ; pour venir à bout d'Oroetès et d'Aryandès, un simple firman suffit.

Darius s'était donc montré guerrier accompli, mais sa gloire n'est pas dans les succès qu'il a enregistrés sur la roche célèbre de Béhistoun. Il fut avant tout un organisateur remarquable, et a donné à l'Orient ce que n'avaient pu lui assurer ni les grands Pharaons ni les rois ninivites : un gouvernement centralisé, libéral et stable.

CHAPITRE VI

L'empire perse.

I. La monarchie achéménide.
II. Le roi et ses auxiliaires. — Perses et Mèdes, le mazdéisme, religion, culte, tolérance. — Les satrapes, les routes.
III. L'Est, l'Inde — Le Nord, les Scythes. — Le Sud, Asie araméenne, Égypte. — La route de Sardes, la côte d'Asie-Mineure.
IV. La monarchie universelle et les Grecs.

I

La réunion de l'Orient en une seule monarchie avait été préparée par les bouleversements ethniques de l'époque assyrienne et par la constitution des grandes monarchies qui avaient succédé à Ninive : les Iraniens, malgré leur organisation militaire plutôt régressive, étaient venus à point pour en profiter. Au début, leur empire n'était, comme celui des Égyptiens et des Assyriens, qu'un assemblage d'États vassaux. Darius, averti par la grande révolte, en fit un État libéral mais centralisé.

II

A la tête de l'empire est le roi achéménide. Son pouvoir est absolu ; devant lui, tout sujet se jette la face contre terre. Sa terre d'élection est chez les Perses, à Pasargades, à Persépolis : c'est là qu'il officie au milieu de son peuple, c'est là qu'il vient chercher l'éternel repos. Mais il a vite reconnu l'agrément plus grand, surtout en hiver, des résidences susiennes. Darius a fait bâtir à Suse un palais que les Grecs ont désigné du nom de Memnon, fils de l'Aurore, lequel représentait pour eux toute la lignée des conquérants élamites. C'était un grand bâtiment où les éléments babyloniens abondaient, mais dont l'ensemble élancé atteste chez les Perses un goût original et une élégance innée. Babylone aussi n'a pas perdu son prestige, et a été

souvent résidence de la cour. Celle-ci, outre le harem, comprenait un monde d'allants et venants, que des traditions de large hospitalité faisaient vivre à la table royale.

Le roi gouverne, mais il a des ministres, et un conseil composé des représentants des Sept principales familles perses, plus les grands de provinces éloignées qu'il lui plaît d'appeler auprès de lui. Enfin, il a sa garde composée de 10.000 Perses, ceux qu'on appelle les *Immortels*, parce que toute vacance qui se produit dans ce corps est comblée aussitôt. L'armée perse n'a jamais manifesté les mêmes tendances à l'intervention politique que celle des Assyriens : l'empire a connu des complots de sérail, non des mutineries militaires.

Le roi, tout absolu qu'il est, reconnaît la position privilégiée du peuple perse. Les Perses sont astreints à une conscription particulièrement rigoureuse, mais ils ne paient pas d'impôts et ne font au souverain que des cadeaux. Les uns cultivent le plateau perse proprement dit, les autres gardent les défilés qui conduisent à la plaine susienne et mésopotamienne, d'autres encore vivent à l'état nomade sur les confins du désert iranien. Le peuple, parent, des Mèdes a été traité de même au début, mais sa révolte contre Darius l'a fait descendre au rang de tributaire. Comme celles des Perses, ses tribus sont réparties en trois groupes : les Mèdes « qui habitent dans des maisons » sur le plateau d'Ecbatane, ceux qui paissent leurs troupeaux sur les pentes du Zagros, enfin les nomades de l'Est. Perses et Mèdes sont pourtant compris sous la dénomination commune d'*Ariens* et unis par le fort lien d'une religion commune, le mazdéisme.

Cette religion a commencé probablement à se différencier du fond commun des religions indo-européennes plusieurs siècles auparavant, quand les ancêtres des Iraniens habitaient encore au Nord, en liaison avec les ancêtres des Hindous. Mais elle a pris une forme arrêtée à une époque récente, car le nom du roi Phraorte (635), qui signifie *confesseur* (Fravartish), indique qu'on était près encore du grand élan qui lui a donné naissance. Les détails que nous donnent les monuments perses et les écrivains grecs permettent d'ailleurs d'affirmer qu'elle est loin, à l'époque achéménide, de la forme rigide que nous fait connaître le Zend-Avesta (produit de l'époque sassanide, IVe siècle après J.-C.). Les Ariens adorent le roi lumineux et bienfaisant, Ahouramazda (Oromaze, Ormuzd), et lui adjoignent de loin seulement les dieux des éléments (Yezds), dont l'un, Mithra (l'étoile du matin), grandira peu à peu dans la vénération populaire ; de plus, tout croyant a son ange gardien (sa *Fravashi*). On connaît déjà le principe du mal, Angromaynious (Ahriman), et ses démons (*daevas*), mais la conception qui fera plus tard le fond du mazdéisme, le dua-

lisme qui opposera Ahriman à Ormuzd en égal, n'est certainement pas encore fixée. Ce qui l'est, en revanche, et fait l'originalité de la foi arienne, c'est que l'homme, au lieu de considérer le dieu comme un auxiliaire qu'on implore contre le Mal, se considère plutôt comme l'auxiliaire du dieu du Bien. Tout acte d'une bonne volonté fortifie Ormuzd dans sa lutte contre les divinités mauvaises ; au nombre de ces actes, les Grecs enregistrent, avec un étonnement amusant, que les Perses mettent au premier rang l'obligation de dire la vérité.

Ormuzd a un clergé, et la tribu mède des Mages se charge de le recruter : l'intervention du Mage est nécessaire pour l'accomplissement des rites. Mais il existe chez les Perses, même chez les Mèdes, un fort trait d'anticléricalisme : le Roi, et à sa suite tout chef de famille, se considère comme dépositaire de la vraie foi et des bons principes, et ne regarde le prêtre que comme un auxiliaire dans les cérémonies du culte. Celles-ci sont simples. Le Perse allume sur les hauteurs des feux qu'il faut entretenir sans relâche, offre des sacrifices dans lesquels il se couvre la bouche d'un voile pour ne pas souiller la flamme, et manifeste en tout une grande vénération pour le feu, l'eau, la terre. Mais, dans l'ensemble, sa vie n'est pas encombrée de formules et de rites compliqués.

Enfin, il se distingue par une grande tolérance. Convaincu de la vérité de sa foi, il cherche plutôt à la réserver pour lui, comme un signe de la supériorité de l'Arien, qu'à la répandre. Là où elle s'étendra, dans la Médie Atropatène (Azerbaïdjan), qui en est peut-être le berceau primitif, mais où elle a périclité, en Arménie et en Cappadoce, en Bactriane, ce sera par le fait de libres adhésions. Et les peuples sujets pourront toujours, en pleine liberté, adorer leurs dieux et pratiquer leur culte accoutumé.

Ces peuples sujets sont répartis maintenant en une vingtaine de *satrapies* (22 sans la Perse, un moment 31). A la tête de chaque satrapie, un satrape est le dépositaire de l'autorité royale. Il dirige l'organisation militaire, quoique plusieurs satrapies puissent être réunies en une *Karanie* sous un général, et que les gouverneurs de certaines places fortes relèvent directement du roi. Il rend la justice, quoique les Perses ne relèvent que des juges royaux, et que, pour les sujets, des juridictions locales subsistent, le satrape ne recevant que l'appel. Enfin il lève l'impôt, en verse au trésor royal une part fixée d'avance, garde le reste pour défrayer sa cour et son administration. Il a auprès de lui un secrétaire royal, chargé de rapports écrits avec la cour. De plus, des émissaires, les *yeux* et les *oreilles* du Grand Roi, viennent le contrôler de temps à autre.

Le centre de l'empire est réuni aux satrapies par un réseau de routes dont les unes sont anciennes, les autres de création perse. Sur ces routes filent les courriers avec relais, dont les Grecs admirent

la rapidité : en cas d'urgence, un système de signaux précipite les communications. Sous cette administration, les peuples conservent leurs autorités traditionnelles, leurs lois et leurs mœurs.

III

A l'Est de la Médie et de la Perse, des provinces fertiles s'étendent de part et d'autre du grand désert iranien, qu'une voie directe traverse : au Nord, l'Hyrcanie, au pied de la montagne sacrée (Demavend) ; au Sud, la Carmanie, qui finit dans le désert gédrosien. Elles rattachent au centre les provinces de Bactriane (Turkestan), d'Arie et d'Arachosie (Afghanistan), et les Sakes des montagnes du Pamir. Darius a été tenté par la réputation de la poudre d'or, que recueillaient les Indiens. Ses généraux, par le Caboul, ont atteint l'Indus et soumis l'Heptahendou (Punjab). Les monts de l'Himalaya et le désert de Thur ont empêché les Perses d'atteindre l'Inde même, où s'accomplissait alors la réforme bouddhique. Mais Skylax de Caryande, avec une flotille, a descendu vers 512 le cours de l'Indus, puis, par l'Océan Indien, gagné le golfe Persique, ouvrant ainsi une voie nouvelle dont le commerce ne laissa pas de profiter.

Au Nord, on passe de la Médie jusque dans la Médie Atropatène, puis dans l'Arménie, maintenant indo-européenne, de là en Cappadoce. La haute barrière du Caucase formait de ce côté une barrière naturelle, mais les Perses savaient que, de l'autre côté se trouvait le réservoir d'hommes d'où les Saka (Scythes) s'étaient répandus chez eux. A l'Est, Cyrus, avait assuré contre eux la sûreté de l'Empire. Darius entreprit de les mater par l'Ouest, du côté de la Mer Noire. Une expédition traversa la mer, et, guidée par les Grecs du Pont, prépara les voies au grand Roi. Celui-ci vint lui-même, vers 508, franchir le Bosphore à la tête de son armée. Sur l'Ister, il effraya les Gètes, puis s'enfonça dans la steppe russe. L'expédition, étant donnée la nature des lieux, devait rester sans résultat positif, et quelques bandes scythes accompagnèrent la retraite des Perses jusque dans la Chersonèse de Thrace. Mais Mégabaze, laissé par Darius à la tête de l'armée, dompta la Thrace, et les Argéades de Macédoine entrèrent dans la clientèle perse. En outre, une voie de commerce, partant des villes grecques de Crimée, coupait l'Oural, l'Obi, l'Altaï, et atteignait le peuple mongolique des Issédons : en terrorisant les nomades, le roi de Perse assura la durée de ce commerce, qui fut profitable à la richesse des riverains du Pont, Scythes ou Grecs, et à la science.

Au Sud-Ouest s'étendaient les vieux pays sur lesquels reposait la richesse de l'Empire. En Chaldée, Babylone gardait sa personnalité, attestée encore par une révolte vers 480, son clergé orgueilleux et

savant, dont les observations astronomiques tournaient malheureusement de plus en plus à la magie. La Basse-Chaldée était prospère, mais l'Assyrie voyait le désert gagner jusqu'à ses villes. A Thapsaque, on passait dans la Syrie, qui, elle aussi, avait beaucoup souffert de guerres séculaires. L'infiltration araméenne avait cessé, mais les Araméens dominaient maintenant toutes ces régions, et leur langue était la langue officielle dans tout l'occident de l'empire. Seul, le peuple juif gardait son individualité, qui achevait de se préciser. Les Phéniciens de Syrie et de Cypre étaient choyés du Grand Roi, auquel ils assuraient une flotte de guerre. L'Égypte était tenue en respect par la garnison perse du Mur-Blanc, à Memphis, mais ses princes locaux, ses prêtres, avaient conservé leur autorité, et devaient fomenter encore plus d'une révolte. Au Sud, un désert, résultat de longues guerres, isolait l'Égypte de la monarchie théocratique d'Éthiopie, mais le Grand Roi envoyait parfois des explorations en Afrique. A l'Ouest, le désir de conserver l'amitié de la grande colonie phénicienne de Carthage exhortait à la prudence, mais, à l'Est, les ambitions de Darius se donnèrent carrière : il fit amorcer du Nil à la mer Rouge un canal destiné à relier le commerce méditerranéen à la voie maritime qui, par l'Yémen, allait rejoindre les chemins explorés par Scylax. Ce commerce ne pouvait être très actif, mais l'introduction de l'alphabet au Yémen, de la monnaie aux bouches de l'Indus, prouve qu'il n'a pas laissé de porter ses fruits.

A l'Ouest, enfin, l'antique voie lydienne, devenue voie royale, conduisait de Suse, par l'Assyrie, l'Arménie et la Cappadoce, jusqu'à Sardes : une route transversale la reliait à l'autre voie qui contournait le désert asianique par le Sud. La Cappadoce avait changé de caractère, et s'iranisait rapidement. La Cilicie avait gardé sa dynastie nationale, les Syennésis, qui assuraient la voie du Sud contre les montagnards du Taurus. La Phrygie restait une riche province agricole, et les Lydiens avaient gardé leurs aptitudes de commerçants. Une lettre de Darius au satrape Gadatas, pour le féliciter de l'introduction de plants asiatiques, prouve la sollicitude du grand Roi pour le développement économique de ces régions, mais il avait surtout l'œil fixé sur le débouché méditerranéen de tout ce mouvement : les ports ioniens. Il avait pensé se les assurer en comblant de faveurs leurs tyrans nationaux. Mais les Perses savaient que les Grecs d'Europe étaient de même race que les *Yauna* qui, sur le Pont, en Ionie, en Thrace, à Cypre, à Cyrène, leur obéissaient. Ils savaient même que cette solidarité s'étendait plus loin, puisqu'un vaisseau phénicien, portant le médecin Démocède de Crotone, avait abordé à Tarente avec les émissaires du Grand Roi. Le moment arrivait où ils allaient éprouver cette solidarité d'une manière précise.

IV

Au reste, le roi de Perse, comme le Pharaon, comme le roi assyrien, mais à plus juste titre, se considérait comme le « roi des quatre régions, le roi de tous les pays ». Les peuples qui vivaient en dehors de ses satrapies lui apparaissaient comme des vassaux récalcitrants et qu'il fallait ranger sous sa domination bienfaisante. Cette domination était certes des plus libérales : l'exemple des Juifs va nous le prouver encore. Mais les Grecs auraient perdu à l'accepter. Ils auraient conservé leurs dons naturels, la liberté de les mettre en œuvre, trouvé même des occasions nouvelles. Mais l'intelligence n'est pas tout, même dans le domaine spéculatif : il faut encore le ressort interne, l'énergie, la confiance en soi. Tout cela était lié, pour les Grecs, à l'existence, désastreuse à bien des égards, mais incomparablement féconde en enseignements, de la petite cité libre. Tout cela périclitait en Ionie depuis la conquête orientale, et l'Ionie était en train de perdre le rôle dirigeant qu'elle avait eu jusque là. Aussi, sans méconnaître les qualités éminentes de la noble nation perse, sa supériorité morale même, peut-on affirmer que ses ambitions menaçaient l'avenir de la civilisation européenne.



CHAPITRE VII

Le Judaïsme.

I. Israël. — L'histoire nationale. — Les prophètes. — Le retour à Jérusalem (538).
II. Les éléments de l'histoire nationale, l'histoire sainte, la Loi. — L'autorité perse sanctionne l'œuvre d'Esdras et de Néhémie.
III. Politique religieuse des Achéménides.

I

Il est un des peuples de l'empire perse sur lequel nous nous trouvons être particulièrement renseignés, et dont l'histoire éclaire par reflet la politique des rois iraniens vis-à-vis de tous leurs sujets. Mais nous sommes forcés de reprendre de haut cette histoire, pour montrer aussi ce qu'elle a de singulier et d'exceptionnel. Il s'agit du peuple d'Israël.

Les Israélites sont un des éléments de population qui, nous l'avons vu, ont été déversés de temps immémorial par le désert arabo-syrien sur les pays de l'Euphrate ou du Jourdain et de l'Oronte. Nous sommes en mesure de constater qu'au temps de la conquête égyptienne (1500-1400) ils n'avaient pas encore envahi le pays de Canaan, mais qu'ils ne tardèrent pas à y apparaître en pillards (Israïlou dans les tablettes de Tell-el-Amarna), puis qu'ils s'y installèrent au temps du déclin de l'Égypte (vers 1200), et que leurs clans s'y taillèrent des domaines disperses au milieu des popula-tions cananéennes. Ils eurent maille à partir avec les descendants des colons que Ramsès III avait établis sur la côte Sud de la Syrie (les Philistins), mais leurs luttes avec ces voisins redoutables, après divers essais manqués (Gédéon, Saül), finirent par amener la réunion de tous les clans israélites aux mains d'un roi, David. David battit les peuples avoisinants et légua à son fils Salomon un royaume assez puissant (vers 950). Puis les divisions persistantes entre les clans amenèrent ceux du Nord à se révolter contre la tribu de la maison royale, Juda, et à former un royaume séparé ; les luttes des deux

États entre eux et contre les rois de Damas se poursuivirent sans grand intérêt jusqu'à l'élan décisif de l'Assyrie (vers 750).

Jusqu'ici, la destinée des Israélites ne se distingue guère de celle des peuplades voisines, si ce n'est qu'au lieu d'adorer Kamosh ou Rummon, ils adoraient Jéhovah, le dieu des monts volcaniques de la presqu'île du Sinaï : quoique la vénération des rois judéens fût un peu plus exclusive que celle des rois d'Israël, on associait d'ailleurs, dans les deux royaumes, au dieu national, les divinités empruntées aux peuples voisins.

Les Israélites présentaient pourtant une particularité qui s'explique par leur position aux confins du désert ancestral : ils avaient conservé plus que d'autres les instincts du nomade, la nostalgie de la vie simple, la tendance à concevoir la divinité comme une puissance vague et collective, Élohim (les Esprits), Jéhovah n'étant que le « chef des armées » de ces esprits, Jéhovah Sabaôth. Ces instincts s'exaspérèrent au contact de la vie sédentaire, puis de la monarchie, surtout quand des princesses de Tyr importèrent la civilisation phénicienne : elles prirent un caractère d'opposition fougueuse chez certains des prophètes de Jéhovah. Dès lors, il y eut lutte permanente entre ces hommes, qui surgissaient dans les rangs du clergé inférieur et parfois parmi les laïques, et des rois généralement récalcitrants, jusqu'au moment où les prophètes et leurs adhérents eurent rédigé sous forme de code leurs aspirations principales et trouvé un roi selon leur cœur, Josias, pour les adopter solennellement (628).

L'antipathie des prophètes contre la société monarchique était telle qu'elle leur fit accepter sans regret la chute du royaume d'Israël (727), puis celle même du royaume de Juda (587). Ils y virent un châtiment mérité par une longue série de fautes contre la divinité, — voire un soulagement, la suppression des obstacles qui empêchaient d'organiser, selon les vrais principes, la communauté des adorateurs de Jéhovah. Leurs idées achevèrent de se préciser dans la captivité de Babylone. Cependant les Juifs de souche authentique, surtout l'aristocratie, avaient peine à concevoir que leur communauté pût exister ailleurs qu'à Jérusalem, à l'endroit où s'était élevé le temple de Salomon, et, quand Cyrus leur rendit la liberté (538), 40 ou 50 000 reprirent avec joie le chemin du pays natal. Il y avait péril qu'il n'advint à cette population ce qui était advenu aux Israélites laissés par Sargon autour de Samarie (Samaritains) : qu'ils ne s'y corrompissent par l'union avec les populations voisines. La communauté de Babylone, qui, étant isolée, avait conservé plus nette la doctrine prophétique, y pourvut et se chargea de rappeler aux Juifs de Jérusalem la vraie loi : Esdras (455), puis Néhémie (445), vinrent la leur lire et la leur imposer.

II

Il a fallu, pour que cette entreprise réussît pleinement, deux conditions.

Il a fallu d'abord que l'œuvre, toute moderne et essentiellement révolutionnaire, des prophètes, fût réintégrée dans la tradition nationale. Les Israélites, comme tous les peuples, avaient un passé auquel ils tenaient, et ne voulaient pas renier leurs pères. Dès le moment où l'écriture alphabétique s'était répandue parmi eux (après 1000), des prêtres et même des laïques avaient fixé certains traits de l'histoire nationale. D'une part, ils avaient célébré les ancêtres mythiques de la race, Abraham, Isaac, Jacob, et présenté sous ce masque un tableau de la bonne vie du désert, à laquelle souvent ils aspiraient à revenir, et qu'on vivait encore si près d'eux. D'autre part, ils avaient célébré les guerres conduites au nom de Jéhovah pour la conquête du pays de Canaan, les héros qu'il avait suscités : le dernier de ces héros était le roi David. Ensuite commençait la chronique officielle des rois, analogue à celle que Mésa de Moab (vers 850) a gravé sur une stèle qne nous avons encore. A côté de cette littérature profane, où la religion n'était mêlée que dans la mesure où elle se mêlait à toute la vie nationale, la corporation sacerdotale des lévites avait célébré son patron, le fameux devin Moïse. Cette corporation avait des attaches égyptiennes, qui n'avaient pas été isolées dans la Syrie méridionale au temps des derniers Ramessides, et qu'elle avait étendues en imagination à tout Israël. Jéhovah était avant tout, dans ces milieux, le dieu qui avait tiré Israël d'Égypte et, de miracle en miracle, l'avait conduit dans la Terre Promise. Enfin s'étaient multipliés, à partir du VIII[e] siècle, les écrits prophétiques qui, avec une puissance lyrique commune dans la race sémitique, et sans reculer devant la monotonie des répétitions, avaient rappelé Israël aux commandements du vrai dieu. Tout cela fut fondu, à la fin du VII[e] siècle et surtout à Babylone, en une vaste synthèse historique qui se mêla d'éléments chaldéens : mythes du Paradis terrestre, du déluge, de la tour des langues, etc. En voici le résumé.

Au commencement, Dieu créa le ciel, la terre, et l'homme. Après la faute qui condamna celui-ci au travail, après le déluge qui punit ses premiers crimes, la postérité du juste Noé, sauvé du déluge, a repeuplé la terre. Dans cette postérité, Dieu a choisi Abraham, le père des peuples circoncis, puis, parmi ses descendants, Jacob, le père des tribus d'Israël. On a intercalé ici le personnage de Joseph, dont la légende, un des plus beaux morceaux de la littérature

hébraïque, explique le séjour en Égypte et rattache les patriarches à Moïse. Avec Josué s'opère d'un coup la conquête de la Terre Promise, puis des épreuves constantes punissent Israël de ses fautes. Enfin le peuple exige un roi, mais si l'histoire sacrée épargne encore les figures glorieuses de David et de Salomon, elle jette l'anathème sur tous les rois d'Israël, et ne fait grâce, parmi ceux de Juda, qu'à Josaphat, à Ezéchias, à Josias, qui ont écouté les prophètes. Toute cette histoire s'était tellement imposée aux esprits dès le VIe siècle, que la Loi s'y est insérée d'elle-même : c'est la loi dictée par Dieu à Moïse, sur le mont Sinaï, oubliée pendant des générations, retrouvée au temps de Josias, oubliée encore, enfin rappelée par les docteurs de Babylone au peuple de Jérusalem.

Dans cette Loi, les parties les plus anciennes ont le caractère de prescriptions morales générales (le *Décalogue*), la partie qui date de 621 (*Deutéronome*) est déjà plus précise, plus juridique, enfin la partie due à Esdras et à son entourage (*Lévitique*) est presque uniquement consacrée au clergé, à ses devoirs et surtout à ses droits.

Mais certaines prescriptions de cette Loi (*Thora*) étaient si difficiles à concilier avec les habitudes de la vie (interdiction du mariage avec les étrangers, obligation de libérer périodiquement les esclaves, etc.), qu'elle n'eût pas été acceptée sans l'appui de l'autorité perse. Esdras et Néhémie se sont présentés à Jérusalem avec des firmans royaux, et le dernier a gouverné pendant des années 445-432 comme subordonné des fonctionnaires iraniens. Nous avons même aujourd'hui le bonheur de posséder des documents authentiques qui nous montrent comment, à la fin du Ve siècle, le Grand Roi ne dédaigne pas d'imposer les prescriptions de la Loi à la colonie juive d'Éléphantine (issue des réfugiés du VIIe siècle), adorateurs incontestables de Jéhovah, mais dont les descendants étaient restés étrangers au courant d'idées de la colonie de Babylone.

III

Ce n'a pas été l'effet d'un caprice des Perses. Partout, Cyrus et Darius avaient recherché ce qui leur paraissait être la tradition caractéristique de chaque peuple sujet, pour la respecter, l'appuyer, et laisser ainsi chacun vivre sa vie, pourvu qu'il satisfît à ses obligations vis-à-vis de l'Empire. L'application de ce principe, sous leurs successeurs, a été plus ou moins intelligente et heureuse : elle n'a réussi qu'à demi avec l'Égypte et la Chaldée, elle a échoué vis-à-vis des Grecs, mais elle a réussi pleinement vis-à-vis des Juifs. Le judaïsme, a-t-on pu dire presque sans exagération, est une création de la monarchie achéménide.

CHAPITRE VIII

Carthage et les Étrusques.

I. L'Occident, bataille d'Alalia.
II. Carthage. — La République. — Afrique. — Passage de Sicile. — Passage des Colonnes d'Hercule. — Sardaigne. — Orient.
III. Les Étrusques. — Les 12 villes. — Au Nord. — Au Sud. — La mer. — Les Étrusques et l'Hellénisme.
IV. Marseille.

I

Au moment même où se constituait, en Orient, la redoutable puissance perse, d'autres adversaires se levaient, en Occident, contre l'hellénisme, qui allaient arrêter son essor et bientôt passer à l'attaque. Ces réactions diverses furent en partie provoquées par l'action grecque, encore que la coïncidence chronologique ait été certainement quelque peu fortuite.

Nous avons laissé les Phocéens en train d'explorer, d'une part, l'ingrate Adriatique, où ils n'allèrent pas loin, d'autre part la Méditerranée occidentale, où au contraire ils parurent partout, en Corse et en Sardaigne, en Gaule et en Espagne. Quand l'invasion perse s'abattit sur Phocée (vers 545), ils avaient donc une nouvelle patrie toute trouvée. La plupart d'entre eux abandonnèrent Phocée et naviguèrent jusqu'en Corse, où ils avaient déjà fondé Alalia. Mais tout de suite ils furent pris à partie par deux peuples que les Hellènes connaissaient déjà vaguement, mais dont la coalition, autant que nous pouvons juger, était un fait nouveau. 120 vaisseaux carthaginois et étrusques vinrent assaillir Alalia. Les Phocéens soutinrent le choc et repoussèrent l'agression. Mais, sur leurs 60 vaisseaux, 40 furent abîmés, et ils ne purent rester en Corse. Les uns allèrent renforcer la colonie déjà existante de Massalie (Marseille). Les autres cherchèrent en Italie un emplacement libre entre les colonies sybarites et le groupe cumain, et fondèrent Élée, dont l'essor fut rapide, puisqu'une école de philosophie y fleurit bientôt. Mais

l'hellénisme, désormais, n'eut pas trop de toutes ses ressources pour se défendre contre les deux ennemis qui venaient de s'entendre, en quelque sorte, par dessus sa tête.

II

Carthage était une des colonies fondées par les Tyriens sur la route de Tharsis. Sa naissance date probablement de 814 av. J.-C. Longtemps elle ne jouit que des avantages commerciaux que lui assurait sa situation exceptionnelle. Mais, à partir de 700, Tyr, nous l'avons vu, ne put plus défendre ses comptoirs d'Occident. Ceux-ci, menacés par l'infiltration grecque, se serrèrent autour de Carthage, comme Sidon et les villes phéniciennes s'étaient jadis serrées autour de Tyr. La puissance de Carthage a probablement débuté au VIIe siècle, mais nous ne la saisissons nettement qu'au moment de la bataille d'Alalia (vers 540).

Carthage était gouvernée par des rois, comme les villes phéniciennes. On ne saurait dire si dès lors ces rois étaient pris dans une ou deux familles déterminées : ce qui est sûr, c'est que la famille des Magonides, à la fin du VIe et au début du Ve siècle, a tenu le premier rang à Carthage de père en fils. Mais, dans un État composé d'une ville et de sa banlieue, à population mouvante et turbulente, la royauté ne pouvait être absolue. On ne sait s'il y avait déjà des organes réguliers de contrôle, Sénat, Assemblée. On n'entend encore parler que de séditions militaires. Elles portèrent les rois à préférer les armées de mercenaires, et la population civile à instituer des magistrats pour les surveiller.

Carthage n'avait qu'un territoire peu étendu en Afrique, elle payait même encore aux roitelets berbères un tribut dont elle ne s'affranchit que tardivement. Son vrai domaine était la côte, où les villes phéniciennes de Libye (libyphéniciennes) reconnaissaient son hégémonie. Utique, plus ancienne et plus riche, fut toujours privilégiée, les autres villes de l'Ouest l'étaient peut-être aussi. A l'Est, l'autorité carthaginoise sur Hadrumète (Sousse), sur les *emporia* ou comptoirs des Syrtes, était plus impérieuse. De ce côté il fallut régler, non sans luttes, la frontière avec Cyrène : elle fut fixée de bonne heure aux autels de Philène, et y resta. En deçà de cette limite, une tentative du prince spartiate Dorieus pour coloniser les rives du Cinyps (vers 515) fut repoussée par Carthage.

Puissance avant tout maritime par sa position, son origine, ses traditions, Carthage s'est assurée d'abord du passage principal qui conduisait de la Méditerranée orientale dans la Méditerranée occidentale, l'autre détroit de Messine étant assuré aux Grecs par la colonisation des îles Lipari (vers 600). Malte et ses voisines étaient

des îles phéniciennes. Les colonies de l'Ouest de la Sicile, de plus en plus menacées par les Grecs, se rangèrent d'elles-mêmes sous l'égide de la puissante république. Un peuple né du mélange des Phéniciens et des indigènes sicanes ou sicules, les Élymes, fit de même (capitale Égeste). Quand Pentathlos voulut continuer le mouvement de colonisation grecque dans ce domaine (vers 580), il fut battu et ses compagnons se réfugièrent à Lipara. Plus tard (après 510), le même Dorieus qui avait échoué au Cinyps fut aussi malheureux sur la côte septentrionale de l'île : sa ville d'Héracléa fut détruite, lui-même tué, et son lieutenant Pythagoras chercha fortune à Sélinonte.

Carthage n'attacha pas moins d'importance à s'assurer le passage de la Méditerranée dans l'Atlantique, les colonnes d'Héraklès. Au débouché se trouvait l'antique ville tyrienne de Gadir. Serrée de près par le roi de Tharsis, elle chercha aussi appui auprès de Carthage, bien qu'elle ait été vassale assez récalcitrante. Sur l'autre côte espagnole, Carthage eut également des comptoirs qui supplantèrent la fondation grecque de Mainakè (Malaga?) ; elle occupa les Baléares où naquit le port de Magon (Port-Mahon). Elle reprit enfin d'antiques entreprises tyriennes. Dans la première moitié du ve siècle, Hannon poussa son fameux voyage jusqu'au golfe de Guinée. Les Carthaginois commercèrent toujours avec les nègres de ces contrées, mais ne renouvelèrent pas l'exploit des Phéniciens de Néchao, la circumnavigation de l'Afrique. Ce qui les attirait vers l'Atlantique, c'était moins l'ivoire et l'or que l'étain des îles Cassitérides (Cornouailles). Le cabotage l'apportait à Gadir. Au temps d'Hannon, Himilcon tenta de l'aller chercher directement, mais son entreprise resta isolée.

Carthage enfin a été attirée par la réputation de la Sardaigne. Encore vers 545, l'idée de coloniser l'île pouvait venir aux Ioniens menacés par les Perses. Peu après, sans doute par suite de la bataille d'Alalia, le Carthaginois Malchus occupa les côtes. Les indigènes, les Iolééns, devinrent tributaires. En Italie, Carthage était liée aux cités étrusques par des traités de commerce, dont l'un, celui qu'elle conclut avec la capitale du Latium au début du ve siècle, nous a été conservé. Il faut remarquer qu'il ne parle pas de marchands phéniciens en Italie, mais de marchands latins en Afrique.

Carthage a toujours manifesté sa piété envers sa métropole Tyr : elle envoyait régulièrement ses offrandes au temple de Melkarth. Par là, le Grand Roi avait un certain droit à se considérer comme son suzerain. On a vu que, sous Cambyse (vers 525), les Tyriens l'empêchèrent de passer à la conquête directe. Mais le voyage de Sataspès (vers 470) atteste la déférence des Carthaginois envers la Perse.

Au surplus, c'était un avant-poste de l'Orient que Carthage. Les

dieux étaient sémitiques et exigeaient souvent des victimes humaines. Les lois, les mœurs, le costume, tout était d'Orient. Sans doute, dans ce grand port, les Grecs furent admis : le roi de Carthage Hamilcar (480) avait pour mère une Syracusaine. Mais on ne rencontre pas là, par exemple dans l'art, le large courant d'influence hellénique que présente l'Italie. Et les Grecs, tout en admirant la richesse de Carthage et certains détails de sa civilisation matérielle, virent surtout en elle la puissance hostile et astucieuse qui déversait sur leurs villes les Barbares d'Occident.

III

L'autre adversaire des Phocéens, le peuple étrusque, était un peuple étrange, déconcertant pour les historiens grecs, pourtant prompts aux explications faciles, plus déconcertant pour nous, qui sommes devenus plus scrupuleux. Autant qu'on peut juger, c'était un vestige du vieux fonds de populations qui vivait clairsemé dans l'Europe, avant que le flot indo-européen le submergeât. Ils furent peu à peu, probablement dès le deuxième millénaire av. J.-C., resserrés par les populations italiques, Ombriens et Latins, sur le plateau toscan. La lutte contre ces envahisseurs a fini par tremper la nation étrusque et a préparé sa puissance politique et militaire. Au VIIe siècle, les Grecs apprirent à les connaître comme pirates. Vers 540, la bataille d'Alalia révèle un peuple organisé, capable au moins de suivre consciemment la politique carthaginoise.

Le noyau de ce peuple était la confédération des douze cités du plateau toscan. Cette confédération était fort lâche, et les cités même, généralement gouvernées par des rois (*lars*), n'étaient pas fortement constituées. La force appartenait à l'aristocratie des *lucumons*, grands propriétaires et guerriers par tradition. Du sein de cette société aristocratique sont sortis les bandes d'aventuriers qui ont débordé de toutes parts le plateau d'Étrurie.

Au Nord-Est, les Étrusques étaient arrêtés par les Ombriens. Ils habitèrent Pérouse, sur le Tibre, d'assez bonne heure, mais n'occupèrent que vers la fin du VIe siècle Felsina (Bologne). Ce fut le point de départ de la conquête de la plaine du Pô, où s'élevèrent douze villes dont la plus grande fut Melpum (Milan). Les Étrusques poussèrent jusqu'en Rhétie, s'enfonçant comme un coin entre les Ligures, d'une part, et d'autre part le peuple à demi civilisé des Vénètes, vestige de l'expansion de la race illyrienne sur les deux rives de l'Adriatique (cf. plus haut). Sur l'Adriatique, ils tinrent un instant Spina.

Avant même de pénétrer au Nord, les Étrusques avaient été attirés par la fertilité des plaines du Sud. Après des luttes nombreuses pour

la possession du Tibre, des chefs étrusques occupèrent Rome, l'*emporium* du Latium, et y fondèrent vers 600 la dynastie des Tarquins. Plus tard, Porsenna de Clusium conquit tout le Latium, et y interdit le travail du fer. Tusculum fut une fondation etrusque. Dans la fertile Campanie, d'autres aventuriers fondèrent vers 600 ou peut-être seulement en 471 la ville de Capoue. Les tribus montagnardes, Sabelliens et Dauniens, furent contenues par eux ou s'enrôlèrent sous leur bannière contre Cumes (525).

Mais c'est surtout sur mer que les Grecs ont appris à connaître et a redouter les « sauvages Tyrrhéniens ». Sans doute certaines villes comme Agylla Caeré avaient une marine de commerce, une marine de guerre régulières. Mais de hardis corsaires écumaient toute la mer «Tyrrhénienne », franchissaient le détroit et pénétraient jusque dans la mer Égée : c'est seulement au début du VIe siècle que les Grecs fermèrent hermétiquement le détroit de Messine. Déja les Étrusques avaient essaimé dans les iles d'Elbe dont le cuivre leur fut précieux et de Corse : cette dernière leur fut abandonnée librement par Carthage.

Le peuple étrusque n'était pas incapable de civilisation originale. Il avait une religion spéciale, de caractère fataliste et sombre, des rites de divination particuliers, des coutumes cruelles combats de gladiateurs . Tout cela fut dominé, dès l'arrivée des Hellènes de Béotie *Graii* a Cumes, par un fort courant d'hellénisme. C'est des Grecs que les Étrusques ont reçu l'alphabet, qu'ils ont adapté à leur langue mystérieuse, et qu'ils ont repassé aux peuples italiques. Ils ont surtout imité l'art grec ; leur temple ne fut original que dans les détails, et leurs peintures, leurs poteries, à côté de légendes nationales, représentent souvent des scènes mythologiques grecques. Plus tard, au VIe siècle, et par suite de l'alliance avec les Carthaginois *Poeni*, du grec , des influences orientales prirent le dessus : les coupes phéniciennes furent imitées à Préneste, les scarabées égyptiens se répandirent. Mais l'influence des Grecs s'est maintenue : au Ve siècle certains produits spéciaux de l'Étrurie, comme les miroirs de bronze, étaient travaillés surtout en vue du public grec.

IV

En attendant, à la fin du VIe siècle, l'essor de la colonisation grecque était brisé par l'alliance de la grande colonie orientale et du plus puissant des peuples barbares. Massalie Marseille resta isolée. La grande république phocéenne, comme Carthage, dut d'ailleurs à cette situation de devenir la capitale des établissements grecs fondés d'une part sur la côte languedocienne et espagnole, d'autre part sur la Corniche. Elle ouvrit seule une voie de commerce impor-

tante, celle du Rhône et de la Saône, vers l'Europe centrale, et détourna le commerce de l'ambre baltique de ce côté. Elle eut surtout la chance de n'avoir derrière elle que des peuplades sans cohésion, Ligures dans les Alpes, Ibères dans les Pyrénées et au delà : derrière eux, on ne faisait qu'entrevoir alors les Celtes, qui ne devinrent redoutables que bien plus tard.

LIVRE IV

LA GRANDE ÉPOQUE GRECQUE

550-450

CHAPITRE I

Sparte et la confédération péloponnésienne.

I. Le morcellement politique grec.
II. La Laconie, Doriens et Héraclides. — Conquête de la Messénie, périèques et hilotes. — Sparte au VIe siècle.
III. Sparte et Tégée, l'Arcadie. — Élide. — Argos etc. — Delphes. — Polycrate et les Pisistratides, le Perse.
IV. La royauté et l'armée, Tyrtée, légende de Lycurgue, l'organisation de l'armée spartiate, les éphores. — Villes périèques. — Confédération péloponnésienne. — L'Acropole de la Grèce.

I

L'hellénisme se trouvait donc, au milieu du VIe siècle, en présence de trois réactions préparées par l'orgueil perse, l'âpre concurrence de Carthage et l'essor barbare des Étrusques, réactions assez conscientes et en tous cas menaçantes. Le péril résidait pour les Grecs dans le morcellement politique constant depuis l'époque minoenne : la cellule avait été d'abord la grande famille, *le genos*, puis la cité. La plus riche des cités, Sybaris, grâce aux 25 clans barbares qui lui obéissaient, pouvait armer, disait-on, une cohue de 300.000 hommes, mais nulle part jusqu'alors on n'avait vu de

puissance grecque étendue et vraiment consistante. Une puissance de ce genre surgit pourtant au moment voulu : ce fut Sparte.

II

La vallée de l'Eurotas avait été le centre d'une agglomération florissante à l'époque minoenne : les vases de Vaphio nous l'attestent. Mais nul pays en Grèce, sauf la Crète, n'avait été renouvelé aussi complètement par l'invasion dorienne, la communauté dorienne étant restée campée au milieu de populations hostiles. Le poète de l'Odyssée, tout en s'efforçant de peindre la Sparte minoenne, a devant les yeux celle de son temps, et se laisse aller à noter certains traits déjà connus du caractère lacédémonien, par exemple la brièveté du parler « laconique ».

A ce moment (VIIIe siècle), la communauté spartiate est déjà dirigée par deux dynasties dont l'une, les Agiades, remonte au moins à l'an 1000, l'autre, les Eurypontides, au moins à l'an 900, et qui, tout en s'attribuant pour ancêtre commun Héraklès, restent séparées au point d'éviter strictement de s'unir par mariage. Sous leur impulsion, Sparte a déjà soumis peu à peu les petites cités éparses dans la montagne et sur la côte, et fait l'unité laconienne : les cités restent en général vassales. Hélos seul est détruite et ses habitants réduits en servage (hilotes). Bientôt après (peu avant 700) s'engage avec les voisins de Messénie la grande lutte qui va décider de l'avenir de Sparte. Les rois Aipytides d'Ithôme sont détrônés non sans peine, et les Messéniens deviennent hilotes. Ils se révoltent au bout d'une soixantaine d'années, et sont domptés après d'âpres combats. Depuis, la Messénie n'a plus vu de grande révolte qu'au Ve siècle.

L'asservissement des Messéniens a donne à la société spartiate son caractère. Tout Spartiate devient un grand propriétaire, ayant domaines et vassaux dans la grasse vallée du Pamisos. A côté des institutions ordinaires, Sénat (*gerousie*) et Assemblée (*apella*), les Spartiates ont une magistrature spéciale pour surveiller les rois, les 5 *éphores*, qui fonctionnent au moins depuis 757, mais dont le pouvoir grandit peu à peu. Les communautés périèques sont surveillées par des *harmostes* spartiates ; quant aux hilotes, ils sont propriété de l'État spartiate, qui les met à la disposition des citoyens. Pour se représenter cet état de choses, il faut interroger la Crète, où nous avons découvert un code des environs de l'an 500, le code de Gortyne. On y voit fixés les droits et les devoirs très distincts des différentes couches de population constitués par la conquete dorienne.

Pourtant Sparte, au VIe siècle, ne se distingue pas encore absolu-

ment des cités grecques. Elle a pris part au mouvement de colonisation en fondant Tarente (v. 700), et, si elle reste essentiellement agricole, dédaigne l'or, ne bat pas monnaie, ce n'est pas là encore une singularité en Grèce. Elle honore les arts, élève des statues somptueuses à ses dieux (Apollon d'Amyclées), a entendu chanter Terpandre (vers 660), Tyrtée (vers 640) et Alcman (vers 570), enfin produit un sage qui est aussi un savant, Chilon (éphore en 556). Ce n'est qu'au ve siècle que se creusera un abîme entre elle et la cité grecque ordinaire.

III

Cependant, au cours des guerres messéniennes, elle a rencontré des hostilités qui l'entraînent dans de nouvelles guerres, elle a lutté contre le roi arcadien Aristokratès, contre le roi d'Argos Phidon. Elle poursuit ces luttes méthodiquement, et se heurte d'abord à Tégée. Mais les Tégéates résistent, et finissent par lui arracher un traité qui les oblige seulement à une alliance militaire perpétuelle, avec une place d'honneur à côté des Spartiates (v. 550). Ce traité a orienté dans une voie nouvelle la politique spartiate : au lieu de chercher des hilotes, elle cherche désormais des confédérés.

Les petites communautés arcadiennes, au moins depuis la chute de la dynastie d'Aristokratès, ne pouvaient que s'incliner devant Sparte, comme Tégée, et aux mêmes conditions. Les douze cités de l'Achaïe sont restées à l'écart.

Déjà auparavant, Sparte avait obtenu d'importants avantages à l'Ouest. Là s'élevait un sanctuaire de Zeus, Olympie, dont les jeux avaient attiré l'attention de tous les Péloponnésiens depuis le VIIIe siècle. Les rois de la ville voisine de Pise et l'aristocratie éléenne s'en disputaient la présidence. Sparte prit parti pour les Éléens, et décida la querelle en leur faveur (v. 572). Pise fut détruite, et les jeux olympiques devinrent, sous la présidence des Éléens, une solennité qui, tous les quatre ans, réunit des Grecs de tous pays. Les Éléens bénéficièrent du changement, annexèrent la Triphylie. Mais le prestige de Sparte augmenta davantage encore : les traités qu'elle conclut avec les petits États furent désormais (comme celui des Éléens avec l'arcadienne Héréa) placés sous la sauvegarde du Zeus olympien.

A l'Est, Sparte s'était heurtée à Argos, qui, depuis l'affaiblissement de la dynastie de Phidon, restait isolée. Les Spartiates conquirent la Cynurie (v. 546) et le roi Cléomène infligea aux Argiens (v. 500) de sanglantes défaites, mais sans venir à bout de leur résistance. Les petites villes de l'Argolide, Épidaure, Trézène, entrèrent seules dans la confédération spartiate.

Au Nord, les Spartiates renversèrent les Orthagorides de Sicyone, les Cypsélides de Corinthe, la dynastie de Theagène à Mégare, et établirent partout des aristocraties modérées qui rapprochaient ces cités de la leur. Ils formèrent avec la petite communauté dorienne restée accrochée au Pinde des liens de colonie à métropole, et se montrèrent déférents envers le dieu de Delphes ; mais ici l'amphictyonie marquait la limite de leurs ambitions.

Dès 546, Sparte apparaissait au loin comme la reine des cités grecques. Crésus avait recherché son alliance, et, seule, la rapidité de sa chute prévint un conflit avec la Perse. Un peu plus tard, Sparte fut entraînée par les rancunes de ses alliés corinthiens à attaquer Polycrate de Samos (v. 525). L'expédition échoua d'ailleurs : peu après, Polycrate fut mis à mort par le satrape Oroetès, Samos tomba aux mains du roi Darius, et l'échec de l'expédition précédente se trouva avoir retardé encore le choc de Sparte avec la Perse.

Il devait venir d'un côté où on ne l'attendait pas. Sparte avait vécu longtemps en bonne intelligence avec les Pisistratides d'Athènes, encore que l'alliance des Platéens avec eux (519) eût excité sa jalousie. Mais les intrigues des Alcméonides, en exploitant l'autorité du clergé delphien, finirent par amener les Spartiates à attaquer Hippias. Cléomène le cerna dans l'Acropole (510) et l'obligea à se retirer à Sigéion. La nouvelle république athénienne, dirigée par Isagoras, entra dans la confédération péloponnésienne, et Sparte lui adjugea Salamine, que lui avait si longtemps disputée Mégare. Mais l'Alcméonide Clisthène avait bien entendu ne travailler que pour lui ; il renversa Isagoras (507-6), et Sparte, paralysée par la divergence de vues des deux rois et l'opposition des alliés, laissa faire. L'alliance athénienne subsista : elle devait bientôt se montrer grosse de conséquences.

IV

Les progrès de Sparte sont dus en première ligne à la direction des deux dynasties, qui, chose curieuse, sont restées d'accord jusque vers l'an 500, et à qui les Spartiates ont laissé toute latitude en matière de politique extérieure. Mais l'instrument a été l'armée spartiate. La perfection à laquelle les Spartiates ont porté l'organisation de l'infanterie de ligne (*panhoplites* = *hoplites*) a sa source première dans l'attitude exclusive et orgueilleuse que les Doriens de Laconie avaient toujours gardée vis-à-vis de leurs voisins. Mais il ne faut pas comparer cette armée à un kraal de Zoulous : c'est bien une œuvre grecque, une œuvre artistique. Le poète Tyrtée en avait senti la beauté dès le VII[e] siècle :

« Il est beau celui qui marche d'un pied ferme, mordant ses lèvres de ses dents, couvrant de l'orbe de son large bouclier ses cuisses, sa poitrine et ses épaules, brandissant de sa droite la lance solide et agitant sa crinière terrible sur sa tête..... Mais vous, qui êtes légèrement armés, abritez-vous les uns les autres de vos boucliers, lancez les pierres pesantes, et attaquez de vos lances légères les lourds panhoplites. »

« O jeunes hommes, combattez pressés l'un contre l'autre..... N'abandonnez pas les vieux guerriers dont les genoux ne sont plus agiles. Il est honteux qu'un vieil homme, tombé au premier rang gise devant les jeunes hommes, avec sa tête chauve, sa barbe blanche, et rende son âme courageuse dans la poussière, le corps dépouillé, et, chose indigne et lamentable à voir, cachant de ses mains sa virilité sanglante. »

« Si le guerrier échappe au long sommeil de la mort, s'il remporte la gloire éclatante du combat, tous l'honorent, jeunes et vieux, et il descend chez Aidès couvert d'honneur. En vieillissant, il est le premier parmi les citoyens, et nul n'oserait l'offenser injustement. Les jeunes hommes, et ses égaux en âge, et ceux qui sont plus âgés, lui cèdent leur place ».

La postérité a obéi à un sentiment juste en faisant de cette œuvre collective et progressive le chef-d'œuvre d'un homme, dieu transformé en législateur pour la circonstance, Lycurgue.

Résumons rapidement cette organisation militaire telle qu'elle se présente à nous au ve siècle.

Tout Spartiate est astreint au service militaire, et son lot de terre doit lui fournir de quoi apporter sa quote-part aux « mess » du soir (*syssities*) ; s'il dilapide son patrimoine, il cesse par là même d'être citoyen. Ils sont alors environ 5.000 hommes de 20 à 60 ans, répartis en 8 bans de 5 en 5 ans. Il s'agit d'en former la phalange, muraille humaine qui, protégée sur ses flancs par les guerriers (armés à la légère pris parmi les sujets), se dressera devant la ville volontairement privée de fortifications. C'est une simple ligne de files égales (4, 8, 12 ou 16 hommes en profondeur), homogène dans le sens de la longueur, hétérogène en profondeur. Au premier rang, les hommes les plus vigoureux (25 à 35 ans) ; au dernier, en serre-files, des hommes encore dans la force de l'âge (35 à 45 ans) ; au milieu les conscrits et les vétérans (20 à 25, 45 à 60 ans). Pour que les bans se trouvent d'emblée répartis également entre les files, il faut que cette répartition soit préparée d'avance, et dès le temps de paix, entre les unités superposées à la file, *énomotie* (45 hommes environ), *triacade* (30) ou *pentékostys* (50), *loche* (200), *more* enfin (800), la réunion des 6 mores formant la cité armée. Le soin de tenir cette répartition au courant des besoins militaires et des fluc-

tuations de la population incombait aux éphores, et cette surveillance sur le recrutement, jointe à celle qu'ils exerçaient sur l'éducation militaire des adolescents, a été certainement l'origine de leur grande autorité.

Les villes périèques de Laconie ont reçu une organisation identique, de manière qu'au premier appel leurs contingents pussent être incorporés tels quels dans la phalange lacédémonienne. Mais la politique empêchait qu'on les réquisitionnât en nombre supérieur à celui des Spartiates, et, comme réunis ils étaient bien plus nombreux, on n'en levait jamais qu'une partie. Quant aux hilotes, ils ne suivaient les Spartiates qu'à titre individuel, comme ordonnances ou gens du train. Dans ces classes inférieures étaient levés aussi les corps spéciaux de soldats armés à la légère.

Pour les cités alliées, la clause essentielle, la seule formulée, est d'avoir mêmes amis et mêmes ennemis que Lacédémone, et de fournir un contingent déterminé en cas de guerre. L'habitude d'obéir aux rois héraclides a amené ces cités à calquer leur organisation militaire sur celle de Sparte. Toutes ont eu une phalange d'hommes assez riches pour se procurer eux-mêmes l'armure complète casque, cuirasse, jambières, bouclier, lance et l'entrainement gymnastique. Mais toutes, comme Athènes, ont tenu compte dans l'organisation de cette milice des groupements naturels tribus, etc., et cela les a toujours empêché d'atteindre à l'homogénéité de la phalange de Sparte, où tout était subordonné aux considérations purement militaires.

Aussi, en l'an 500, Sparte avait fait connaitre au monde une force grecque, dont le noyau solide était l'armée lacédémonienne, et dont la sphère d'influence dépassait déjà les limites du Péloponnèse. Aux heures graves, cette force se révèlera comme « l'acropole de la Hellade ». Mais, pour provoquer et dénouer les conflits décisifs, il a fallu l'action de deux puissances jusque là secondaires : Athènes et Syracuse.

CHAPITRE II

Athènes et la Perse.

I. Athènes.
II. Retour sur son histoire, j. Clisthène. — Clisthène, les tribus et les Cinq-Cents. — Guerres contre les Eubéens et Béotiens, la Perse.
III. Révolte de l'Ionie. — Mardonius, Datis. — Athènes, Thémistocle et Miltiade. — Marathon 490. — Paros.
IV. La Perse, Égypte et Chaldée. — Sparte. — Athènes et Egine. — Athènes, la flotte. — Sparte et Athènes.

I

Athènes a été l'agent occasionnel de la rupture qui se préparait peu à peu par l'esprit impérialiste des Perses et les intrigues toujours renaissantes des Grecs. Pour comprendre comment cette cité est arrivée à jouer un tel rôle, il faut rappeler brièvement son passé.

II

L'Attique avait été dès l'époque minoenne un centre important de civilisation : l'expansion du culte de sa divinité locale l'atteste. Elle fut, dès cette époque, habitée par une population parente de celle qui allait peupler l'Ionie, mais la migration dorienne expira à ses frontières, à Mégare et à Égine. L'Attique obéissait alors aux rois qui siégeaient sur l'Acropole, les Codrides, mais ceux-ci furent peu à peu, comme ailleurs, annihilés par les puissantes familles eupatrides, dont la vie nous est représentée sur les vases du Dipylon (IXe siècle) comme dans les poèmes d'Homère. L'Attique, quoiqu'ayant une marine, et affiliée à l'amphictyonie maritime groupée autour du temple de Calaurie, resta étrangère d'abord à la colonisation. L'absence de cet exutoire aggrava le poids de la domination des Eupatrides : ceux-ci avaient fait du roi un magistrat annuel, collègue de huit autres archontes (archontat éponyme 683-2), dépen-

dant du conseil des archontes sortants, le Grand Conseil (Aréopage), et ils tenaient en outre les circonscriptions administratives des naucraries. Le paysan souffrit surtout quand la diffusion du métal monnayé l'amena à s'endetter. Heureusement l'archonte éponyme était resté investi d'un grand pouvoir : quand Solon parvint à cette magistrature (592-1), il soulagea le paysan d'une partie de ses redevances (*sisachthie*). La mesure ne suffit pas et les troubles continuèrent, provoqués généralement par les ambitions des grands. Damasias (582), Cylon (552) essayèrent d'usurper le pouvoir, que Pisistrate, après un premier essai (560-553), finit par occuper solidement (541) et par léguer à ses fils (527).

Les Pisistratides ont fait connaître à l'Attique une première période de grandeur. Ils ont édicté bien des lois qu'on attribua plus tard au mythique Dracon, au sage Solon. Ils ont construit, pour la célébration des Panathénées (créées en 566), ce premier temple de l'Acropole qui fut le chef-d'œuvre de l'art archaïque. Ils ont repris Salamine à Mégare, protégé Érétrie et Naxos. Surtout, ils ont lancé Athènes dans la voie des expéditions coloniales, occupé Sigéion, poussé les Philaïdes à coloniser la Chersonèse de Thrace et Lemnos, de sorte que la voie par où les blés du Pont pouvaient parvenir à la stérile Attique fût en des mains athéniennes. Tout ce développement fut compromis quand Hipparque eut été assassiné (514) et Hippias renversé par les Spartiates (510).

Nous avons vu que Sparte essaya alors d'habituer Athènes à un gouvernement de son goût, mais que l'Alcméonide Clisthène fit échouer ce plan (507-6), d'ailleurs mollement suivi. Clisthène avait rencontrée surtout devant lui les grandes familles : il chercha à briser leur pouvoir.

Le pouvoir était encore aux mains des archontes, maintenus par les Pisistratides qui en faisaient leurs créatures, et du Conseil des archontes sortants (Aréopage) : le peuple les élisait, mais n'était convoqué que par les magistrats, et, groupé dans ses cadres traditionnels (en 4 tribus, en phratries, etc.), suivait encore l'impulsion des grands qui en avaient la direction. Cependant, l'Attique se composait d'un certain nombre de *dèmes* ou communes rurales (plus de 100), répartis naturellement entre la Côte, l'Intérieur et la Ville, groupements qui avaient joué leur rôle dans les luttes du VIe siècle. On divisa la côte en 10 circonscriptions équivalentes (trittyes), on fit de même pour les deux autres régions, et, en joignant une trittye de la Côte, une de l'Intérieur et une de la Ville, on eut une *tribu* nouvelle, image réduite de la cité. Ceci est peut-être antérieur à Clisthène : ce qui lui revient, c'est d'avoir assuré une représentation exacte de la cité ainsi constituée, en créant le Conseil des Cinq-Cents. A chaque dème, on assigna un nombre de sièges proportionnel à sa

population, de sorte que chaque tribu eût 50 sièges. Comme les conseillers étaient désignés annuellement par le sort (au moyen de fèves), et qu'aucun Athénien ne pouvait siéger plus de deux fois, le Conseil était vraiment l'émanation directe du corps des citoyens. Dans ce conseil, chaque tribu avait la *prytanie* pendant 1/10 de l'année, la fonction essentielle des conseillers prytanes étant de rester ensemble en permanence, de convoquer l'assemblée du peuple et de la diriger : mais cette assemblée devint un corps autonome. Les grands y gardèrent leur influence par le nombre de leurs clients (thètes), mais l'esprit d'indépendance du paysan propriétaire et du bourgeois (zeugite) put se faire sentir. L'organisation fut achevée en 502-1.

Au dehors, les Athéniens avaient hérité de la tyrannie deux guerres. L'alliance de Platées et d'Érétrie leur restait acquise, mais les Béotiens et les Chalcidiens, que ces liens offusquaient, voulurent profiter des troubles civils. Ils furent repoussés brutalement. En revanche, Sigéion était restée à Hippias, devenu par là vassal perse. Il allait être tenté de demander à son suzerain son rétablissement, et un satrape entreprenant, Artapherne, crut devoir soutenir ses prétentions. Athènes se sentit donc menacée par la Perse.

III

Cependant les satrapes du Grand Roi continuaient par ailleurs à être entraînés dans le dédale des intrigues grecques. On a vu qu'ils avaient conquis la Thrace, fait des rois de Macédoine des vassaux. Une occasion s'offrit d'annexer les Cyclades : le tyran de Milet, Aristagoras, promettait de soumettre Naxos. Il échoua, et, se sentant menacé, provoqua le soulèvement qui couvait en Ionie (500-499). La solidarité hellénique propagea l'incendie dans l'Hellespont et à Cypre. Mais Aristagoras ne se sentit pas encore assez appuyé, et recourut à Sparte et à Athènes. Sparte avait été tentée de défendre les Ioniens au temps de Cyrus, mais l'expédition de Samos l'avait dégoûtée des aventures maritimes, et elle repoussa l'offre. L'assemblée athénienne, dominée par la crainte des Pisistratides, fut plus hardie, et envoya 20 vaisseaux : elle entraîna même Érétrie à faire de même. Ces contingents aidèrent les Ioniens à prendre Sardes, mais un échec les rejeta vite à la côte, et l'intervention se borna là. Les Perses reprirent Cypre en un an, mais il fallut six ans pour qu'ils pussent tirer des ports phéniciens une force capable d'écraser les Ioniens à Ladé (494). Milet fut détruite, les villes d'Ionie et de l'Hellespont retombèrent sous la domination des Perses, qui se contentèrent d'y rétablir des tyrans sûrs, et de réviser le tribut.

Mais cette crise leur avait montré quel foyer d'agitation existait de l'autre côté de l'Archipel. En 492, Mardonius tenta d'aller atteindre ces pays par la Thrace, mais sa flotte fut détruite par les tempêtes de l'Athos. Darius comprit que l'expédition devait être préparée avec plus de soin, et en 490 seulement Datis et Artapher ne mirent à la voile avec une forte escadre phénicienne et cilicienne, qui portait de bonnes troupes perses et saces, et de la cavalerie. A Délos, les Perses montrèrent leur tolérance accoutumée en adorant Apollon, puis ils se dirigèrent sur Érétrie et Athènes, seul but avoué de l'expédition. Érétrie succomba, et les Perses débarquèrent à Marathon. Athènes avait été agitée depuis son intervention en Ionie. Les dirigeants contenaient les velléités d'intervention, ils punirent le poète Phrynichos, pour avoir introduit dans les représentations scéniques qui se développaient le sujet de la *Prise de Milet*. En 493 l'archonte Thémistocle commença de construire un port au Pirée, mais, en attendant, la république n'avait que sa phalange d'hoplites, et, quand les Perses approchèrent, elle appela à l'aide sa suzeraine Sparte. Les Spartiates ne pouvaient se dérober à cet appel, mais ils arrivèrent trop tard.

L'armée d'Athènes avait été expédiée sur les collines qui dominent la plaine de Marathon. L'archonte polémarque Callimaque voulait attendre les Spartiates, mais le Philaïde Miltiade, chassé de Chersonèse par les Perses, venait de rentrer à Athènes et figurait parmi les dix stratèges qui commandaient les contingents des tribus : il décida le conseil de guerre à profiter de la négligence avec laquelle les Barbares se gardaient. Les hoplites franchirent au pas de charge la zone dangereuse où pouvait les atteindre l'arc mède, et, dans le corps à corps, leur armure leur assura l'avantage. Les Perses bousculés se rembarquèrent et tentèrent de surprendre Athènes, mais l'armée revint à temps et, voyant le coup manqué, les généraux de Darius repartirent (automne 490).

Les Athéniens furent si exaltés par l'honneur d'avoir regardé en face les premiers soldats du monde qu'ils ne parlaient que de poursuivre le Barbare, et de châtier les insulaires qui s'étaient rendus à lui. Mais un coup tenté contre Paros échoua, et Miltiade qui l'avait dirigé périt en prison.

IV

Néanmoins l'échec de Marathon était assez grave, venant d'une cité jusque là subalterne, pour atteindre le prestige de l'empire : Darius prépara une expédition plus considérable. C'est alors qu'éclata en Égypte l'insurrection qui couvait (486). Darius mourut avant

d'avoir pu l'abattre (486-5), et son fils Xerxès eut à s'acquitter de ce soin. Puis, bien qu'un autre mouvement menaçât, dans Babylone, il se consacra aux préparatifs formidables qui devaient, cette fois, faire de la Grèce une satrapie et ouvrir l'Europe aux Perses. Il envoya des ambassadeurs sonder les esprits en demandant l'hommage de « la terre et de l'eau ».

Dès le lendemain de Marathon, tous les Grecs clairvoyants avaient compris qu'il fallait adopter une attitude de soumission ou de résistance nette vis-à-vis de la Perse, mais il y avait une puissance à qui son passé et sa situation dominante ne permettaient pas d'hésiter : Sparte. Les dirigeants s'occupèrent donc de tenir unies les forces de la confédération péloponnésienne, et d'abord de réconcilier Athènes et Égine. Égine, séparée du royaume téménide d'Argos, avait acquis, au VIe siècle, une puissance maritime qui s'étendait jusqu'à l'Égypte, et qu'elle consacrait surtout à combattre la piraterie égéenne. Inquiétée par les velléités navales d'Athènes, elle finit par entrer en lutte ouverte avec elle (487). Sparte échoua dans ses tentatives d'arbitrage, et la guerre se poursuivit avec des alternatives diverses. Mais elle avait provoqué un nouveau conflit entre les deux rois de Sparte, Démarate et Cléomène, et cette fois les Spartiates bannirent le premier. Cléomène survécut peu, et ce furent les rois Léotychide et Léonidas qui se trouvèrent appelés à faire face aux difficultés les plus redoutables avec lesquelles Sparte eût encore été aux prises.

A Athènes, les luttes de factions avaient continué. On a vu le malheur de Miltiade. Peu après avait commencé de fonctionner l'institution de l'*ostracisme* : à une époque fixée de l'année, l'assemblée était appelée à se prononcer sur la question de l'exil d'un citoyen trop puissant. Un Pisistratide fut ainsi banni en 488, un Alcméonide en 487, Xanthippe en 486. En même temps, une loi de 487 décidait que les archontes seraient tirés au sort parmi les riches (pentacosiomédimnes), et diminuait ainsi le pouvoir futur de ce collège. Toutes ces mesures préparaient si bien les voies à un homme alors très écouté du peuple, Thémistocle, qu'on peut les attribuer à son action : quand l'ostracisme l'eut débarrassé encore d'Aristide, son rival dans l'Aréopage (archonte en 489), ce qui arriva en 483, il fut vraiment le chef d'Athènes. Or, il était le protagoniste de la politique navale, dont le conflit avec Égine faisait une nécessité. Un hasard le servit : en 483-2, la découverte des mines du Laurium donna à Athènes les moyens d'entretenir une flotte importante. Thémistocle fit distribuer l'argent aux plus riches citoyens, à charge de construire les vaisseaux nouveaux, puis de les entretenir : la *triérarchie* était créée et remplaça désormais le système naucrarique. Les grands propriétaires du reste firent du zèle, et se char-

gerent de recruter les equipages parmi les *thètes* de leurs domaines. Athènes eut ainsi 100 *trières*, navires à trois rangs de rameurs (200 hommes), généralement pontés et supérieurs à tout ce qu'on avait fait jusque-là. Elle devenait la première puissance navale de la Grèce.

Sparte acquérait par là ce qui lui avait toujours manqué, ce que Corinthe même ne lui donnait pas, une force maritime équivalente à celle que la Phénicie et l'Ionie mettaient au service des Perses. L'obligation de ménager l'esprit peu maniable des Athéniens, qui détenaient cette force, devenait la première nécessité pour elle. Les dirigeants surent le comprendre, et la Grèce fut sauvée.

CHAPITRE III

La grande guerre médique (480-479).

I. 480. Les forces perses. — Xerxès à Therma. — Les forces grecques. — Les Grecs aux Thermopyles et à l'Artémision. — Marche de Xerxès, prise d'Athènes. — Salamine.
II. Xerxès en Asie. — Mardonius en Grèce. — Platées. — Mycale et Sestos. — Xerxès contre Babylone.
III. L'empire perse.

Le moment était donc venu où la nation iranienne, limitée par des obstacles naturels à l'Est, au Nord, au Sud, allait chercher vers l'Ouest méditerranéen un débouché pour son besoin, encore grand, d'activité, et où les États grecs dont l'incompatibilité d'humeur avec le régime oriental était décidément trop prononcée allaient se grouper autour de Sparte. La crise décisive éclata en 480.

I

Le roi Xerxès avait, pendant trois ans, préparé la mobilisation de ses ressources et la marche de son armée de manière à mettre toutes les chances de son côté. Son empire contenait plusieurs millions d'hommes en état de porter les armes, mais la conscription n'était appliquée d'une manière universelle qu'en Perse même : là se trouvait la garde des 10.000 Immortels, et plusieurs milliers de cavaliers. Dans le reste de l'Empire, on évaluait à 1.700.000 le nombre d'hommes dont pouvait disposer le Roi, et, naturellement, on ne mettait en mouvement, pour une expédition comme celle de Grèce, qu'une portion assez faible, mais choisie, de cette masse. Les peuples de l'Est, Hyrcaniens, Bactriens, Sakes, Ariens, Indiens, Carmaniens, fournissaient de bonnes troupes d'archers, qui, par les deux routes contournant le désert iranien au Nord et au Sud, venaient confluer vers Behistoun, et rejoindre les contingents du centre, Susiens (Cissiens) et Mèdes, armés de même. La partie occidentale de l'empire, bien plus riche et plus peuplée, fournissait une moins bonne matière

militaire : l'Égypte, qui comptait un ou deux millions d'hommes en âge de servir, ne pouvait en fournir que 400.000 utilisables, et on ne lui demandait guère que des marins pour une expédition hors frontières. Il en était de même des Syriens et des Mésopotamiens : dans les montagnes arméniennes seulement on trouvait plus de ressources. Les contingents de ces provinces venaient rejoindre à Critalla en Cappadoce ceux des provinces supérieures. Quant aux troupes de la *karanie* (gouvernement militaire) d'Asie-Mineure, Lydiens et autres, ils se réunissaient dans la plaine de Castole, près de Sardes, où avait lieu la concentration finale. Le tout ne donnait guère plus de 100.000 combattants, auxquels devaient se rallier au passage quelques troupes thraces et macédoniennes. Si les provinces d'Occident fournissaient moins de troupes, en revanche, elles fournissaient la marine de l'empire. Égyptiens, Phéniciens, Ciliciens, se rassemblaient à Aspendos en Pamphylie, et de là allaient rejoindre à Kymé (près de Smyrne) les Grecs de l'Ionie et de l'Hellespont. Le tout faisait 700 voiles au moins (sans les contingents, d'ailleurs faibles, des Cyclades), — presque toutes trières (200 hommes d'équipage), de modèle moins soigné peut-être que les nouvelles trières attiques, mais l'habileté manœuvrière des Phéniciens pouvait compenser la différence. L'état-major perse avait décidé de faire marcher strictement de conserve l'armée et la flotte. Un grand pont de bateaux était jeté sur l'Hellespont pour le passage en Europe. La presqu'île de l'Athos, si fatale naguère à Mardonius, avait été percée. Pour l'approvisionnement des masses une fois réunies, cinq magasins étaient préparés sur la côte de Thrace, le dernier à Thermè (Salonique), limite occidentale de l'empire. Des ambassadeurs avaient été envoyés pour sonder les dispositions des Grecs, et Xerxès avait attendu probablement, que les Carthaginois eussent achevé les préparatifs qui devaient les mettre, de leur côté, en état de paralyser les Grecs d'Occident.

Il vint alors hiverner à Sardes (481-0), pour s'ébranler au retour du printemps. Mais à ce moment des bourrasques d'équinoxe (avril 480) détruisirent le pont de bateaux, et il fallut des semaines pour le réparer. Xerxès ne put pousser en Europe qu'en juin 480, et en août il était encore sur la côte de Thrace. Arrivé à Thermè en septembre, il y attendit quelque temps le retour de ses ambassadeurs, afin de prendre les dispositions militaires dernières.

Les États grecs, grâce au va-et-vient qui subsistait d'un bord à l'autre de l'Archipel, avaient été tenus au courant des préparatifs du grand roi. Sparte se mit en devoir de passer la revue des forces qu'elle pouvait grouper, et surtout, ce qui n'était pas aisé, de pacifier les différends qui divisaient ces petites communautés jalouses. Elle même formait d'abord une force bien homogène de 5.000 Spar-

tiates, que doublaient les contingents périèques : on ne pouvait employer qu'avec précaution la population hilote, d'ailleurs affaiblie par des émigrations. Les Arcadiens fournissaient 6-7.000 hoplites solides, le contingent éléen était de moindre valeur. Les villes de l'Isthme et de l'Argolide comptaient 5-6.000 hoplites, et Athènes avec Platées en ajoutaient près de 10.000. C'était donc un noyau sûr de 30-40.000 fantassins de ligne. Les États péloponnésiens avaient en général une petite escadre. Corinthe et Égine même disposaient chacune d'une cinquantaine de trières, mais la principale masse était constituée par les 100 ou 150 trières athéniennes : on pouvait compter sur 300 voiles. Les forces grecques étaient en somme moitié moindres que celles de l'adversaire. Sparte avait fait tous ses efforts pour les augmenter. Mais les petites communautés crétoises étaient habituées à vivre à l'écart du monde. Argos restait irréconciliable dans sa rancune, les villes d'Achaïe étaient impuissantes. L'essentiel eût été de gagner la Grèce du Nord, les hoplites béotiens et la cavalerie thessalienne. Béotiens et Thessaliens, malgré les prédictions sinistres de Delphes, étaient disposés à marcher, mais à la condition expresse qu'on les couvrît d'abord contre la première agression perse. En Occident, Crotone seule fit acte d'alliée. Les Corcyréens, qui auraient pu fournir une flotte importante, s'isolaient volontairement, et les tyrans de Sicile n'avaient pas trop de toutes leurs forces pour faire face à Carthage.

Au printemps de 480, lorsqu'arriva la nouvelle que Xerxès se mettait en marche, 10.000 hoplites furent envoyés en Thessalie, avec Thémistocle, qui prenait décidément la direction de la politique athénienne. Mais on constata que les populations des montagnes de Piérie avaient déjà fait hommage au Perse : il fallait abandonner la Thessalie, désormais ouverte. Les Grecs revinrent rentrer leurs moissons et célébrer les grandes fêtes de l'été (Olympies, fêtes d'Apollon Karneios pour les Doriens). Chemin faisant, on avait reconnu les positions les plus propres à couvrir, par terre et par mer, la Grèce centrale. A la nouvelle que Xerxès était à Thermé, le roi Léonidas, avec 4.000 Péloponnésiens et 3.000 Béotiens, se porta aux Thermopyles, et le navarque spartiate Eurybiade, assisté de Thémistocle, conduisit 200-250 vaisseaux à l'Artémision, au Nord de l'Eubée. Le reste des Péloponnésiens se rassembla plus lentement à l'Isthme, mais le roi Cléombrote prit prétexte d'une éclipse de soleil (2 octobre 480) pour licencier cette force, jugeant la position suffisamment garantie par une muraille. Les Éginètes cependant avaient retenu 30 de leurs meilleures voiles, pour couvrir, avec le reste des contingents navals, les côtes du Péloponnèse contre un débarquement supposé. Les Athéniens étaient prêts, le cas échéant, à évacuer leur territoire pour sauver leur liberté.

La même éclipse qui avait intimidé les Péloponnésiens (2 octobre 480), favorablement interprétée par les mages, décida le roi Xerxès à partir enfin de Thermè. Il traversa la Thessalie, bien accueilli par les grandes familles qui gouvernaient le pays, Aleuades et Scopades, et parvint à Malis, en face des Thermopyles, le 12 octobre. Conformément au plan général, il attendit que sa flotte fût arrivée dans le golfe de Pagases, et eût detaché 400 vaisseaux pour tourner l'Eubée et forcer la flotte grecque à rentrer par l'Euripe, sous peine d'être bloquée. Mais alors de nouvelles bourrasques d'équinoxe (13, 14, 15 octobre) jetèrent cette escadre à la côte et la détruisirent au point d'annihiler la supériorité numérique des Perses sur mer. Xerxès se décida à attaquer de front, par terre et par mer (16 octobre) : il fut rudement reçu et dut prendre une journée de réflexion pour changer son plan. Sur ces entrefaites, on lui indiqua les sentiers de montagnes qui permettaient de tourner les Thermopyles, et, le 18 octobre, à midi, les grecs se trouvèrent entre deux feux. Léonidas tomba, avec 300 Spartiates et nombre de Péloponnésiens, les Béotiens rentrèrent chez eux. La flotte grecque avait encore soutenu l'assaut des Barbares, mais, au soir, apprenant par l'homme de liaison la mort de Léonidas, elle se retira par l'Euripe vers Athènes. Xerxès donna un jour de repos à ses troupes (19 octobre), puis traversa en trois jours la Béotie, qui se rallia à lui, et trouva l'Attique évacuée. Il donna alors à sa flotte l'ordre de ne pas s'attarder à ravager l'Eubée, et de tourner l'Attique, ce qu'elle fit en trois jours. Lui-même entra dans Athènes, brûla la ville pour venger l'incendie de Sardes, et, considérant le but premier de l'expédition comme atteint, envoya annoncer à Suse la nouvelle. Le 25 octobre au soir, il vit sa flotte s'embosser dans la rade de Phalère.

En face, dans les infractuosités de la côte de Salamine, était rangée la flotte grecque. Les Péloponnésiens songeaient à reculer plus loin encore, craignant toujours un debarquement perse sur les derrières des defenseurs de l'isthme. Mais Thémistocle, comprenant que le combat dans un espace resserré pouvait paralyser utilement l'habileté des Phéniciens, insista pour qu'on restât, et entraîna le navarque Eurybiade. De son côté, le roi Xerxès espérait envelopper les Grecs, et, dans la nuit ses vaisseaux se coulèrent le long de la côte attique, vers Éleusis, tandis que d'autres se préparaient à se deployer de Phalère à Salamine. Quand le matin parut (26 octobre 480), les Grecs étaient sur leurs vaisseaux prêts à combattre, mais Eurybiade, averti par les Athéniens, attendit que la brise de l'après-midi vînt jeter le trouble dans la flotte barbare qui achevait son deploiement. Alors les Grecs foncèrent, pendant que les vaisseaux appelés d'Égine venaient prendre à revers l'aile gauche des Perses.

Au soir, la flotte perse était aux deux tiers détruite. Il fallait renoncer à tout espoir de débarquement dans le Péloponnèse, et envisager l'attaque de la position formidable de l'isthme, alors que la saison avancée compliquait le ravitaillement de la grande armée dans un pays dévasté.

II

Xerxès renvoya d'abord ce qui restait de la flotte dans les villes de l'Ionie, qui devenaient sujettes à caution. Lui-même se retira vers le Nord, sous le couvert d'une force importante, et rentra en Asie (décembre 480). Il garda avec lui 30.000 hommes pour surveiller l'Ionie, ce qui lui permit de licencier la flotte. Le reste retourna avec Artabaze et rejoignit Mardonius, qui restait en Grèce : avec les contingents thessaliens et béotiens, il disposait de 60.000 hommes, avec lesquels il espérait venir à bout du Péloponnèse.

Les Grecs, après une pointe poussée dans les Cyclades, étaient rentrés dans leurs foyers pour l'hiver. Un changement s'accomplissait à Athènes, où Thémistocle voyait diminuer son influence au profit de deux ostracisés revenus d'exil, Aristide et Xanthippe : la politique athénienne se fit plus étroite. Quand le roi de Sparte Léotychide mit à la voile au printemps de 479, il ne put obtenir qu'un faible contingent athénien : ne disposant que de 110 navires, il resta à Délos, attendant d'être sûr des dispositions des Ioniens. Cependant tous les efforts de Mardonius tendaient à regagner les Athéniens : avec leur flotte, il espérait pouvoir reprendre l'idée d'un débarquement dans le Péloponnèse. Les Athéniens avaient trop souffert pour accepter l'idée d'un rapprochement avec les Mèdes, mais ils étaient irrités contre les Lacédémoniens, qui manifestaient l'intention de borner à l'isthme la défense de la Grèce.

Les Spartiates firent traîner les choses jusqu'à ce que leurs moissons fussent rentrées, ce qui permit à Mardonius, lassé de négocier, de rentrer à Athènes (juillet 479) : la population se réfugia derechef à Salamine. Cette fois les Spartiates mobilisèrent, et à leur approche Mardonius regagna Thèbes. Les Athéniens envoyèrent au roi Pausanias leurs hoplites, et permirent à leur flotte, qui avait été jusqu'alors leur sauvegarde, de rejoindre Léotychide.

Dès lors les événements se précipitèrent. Les Grecs avaient pris position au-dessus de Platées, recevant leurs ravitaillements par les défilés du Cithéron, et cherchant l'eau dans les affluents, déjà presque desséchés (août 479), de l'Asope. Mardonius essaya de leur couper les vivres par sa cavalerie, qui fut repoussée. Il dut enfin se décider à aborder de front la phalange spartiate, mais fut vaincu et tué. Artabaze, jugeant la partie perdue, emmena les 40.000 Barbares

restants, par le Nord, jusqu'à Byzance. Pausanias châtia encore Thèbes (septembre 479) pour ce qu'on appela désormais une trahison nationale, avant de licencier son armée.

Léotychide avait enfin reçu des Ioniens des promesses formelles : elles l'enhardirent à débarquer en Asie les quelques milliers d'hoplites qui montaient sa flotte. Les Perses étaient campés à Mycale, sensiblement supérieurs en nombre, mais la défection des Ioniens les prit à revers, à peu près le même jour où se livrait la bataille de Platées (août ou septembre 479). L'Ionie était délivrée, Leotychide retourna en Grèce. Mais Xanthippe et les Athéniens ne se refusèrent pas le plaisir d'aller s'assurer si le pont de l'Hellespont était bien rompu : l'hiver (novembre 479) n'arrêta pas leurs opérations et ne les empêcha pas de prendre Sestos, mais ils rentrèrent pourtant sans aller à Byzance.

Xerxès restait toujours à Sardes, et venait de voir revenir, par Byzance, l'armée d'Artabaze. Mais les nouvelles de Babylone se faisaient plus graves. Les apparences qui avaient été jusqu'alors observées pour faire du roi iranien le souverain national et sacré des Chaldéens avaient été négligées par Xerxès, et le sacerdoce babylonien, qui tenait à cette fiction, fomenta une nouvelle revolte. Il fallut employer contre Babylone l'armée revenue d'Europe (478) : la ville fut rudement châtiée et ne bougea plus, mais des années s'écoulèrent avant que le roi, dégoûté des entreprises européennes, reportât son attention vers l'Occident.

III

L'expansion iranienne avait donc trouvé des bornes vers l'Ouest. L'empire resta puissant. Au ve siècle, des palais dignes du grand roi s'élevèrent à Suse et à Persépolis. Les révoltes de satrapes furent locales et éphémères. Jusqu'à la fin du siècle, la grande monarchie orientale en imposa justement aux Grecs, et le dédain affecté avec lequel ils en parlaient souvent cacha toujours un certain respect.

CHAPITRE IV

Syracuse et les Barbares d'Occident.

I. Les Grecs d'Occident. — Syracuse et Agrigente. — Messine et Himère. — Carthage, bataille d'Himère 480. — Paix avec Carthage.
II. Hieron et Cumes, les Étrusques. — Bataille de Cumes 474. — Décadence étrusque. — Rome. — Les Iapygiens. — Marseille et les Celtes.
III. La victoire grecque.

I

En Occident, la vie des cités grecques avait été agitée par des querelles fréquentes et atroces, dont la dernière mit fin à l'existence de l'opulente Sybaris (510). Ces luttes devenaient graves au moment où surgissaient des forces barbares capables d'action cohérente et de coopération réfléchie. Heureusement que, là aussi, se constitua au moment décisif une puissance assez entreprenante pour provoquer la crise, assez solide pour la dénouer favorablement : Syracuse.

La Sicile avait été le théâtre de guerres intestines répétées entre les descendants des colons primitifs et les nouveaux immigrants : de ces guerres sortaient des tentatives d'usurpation monarchique, comme celle qui rendit sinistrement fameux Phalaris d'Agrigente. En 505, un puissant citoyen de Gela, Cléandre, s'empara de la tyrannie et agrandit ses domaines par la soumission de villes grecques voisines et de communautés sicules de l'intérieur : ces dernières lui fournissaient des recrues qui n'étaient pas méprisables. Son fils Hippocrate (498) continua son œuvre, et, quand il fut assassiné (491), le maître de la cavalerie Gélon fils de Dinomène, réprima une tentative de restauration républicaine. Il fut bientôt si fort qu'une sédition ayant éclaté à Syracuse, entre les grands propriétaires *gamores* et la plèbe, les premiers l'appelèrent dans la ville (484). Il en fit sa capitale, fortifia le quartier qui commençait à s'élever sur la côte en face de l'île d'Ortygie, transporta là la population des villes grecques et sicules qu'il détruisit. Gélon s'appuya résolument sur les éléments conservateurs, alors menacés par les haines

que flétrissait le poète Théognis (de Mégare en Sicile). Il forma avec les milices grecques, les contingents sicules et des mercenaires, une force de 200 trières, 22.000 hommes de pied et 2.000 chevaux, la première du monde grec après la confédération péloponnesienne. Théron, qui s'était rendu maître d'Agrigente (488), s'allia avec lui.

De l'autre côté du détroit, une puissance analogue s'était élevée à la fin du VIe siècle. Anaxilaos, d'origine messénienne, s'était fait tyran de Rhégium et visait à la possession du détroit. Il s'entendit avec des Samiens fugitifs d'Ionie (494) pour dépouiller Skythès, monarque de Zanklè, puis trompa les Samiens et, resté maître de Zanklè, la repeupla avec des réfugiés messéniens qui lui donnèrent le nom nouveau de *Massana* (Messine). Anaxilaos fortifia le détroit pour le fermer aux pirates, du moins aux pirates non grecs, car Denys le Phocéen et les Grecs de Lipara continuèrent à inquiéter les vaisseaux phéniciens et italiens. Anaxilaos s'allia par un mariage avec Térillos, le tyran d'Himère, et tous deux, quand Théron attaqua Himère, provoquèrent l'intervention carthaginoise.

Carthage, qui, au cours du VIe siècle, avait rencontré les Grecs un peu partout, ne pouvait voir d'un bon œil la constitution d'une puissance qui mettait en péril les villes phéniciennes de l'Ouest de la Sicile, ses protégées. On nous dit qu'il y eut entente entre elle et Xerxès. Les relations constantes, par Tyr, avec la Perse, et la simultanéité des préparatifs, rendent la chose très vraisemblable. La diplomatie perse dut savoir que Sparte avait solennellement invoqué l'aide de Gélon, et voir avec satisfaction celui-ci retenu par l'attaque carthaginoise. Les Grecs crurent à l'entente, et spontanément naquit la légende d'après laquelle la victoire d'Himère avait été remportée le même jour que celle de Salamine (26 octobre 480).

Après trois ans de préparatifs, les Carthaginois débarquèrent près d'Himère une armée énorme d'Africains, d'Ibères, de Ligures, de Sardes et d'Élymes (Siculophéniciens). Gélon, qui assiégeait déjà la ville, se retourna contre eux et les battit : le roi Hamilcar disparut dans la mêlée. Carthage n'insista pas, et Gélon de son côté se rendait compte de la difficulté d'une guerre offensive contre la grande puissance barbare : il traita (479), moyennant une indemnité de guerre.

Carthage n'a pas été plus affaiblie par la bataille d'Himère que les Perses par celles de Marathon, de Salamine et de Platées. Les Magonides ont gardé le pouvoir. Ils ont continué à étendre le domaine punique en Afrique, à tenir solidement les portes de l'Atlantique (les voyages d'Hannon en Guinée, d'Himilcon aux îles Britanniques, sont probablement postérieurs de peu à la guerre grecque). Ils ont gardé la Sardaigne, l'Ouest de la Sicile, Malte, et reçu les commerçants italiens comme par le passé. Ils sont restés en rapports suivis avec

l'Orient. Mais ils se sont abstenus, pendant 70 ans, sauf peut-être contre Marseille, d'attaquer les Grecs.

II

Gélon a survécu peu de temps à sa grande victoire (mort 478) ; son frère Hiéron lui succéda, et il semblait qu'il n'eût qu'à jouir en paix de la situation acquise : c'était un homme intelligent et nonchalant, à qui se rôle eût convenu. Mais de toutes parts maintenant les Grecs avaient les yeux fixés sur le puissant maître de Syracuse : en 474, Cumes invoqua son recours contre les Étrusques.

Nous avons vu quels progrès avait fait la puissance de ceux-ci vers l'an 500 : ils avaient débordé de toutes parts le plateau toscan, refoulé les Ombriens et colonisé la plaine du Pô jusqu'aux Alpes, enfin fait de Capoue une grande ville étrusque, qui soudoyait les peuplades montagnardes, Dauniens et autres, contre ses ennemis. Mais ils se heurtaient à une double résistance. D'un côté, la petite nation latine avait une individualité trop fortement marquée pour se laisser absorber. Rome était bien devenue, par le fait des Tarquins, une ville étrusque, et Porsenna de Clusium y était entré après eux. Mais son fils fut battu par les Latins confédérés près d'Aricie, et le Latium resta ainsi indépendant. Rome, délivrée par contre-coup, reprit la présidence de la ligue latine, que lui donnait naturellement son importance (487), et entama la lutte contre Véies. Capoue se trouvait isolée, et en lutte difficile avec Cumes, dont le tyran Aristodème avait secouru les Latins. Le sentiment de la solidarité étrusque était encore assez vivace pour amener Caeré et les autres ports étrusques à envoyer une flotte contre les Cuméens (474) : c'est alors que ceux-ci appelèrent Hiéron. Les Étrusques furent battus, leurs dépouilles envoyées à Olympie, et leur défaite célébrée par le poète Pindare, ami d'Hiéron. La flotte syracusaine occupa les Pithékouses (Ischia, etc.).

La bataille de Cumes marque nettement l'arrêt de l'expansion étrusque. La confédération des douze villes s'était déjà relâchée. Au Nord, les Étrusques conservèrent leur nouveau domaine : de ce côté, ils n'avaient affaire qu'à des peuplades sauvages, exception faite des Vénetes. Au Sud, Capoue resta, pendant une ou deux générations encore, l'avant-poste brillant de la civilisation étrusque. La Corse resta domaine étrusque, et l'échange de produits avec le monde grec subsista. Mais les farouches Tyrrhéniens cessèrent d'être une menace.

Des peuples italiens que le contre-coup de la victoire grecque

assura dans l'indépendance, le plus important était le peuple latin. Rome était une grande ville, déjà comparable aux cités d'Étrurie ou de Grande-Grèce. Une aristocratie nombreuse (300 sénateurs, 600 chevaliers) y détenait le pouvoir, et avait conservé le type étrusque. Mais à côté d'elle vivait dans la ville même (4 tribus) et dans la banlieue (21 tribus) une classe bien fournie de propriétaires, dont 4.000 assez aisés pour former une phalange de type grec, imitée de Cumes et 4.500 autres ayant les deux *jugera* (1/2 hectare) nécessaires pour servir au moins comme gens de trait. Cette infanterie, dont les dirigeants eurent besoin contre les Étrusques, et bientôt contre la poussée des montagnards, réunie dans ses centuries, fut assez forte pour élire ses chefs, demander à connaître les lois qui la régissaient, etc. Sur l'union des deux éléments, qui se répétait sans doute dans mainte ville latine, reposa la force de cette nation, unique parmi les Italiens de la plaine. Le Latium était en relations pacifiques, et assez actives, avec les Grecs et les Phéniciens de Sicile.

Les populations osques de l'Apennin n'apparaissaient pas encore menaçantes pour les Grecs. Le seul incident fâcheux en Italie fut la défaite infligée par les Iapyges à Tarente (473), mais ce peuple était trop sédentaire et trop hellénisé déjà pour être dangereux.

L'hellénisme occidental avait maintenu sa place entre les ennemis du Sud et du Nord, et assuré du même coup les communications avec la lointaine Marseille. La grande république phocéenne eut encore des démêlés avec les Carthaginois en Espagne, avec les Étrusques en Italie, mais elle bénéficia du prestige désormais acquis au nom grec. Elle garda en fait le monopole du commerce avec le vaste arrière-pays au fond duquel commençait seulement à se faire sentir la poussée celte, venue des profondeurs de l'Europe.

III

L'hellénisme triomphait en même temps en Orient et en Occident. « Que les Phéniciens, chantait Pindare, que les hordes tyrrhéniennes restent en paix dans leur patrie ! Qu'il leur suffise d'avoir été témoins du désastre honteux dont leurs flottes gémirent près de Cumes ! Qu'il leur suffise de tant de maux soufferts, lorsque le chef des Syracusains les dompta, et que, précipitant leur jeunesse dans la mer du haut des nefs rapides, il retira la Grèce d'une humiliante servitude. Si je chantais Salamine, la reconnaissance d'Athènes serait ma récompense ; à Sparte, je dirais le combat livré au pied

du Cithéron ; là comme à Salamine succombèrent les Mèdes à l'arc recourbé. Aux bords des belles eaux de l'Himère, je consacrerai aux valeureux fils de Dinomène un hymne que leur mérite la défaite des guerriers ennemis ».

Partout la Barbarie avait cessé d'être menacante.

CHAPITRE V

L'unité grecque : Olympie.

I. Le sentiment de la supériorité grecque. — La définition : Delphes et Olympie.
II. Le passé d'Olympie. — Les jeux olympiques. — Le temple et la statue de Zeus.
III. Portée de l'influence d'Olympie.

I

Les victoires de l'an 480 ont puissamment accru chez les Grecs, sinon le sentiment de leur unité, au moins celui de leur force. Un tiers du monde grec avait marché avec les Barbares par force, beaucoup d'autres avaient marché de bon cœur ou étaient restés neutres : c'était une minorité de la Hellade qui avait soutenu et repoussé le choc. La démonstration n'en était que plus probante. Les Grecs acquirent le sentiment de la supériorité de leur organisation, de leur armement, de leur entrainement militaire, et ce sentiment se répercuta dans tous les domaines de leur activité. La génération qui est née sous l'impression des guerres médiques a regardé comme allant de soi que les Grecs seuls étaient capables de progrès αὐξηθῆναι : « La race hellénique, dit Hérodote, après s'être séparée des Pélasges, faible alors et partant d'une condition médiocre, s'est accrue jusqu'à former une multitude de nations, surtout lorsqu'un grand nombre de peuplades barbares se fut réuni à elle. Je crois en outre que la race pélasgique n'a pas fait de progrès, parce qu'elle était barbare ».

Le difficile était de définir cette race grecque. La langue était le signe le plus tangible, mais certains peuples grecs de l'Ouest du Pinde parlaient des dialectes presque inintelligibles pour un Ionien du ve siècle. La religion avait un fonds commun reconnaissable, mais, dans le foisonnement des divinités grecques, chaque peuple, chaque village avait fait son choix, et le culte tournait au « joujou patriotique ». Parmi les lieux vénérés de tous, nous avons vu que Delphes était au premier rang. Mais la Pythie s'était laissée prendre

à l'appât des hommages barbares. Elle savait le Grand Roi tolérant, elle n'avait pas trop craint de pouvoir sombrer dans le désastre commun. Au moment décisif, elle avait été, sinon hostile, au moins pessimiste, avait découragé les hésitants. L'autorité religieuse qu'elle avait acquise était trop ancienne déjà pour ne pas résister à la réaction qui suivit la victoire des Grecs, mais son attitude ne fut pas oubliée. Elle ne pouvait être vraiment le foyer commun de la Grèce : on chercha ailleurs, et on trouva Olympie. La participation aux jeux olympiques devint le privilège distinctif de l'Hellène. Lorsque, quelques années après Platées, Alexandre de Macédoine se présenta pour concourir, il lui fallut exhiber un arbre généalogique d'Héraklide authentique pour être admis.

II

Olympie n'était pas une ville, mais un sanctuaire qui avait grandi sur la rive droite de l'Alphée, au confluent du Kladeos et au pied du Kronion, à quelques kilomètres de la mer. Il se trouvait dans un site verdoyant et calme, dont le caractère hospitalier contrastait avec la sauvage grandeur de Pytho. On ne sait s'il exista là une agglomération minoenne, mais le pays fut ensuite aux mains d'une population étolo-dorienne, dont les démêlés avec les voisins du golfe de Pylos ont retenti jusqu'aux oreilles des poètes homériques. Le grand dieu était Zeus, avec son épouse Héra, mais Héraklès avait été introduit par les Doriens, et le mythique Pélops passait pour le fondateur des jeux. On racontait qu'il s'était présenté chez Œnomaos, roi de Pise, comme prétendant à la main de sa fille Deidamie. Œnomaos, averti qu'il périrait de la main de son gendre, proposait une course aux prétendants, les battait grâce à d'incomparables cavales, et les tuait. Pélops vint à bout de lui par tricherie, et épousa Déidamie.

Les jeux qu'on lui attribuait, pour n'être pas isolés en Grèce, acquirent dès le VIIIe siècle une célébrité plus que locale. Les offrandes s'accumulèrent dans l'Altis, l'enceinte sacrée, autour des vieux temples de bois de Zeus et d'Héra. La protection des jeux revenait de droit aux rois de Pise, chez qui se trouvait le sanctuaire, mais l'aristocratie éléenne la leur disputa au VIIe siècle. Argos, alors dominante dans le Péloponnèse, soutint les Pisans sous Phidon, mais Sparte intervint pour les Éléens, qui combattaient comme elle les communautés arcadiennes, et leur assura la victoire. En 572, Pise fut détruite, et son territoire confisqué au dieu fournit les revenus du trésor sacré. Les autorités éléennes présidèrent désormais

les jeux, qui furent célébrés deux fois par octaétéride avec un éclat panhellénique : les juges éléens des concours s'appelèrent *Hellanodikes*. La fête réunissait tous les Péloponnésiens et d'autres encore, Athéniens, Italiotes, Siceliotes, elle était connue même en Égypte. Il est naturel qu'au moment où les Grecs vainqueurs cherchèrent un lien tangible, leurs yeux se soient tournés vers Olympie.

Tous les quatre ans, donc, des Grecs de toute origine, de Panticapée à Marseille, et de Macédoine à Cyrène, se présentaient pour prendre part, sous la surveillance des magistrats d'Élis (capitale de l'Élide, créée en 472), au grand concours. Ils se préparaient dix mois, dans les palestres au Nord-Ouest de l'Altis, à la course de chars, à la course à pied avec armes (*hoplitodromie*, depuis 520), au saut, au jet du disque, à la boxe (pancrace), à la lutte, au *pentathle* qui réunissait tous les exercices. Cependant les spectateurs arrivaient, et prenaient patience en écoutant les rhapsodes réciter des fragments d'épopées, puis les conteurs en prose (*logographes*), plus tard les sophistes. Enfin le grand jour arrivait (première pleine lune après la canicule), suivi de cinq autres. Dans le stade à l'Est de l'Altis, où pouvaient prendre place 45 000 spectateurs, les concours avaient lieu. Les vainqueurs, rentrés dans leur patrie, avaient droit aux éloges des plus réputés poètes lyriques, de Simonide, de Pindare, de Bacchylide, et pouvaient se faire ériger une statue dans l'Altis.

Il manquait encore une chose aux pèlerins venus de partout : un temple de Zeus digne de la solennité. En 472, les Éléens en confièrent la construction à Libon. Un grand temple dorique s'éleva à l'angle Sud-Ouest de l'Altis, qui ne fut achevé qu'en 456, année où le calendrier olympique fut définitivement réglé par le mathématicien Œnopide. La durée du travail s'explique par la perfection de la décoration plastique coloriée (voir t. II, p. 106) : les métopes représentaient les douze travaux d'Hêraklès, les frontons représentaient, l'un la course de Pélops et d'Œnomaos, l'autre le combat des Lapithes et des Centaures, légende thessalienne qui avait acquis une célébrité panhellénique. Puis des années passèrent avant qu'on eût réuni les ressources nécessaires pour doter l'édifice d'une statue de culte digne de lui : en 435 seulement commença à s'édifier la colossale statue chryséléphantine de Zeus, œuvre de l'Athénien Phidias.

III

Les jeux olympiques ont été la plus notable et la plus efficace des solennités de ce genre. Il n'a pas été indifférent que, tous les quatre ans, des Grecs de toute origine vinssent se réunir en paix sous la

protection de la trêve sacrée *echecheiria* qu'annonçaient les Éléens, causassent, échangeassent leurs idées et leurs productions intellectuelles les plus variées, vinssent déposer leurs offrandes dans les *trésors* qui s'alignaient au pied du Kronion et où s'égaraient parfois les cadeaux lointains d'un roi ombrien comme Arimnestos. Mais pourtant la solennité, qui avait dû sa grandeur à ce qu'elle était sous la protection de l' « acropole de la Hellade », ne perdit jamais tout à fait son caractère péloponnésien : Athènes bientôt eut des arrière-pensées de concurrence. Au temps où Olympie atteignit son apogée, rien ne pouvait plus prévaloir contre le particularisme municipal.

CHAPITRE VI

Le mouvement démocratique.

I. Le mouvement libéral. — En Orient. — En Grèce. — En Occident. — Athènes.
II. Conséquences du mouvement. — Armée. — Justice. — Finances. — La cité plus exclusive et plus autoritaire que par le passé.
III. L'individu du commun. — Le sentiment mystique.

I

Dans les États grecs, les triomphes nationaux ont provoqué un fort mouvement libéral et démocratique. La victoire était due à des puissances de nature sensiblement différente : Athènes évoluait vers la démocratie, Sparte prenait de plus en plus le caractère d'une cité aristocratique, à Syracuse subsistait la tyrannie. Mais on vit surtout que les hordes barbares avaient été repoussées par des milices marchant librement ou censées telles, et celles-ci n'en conçurent pas une fierté médiocre. Hérodote, qui, grand artiste, n'est pas un esprit supérieur et n'en reflète que mieux l'état d'esprit moyen de sa génération, écrit en parlant des premières victoires d'Athènes : « Il est évident, non par ce seul exemple, mais par beaucoup d'autres, que l'*isagorie* régime de libre discussion est une excellente chose : sous les tyrans, les Athéniens n'étaient à la guerre supérieurs à aucun de leurs voisins ; délivrés des tyrans, ils devinrent de beaucoup les premiers. Ils ont donc prouvé par là que, privés de liberté, ils n'agissaient qu'à contre cœur, comme quand on travaille pour un maître ; libres, chacun s'est mis avec ardeur à l'œuvre pour soi-même ». Le mouvement qui tendait à faire participer le plus grand nombre possible de sujets à la vie et à la direction même de l'État, déclanché déjà par les ambitions et les rivalités des grands, se précipita dans tout le monde grec.

Dans l'Ionie, la défaite des Perses entraînant *ipso facto* la débâcle des tyrans qu'ils soutenaient. A Éphèse même, ville à demi-orientale, des séditions aboutirent à l'érection d'un gouvernement semi-

démocratique. A Halicarnasse, la dynastie de la reine Artémise se maintint encore quelques années, puis des révolutions, dans lesquelles la famille de l'historien Hérodote joua un grand rôle, la renversèrent. D'une façon générale, dans tout le domaine égéen, le mouvement fut appuyé par la constitution de la ligue athénienne (478-7) ; bien que les Athéniens ne se soient pas immiscés, au début, dans les affaires intérieures des cités, leur connivence permit souvent de chasser, pour « médisme », un gouvernement antipathique. Les villes de Cypre devinrent en général des républiques à la suite de l'expédition des Grecs en 478, mais les villes de Crimée gardèrent leurs rois archéanactides. A Cyrène, la dynastie, qui avait été déjà ébranlée au VIe siècle, jeta un dernier éclat avec Arcésilas VI, puis tomba vers 466.

Dans la Grèce propre, le mouvement ne fut pas moins prononcé. A Argos, les vieux citoyens avaient été décimés par les guerres spartiates, et la démocratie s'établit d'elle-même : en même temps (468), Mycènes et Tirynthe étaient incorporées. En Élide, le mouvement qui aboutit à la création de la capitale (472) affaiblit l'aristocratie terrienne : depuis, on voit là des institutions analogues à celles de l'Athènes clisthénienne. Dans tout le Péloponnèse et surtout en Arcadie, ces changements se heurtaient à l'animadversion des Spartiates : ce fut seulement quand le grand tremblement de terre (465-4) eut déchaîné la révolte messénienne, que les Spartiates se trouvèrent un moment débordés. En Béotie, Pausanias s'était contenté de châtier les fauteurs de l'alliance avec Xerxès (479), mais l'aristocratie subsista. De même, en Thessalie, quoique Léotychide eût été demander compte de la trahison nationale (476), les Aleuades et les Scopades se maintinrent. La Crète et les pays du Pinde, jusqu'à la Macédoine, étaient trop isolés du monde grec pour ressentir le contre-coup du mouvement.

Dans l'Occident, il fut d'autant plus significatif qu'il s'attaqua aux sauveurs mêmes de la Grèce : signe que la fièvre était générale. Hiéron mourut en paix sur le trône (467), mais il avait exagéré le caractère despotique de son pouvoir, et son fils Thrasybule perdit la couronne dès 466. A Agrigente, la famille de Théron avait préparé sa chute par des luttes contre les Dinoménides. A Rhégion et Messine, la sagesse de Mikythos, tuteur des enfants d'Anaxilaos (467), ne put que retarder la catastrophe. Une ère de luttes civiles se rouvrit pour les villes siciliotes, d'autant plus dangereuse que les Sicules de l'intérieur tendaient à s'unir sous un chef entreprenant, Dukétios (t. II, p. 147) : heureusement Carthage ne bougea pas. En Italie, la secte de Pythagore était devenue une véritable association politique qui englobait l'aristocratie des diverses cités. Elle avait déjà joué un rôle dans la ruine de Sybaris. Dans la première

moitié du Ve siècle, elle succomba partout sous des révoltes violentes et obscures. A Tarente, comme à Argos, l'affaiblissement du corps des vieux citoyens, dans la guerre contre les Iapyges (473), prépara l'avènement de la démocratie. Les remous du mouvement n'ont pas atteint Marseille.

Il n'est pas besoin de pousser jusqu'au détail cette revue pour montrer combien fut générale l'évolution qui atteignit son point culminant à Athènes en 462-1.

II

Elle était très nettement dirigée contre la forme de gouvernement où les Grecs distinguaient parfois la monarchie et l'aristocratie, mais qu'ils désignaient souvent du nom de dynastique : le pouvoir absolu d'une ou de quelques grandes familles. C'est la société dans laquelle Pindare était né (520) et qu'il a passé sa longue vie (jusque vers 440) à chanter : il a vu avec amertume cette société s'effriter pour faire place à la πόλις. Le mouvement qui l'ébranla n'excluait pas la monarchie sous la forme de la dictature militaire temporaire. Il respecta presque partout les privilèges de la richesse, ou tout au moins de la propriété, accessibles à tous. Au reste la masse était forcée de se servir de ces instruments de gouvernement. Mais précisément, au lieu de s'incliner devant eux comme devant des faits naturels, on les considéra désormais comme des systèmes politiques dont on discutait les avantages comparés. En fait, le contrôle sur le pouvoir, allant parfois jusqu'à l'exercice même du pouvoir, passa aux mains de la majorité, qui fut censée représenter le tout : ἐν γὰρ τῷ πολλῷ ἔνι τὰ πάντα.

La force militaire principale resta aux mains de la population aisée, qui pouvait se fournir de l'armure lourde de l'hoplite. Là où le péril national força de recourir largement à la basse classe qui ramait sur les trières, comme à Athènes, le mouvement fut particulièrement accentué.

Les magistrats, les corps politiques, gardèrent souvent la juridiction, surtout quand le châtiment revêtait le caractère d'une expiation religieuse, comme en cas de crime de sang. Mais dans la règle il y eut appel à l'assemblée populaire, ou aux jurys qui en étaient l'émanation directe.

La gratuité des fonctions publiques maintint les privilèges de fait de la richesse. Mais ils furent achetés par de lourdes obligations, que jadis les riches s'imposaient librement, mais qui devinrent des devoirs stricts (*liturgies*), entretien des fêtes publiques (*chorégie*), des bâtiments de guerre (*triérarchie*), etc.

L'État grec est devenu par cette transformation plus exclusif et plus autoritaire. Les gouvernements antérieurs considéraient la masse comme des sujets dont il ne leur répugnait pas de voir s'accroître le nombre. A présent que tous sont associés au pouvoir, tous surveillent d'un œil jaloux l'entrée dans l'association : Sparte se faisait déjà remarquer par la parcimonie avec laquelle elle naturalisait, et Athènes expulsera bientôt durement (445) tout citoyen dont la naissance est suspecte. L'étranger domicilié est astreint à un long stage comme *métèque*. Et l'esclave que le droit de la guerre, universellement reconnu et pratiqué, jette dans la cité, loin d'y être au moins accueilli, comme jadis dans la famille, en membre plus humble, ne peut y faire entrer, en cas d'affranchissement, que son deuxième ou troisième descendant.

D'autre part, les gouvernements antérieurs, tout en contrôlant les communautés subalternes, les laissaient subsister volontiers comme auxiliaires. A présent que le gouvernement de tous devient l'affaire de chacun, la vie politique prime l'attachement qui faisait vivre ces communautés, et les tue lentement. Elles ne résistent que quand elles ont un caractère international, qui force la cité à traiter de puissance à puissance. Mais la tribu n'est plus qu'une circonscription administrative, et la famille, la grande famille, se dissout : le droit criminel ne reconnaît plus sa solidarité. Reste la famille étroite, où, le gouvernement restant aux mains des hommes, la femme sera moins libre que dans l'antique γένος. L'État intervient par ses règlements jusque dans l'éducation de l'enfant.

III

L'individu du commun s'est-il trouvé bien ou mal du changement ? Il a été enserré dans un réseau de cités où, en dehors de sa cité natale, il n'a plus guère trouvé nulle part sûreté et protection. Dans cette cité même, il a eu à faire face, outre le service militaire, à des obligations multiples que la foule, à la vérité, acceptait sans peine. Mais il a été délivré de tutelles gênantes. Il a été sensible tout de suite à la fierté, aux égards que lui assurait sa situation nouvelle, et qui rejaillissaient jusque sur l'esclave : « A Athènes, écrit un pamphlétaire, un esclave ne se dérangera pas pour vous, on ne peut le frapper. La cause en est simple : si on pouvait frapper un esclave, il arriverait qu'on frapperait des gens du peuple, que rien ne distingue, dans la rue, des esclaves ». Et très vite, après l'honneur, l'individu a goûté les profits du pouvoir.

Aussi le sentiment mystique est-il en baisse. On reste fidèle aux

anciens usages, on s'attache aux dieux qui personnifient la patrie, mais, si les dieux anciens ne suffisent plus, on n'en cherche plus de nouveaux. Ces aspirations ne se rencontrent plus que chez les esclaves, chez les femmes, chez ceux qui vivent en marge de la cité. Tout mouvement religieux nouveau devient suspect, est puni même par les autorités. C'est le signe des temps. L'individu grégaire, la bête de troupeau, place désormais ses espérances dans les biens d'ici-bas, et sa confiance dans les institutions qui promettent de les lui assurer.

CHAPITRE VII

La richesse privée

I. Conditions économiques. — Retour sur le passé. — Questions monétaires.
II. La classe moyenne grecque. — Nature du capital. — Le prêt à intérêt. — Riches et pauvres. — Les conditions locales.
III. Orient et Occident barbares. — L'hoplite grec.

Il faut s'arrêter ici pour voir dans quelles conditions matérielles s'est réalisé la forme que l'Idée, sanctionnée par la Force, avait donnée à l'État grec.

I

A l'origine, les rares pays civilisés, Égypte, Chaldée, ont formé autant de domaines économiques séparés : les communications, quand elles existaient, étaient trop rares et trop lentes pour produire des réactions suivies, et ne servaient guère qu'à propager quelques produits exceptionnels, comme l'étain, l'ambre, etc. Au milieu du deuxième millénaire av. J.-C., l'Égypte, la Syrie, la Chaldée et la mer Égée forment déjà un domaine économique assez uni, où le cabotage se fait régulièrement. Au VIII[e] siècle s'est ajouté à ce commerce maritime un commerce continental qui relie les bords du plateau iranien à la Grèce, en même temps que la navigation a atteint Tharsis (l'Espagne). Au VI[e] siècle, la colonisation grecque a étendu le débouché maritime de ce commerce continental à toute la Méditerranée, fait entrer largement la Grèce et l'Italie dans le courant, touché la Gaule. Le commerce maritime primitif se passait de monnaie, le commerce continental en a créé le besoin et provoqué l'invention, la colonisation grecque en a répandu partout l'usage. Vers 480, le métal monnayé est, dans tout le domaine méditerranéen, l'instrument courant des échanges, et l'étalon usuel de la valeur des objets matériels.

Dès l'origine, les peuples sortis des premiers degrés de la barbarie ont eu des unités de mesure fournies par la nature pied, boisseau, etc. , dont un système de numération, sexagésimal ou décimal, fournissait les multiples et sous-multiples. Les unités de longueur étaient le pied, la coudée, etc., et les unités de surface en dérivaient généralement. Mais il n'est pas prouvé que les unités de capacité *médimne* = 1/2 hectolitre, *métrète* aient été dérivées, par l'intermédiaire des unités de volume, des unités de longueur. Quant aux unités de poids talent = 30 grammes, mine = 1 livre , elles ont été fournies par les métaux, cuivre, argent, or. Lorsque la monnaie apparut, le premier métal employé fut l'*electrum* alliage d'or et d'argent de la Lydie. Mais bientôt on frappa couramment le cuivre fourni par Cypre et par l'Étrurie , l'argent fourni par les pays au Sud-Est de la mer Noire, puis par Tharsis, enfin par le Laurium , l'or fourni par l'Etbaye, au Sud de l'Égypte, plus tard par l'Inde et par le Pangée). Naturellement on se servit des unités de poids courantes, mais celles-ci étaient trop considérables pour les métaux précieux, et on divisa la mine en 50, 80, 70, 100 parties, pour avoir le *shekel*, le *statère*, la *drachme*, de poids égal environ à nos pièces de un ou deux francs.

Il fallut tenir compte aussi de la valeur relative des métaux, dont la fixation originelle, en Chaldée, comporta une certaine part d'arbitraire : l'argent valut 600 fois le cuivre, l'or 6 fois l'argent. Naturellement cette valeur relative fut soumise à des fluctuations, dues surtout à ce que l'argent est devenu plus commun : mais la fixation originaire fit toujours sentir son influence, et l'on s'arrangea pour que l'argent valût à peu près 300 fois le cuivre, et l'or 12 fois l'argent. Dans les pays bimétallistes comme l'empire perse où l'on frappait à la fois or et argent , il fallut s'arranger en outre pour que les unités d'or ou d'argent fussent entre elles dans un rapport simple : le *darique* d'or valut 20 fois le *sicle* *shekel* d'argent. Ces principes ont été appliqués dans les divers systèmes monétaires usités, et les rendent assez semblables les uns aux autres.

Quant à la valeur des objets, il ne faut pas s'étonner qu'au début, elle ait été très basse par rapport au métal monnayé. En Grèce, au VIe siècle, un bœuf valait 10 drachmes, le médimne de blé valait 1 drachme, et en Orient nous trouvons des valeurs plus basses encore : à Éléphantine, au Ve siècle, nous voyons un manteau précieux coûter 28 1/2 shekels, un miroir de bronze 1 1/2 shekel, etc.

II

Il fallait rappeler ces principes pour pouvoir passer à l'étude de la richesse privée. Nous nous placerons d'abord en Grèce, où nos

renseignements sont plus abondants, et nous prendrons cette classe moyenne dont la condition est opposée par le Solon d'Hérodote à celle du riche Crésus, comme l'idéal de la félicité humaine.

Ce Grec de condition moyenne a, par définition, un certain capital, soit qu'il l'ait hérité de son père, soit qu'il l'ait eu comme dot s'il est marié, et il l'a souvent augmenté par son labeur. Ce capital consiste communément en terre, la terre étant encore la seule richesse considérée normalement par le législateur. Il est modeste : le Spartiate se contente de pouvoir apporter, de ses champs, sa quote-part aux repas publics, et l'Athénien ayant le cens d'hoplite (voir plus haut) a un revenu brut de 200 médimnes *euboïques* (100 hectolitres), dans un pays où l'hectare rapporte 10 hectolitres, et où la terre se repose au moins un an sur deux.

Avec la terre, le Grec de condition moyenne, qui à Athènes s'appelle un *zeugite*, a un certain capital d'exploitation, lequel comporte déjà un ou deux esclaves. Le servage est courant en Grèce (*mnoïtes* en Crète, *hilotes* de Sparte, *penestes* de Thessalie), mais l'esclavage proprement dit, alimenté par la guerre et la piraterie, est déjà assez répandu pour que, dans le Péloponnèse, un tarif normal ait été fixé pour la rançon des prisonniers : ce tarif est d'ailleurs de 200 drachmes, prix énorme pour l'époque. Enfin, notre Grec a quelque argent, mais cet argent a le caractère d'un fonds de roulement, qui s'augmente par la vente des produits du sol, diminue par les dépenses journalières, mais ne peut que servir d'appoint, et non d'assiette solide à l'économie d'une famille. Cela tient à la difficulté du placement de l'argent.

Le prêt d'argent a été connu de toute antiquité en Chaldée, et a été fréquent en Grèce dès l'apparition de la monnaie ; le prêteur a demandé des intérêts pour se dédommager de la privation momentanée et se couvrir du risque couru. Mais l'opération a longtemps eu un caractère usuraire (18 0/0 est un intérêt petit en Grèce au VIe siècle, on trouve jusqu'à 60 0/0 en Égypte au Ve siècle). Visiblement, le prêteur ne compte guère retrouver son capital et se nantit régulièrement d'un gage. Ce gage peut être la personne du débiteur : l'esclavage le permet. Plus généralement il est sa terre. Plus exactement, le débiteur engage pour un temps plus ou moins long une partie des revenus de sa terre. La terre elle-même est un capital produisant un revenu permanent et à peu près régulier, dont on ne se dessaisirait contre une somme d'argent que si l'argent, précisément, avait le même avantage. Cet état de choses explique pourquoi, en Grèce, ceux qui se sont trouvés détenteurs de la richesse lors de l'apparition de la monnaie, en général les grands propriétaires, ont maintenu si fréquemment dans leur dépendance le paysan propriétaire, sans que cependant cette classe ait jamais disparu.

Le prêt à intérêt s'est acclimaté peu à peu avec la vente de la terre : les deux faits sont solidaires. C'est en matière de prêt sur hypothèque qu'on rencontre le plus tôt un taux d'intérêt modéré (8 0/0 en Grèce au ve siècle, 8 0/0 puis 4 0/0 à Rome au ive). Mais le placement dans l'industrie ne pouvait se pratiquer tant que la petite industrie existait seule. Quant au placement dans le commerce maritime, il comportait tant d'aléa qu'il a exigé encore longtemps un taux énorme (33 0/0 est normal à Athènes, même au ive siècle).

Dans ces conditions il n'y a de grandes fortunes en Grèce que les grandes propriétés foncières. On ne voit pas encore des masses d'esclaves employées dans des fabriques. Et le jeu du crédit est encore trop rudimentaire pour que se constituent de grandes fortunes d'argent, même à Éphèse, qui cependant semble avoir pris l'avance à cet égard.

La masse pauvre, qui vit de son travail, se compose en grande partie de journaliers agricoles (*thètes* à Athènes). Dans les villes, des artisans arrivent à une petite aisance, surtout dans certaines professions : les médecins sont privilégiés, Démocède de Crotone s'est fait à Égine jusqu'à 1 talent (d'argent) de revenu. Plus tard seulement, la concurrence servile deviendra écrasante pour les classes laborieuses.

Avant tout, la situation économique est encore très dépendante des circonstances locales. Le commerce, qui est presque exclusivement maritime, est encore une entreprise des plus dangereuses : la piraterie fleurit toujours sur l'Archipel. C'est le commerce du blé qui se développera d'abord, avec l'accroissement de la population dans la Grèce propre, car elle est en somme un pays stérile (blés du Pont). Bien des États ne frappent pas de monnaie : la monnaie de fer des Spartiates ne deviendra une singularité qu'à l'époque suivante. Ceux qui battent monnaie le font suivant des systèmes très variés : seuls, le système milésiaque, le système euboïque, le système phidonien ou éginétique atteignent une certaine expansion (les mesures éginétiques sont aux mesures euboïques comme 4 est à 3). Tout cela indique que la monnaie sert encore avant tout aux échanges locaux.

III

Dans l'Orient persique, nous ne rencontrerions pas cette classe moyenne rurale qui caractérise le monde grec. En beaucoup de lieux, la grande propriété domine, développée par les dons des rois à leurs principaux serviteurs : la Cappadoce s'est iranisée ainsi. La masse

de la population rurale vit dans un état de communauté dont les bourgs d'Égypte offrent le type le plus achevé. Il y a de grandes villes telles que la Grèce n'en connaît pas l'équivalent, Sardes, Tyr, Memphis, Babylone, Ecbatane. Là vivent de nombreux artisans libres. Le commerce continental se fait par caravanes, c'est-à-dire par association : en Lydie seulement, on trouverait des marchands vraiment opulents (Pythios, en 480, possède 2.000 talents d'argent et 4.000.000 de statères d'or). Carthage seule présente de grandes fortunes commerciales, grâce aux marchés barbares dont elle se réserve le monopole.

En Italie, nous trouverions un état de choses plus analogue à celui qui caractérise le monde grec. En Étrurie, la grande propriété et le servage rappellent la Thessalie. Mais, dans les villes du Latium, de l'Ombrie, de la Iapygie, il y a une forte classe de paysans propriétaires : à la vérité, nous ne constatons le fait que pour Rome. Avec les montagnards de l'Apennin et des Alpes, nous entrons dans le domaine des peuples proprement barbares.

Le personnage dominant de l'époque est donc le zeugite grec : c'est lui qui a vaincu dans les guerres médiques. L'évolution qui a donné à l'État grec la forme que nous savons est en partie son œuvre, et, en gros, il en est satisfait. En gros seulement, car il est propriétaire, et le gouvernement de la masse pauvre lui serait suspect. Or, il a le nombre, et, comme hoplite, la force militaire. Le zeugite devient une manière d'aristocrate : comme tel il protégera, contre l'État démocratique, l'élite, à laquelle nous allons nous consacrer maintenant.

CHAPITRE VIII

Les sophistes et la civilisation du Ve siècle.

I. L'élite. — Le sophiste, son ubiquité, sa vogue, sa caractéristique. — Critique. II. Spécialistes. — Art. — Science. — La sophistique et la civilisation.

I

Ce n'est pas, en effet, la bête de troupeau qui nous intéresse, ce sont les hommes qui ont rendu importantes les destinées politiques des petites cités grecques et qui ont été vraiment nos prédécesseurs. La Grèce en avait déjà produit bon nombre au VIe siècle, dont le souvenir, plus ou moins déformé, s'était gravé dans la mémoire des hommes, — et elle n'était pas près d'en manquer. Qu'allaient-ils devenir en présence du renforcement puissant de l'instinct grégaire, matérialisé par la cité ? Ceux qui étaient portés vers l'action, vers la lutte, trouveraient de nouvelles occasions de vivre leur vie tragique : l'Athénien Thémistocle venait d'en donner un exemple fameux. Mais ceux que leur tempérament tournait vers la réflexion, vers la vie contemplative ? Il y avait toujours, depuis les Sept Sages, des gens appartenant à cette sorte bizarre, et ils furent d'abord inquiétés par le mouvement. Héraclite vécut à Éphèse cette époque (vers 460), et ses contemporains, s'ils suivirent mal ses spéculations, connurent tous sa sombre humeur. Mais l'instinct combatif reprit le dessus, et la réaction fut mesurée au péril : le même Héraclite n'a-t-il pas prêché que « la guerre est la reine de toutes choses » ? Des temps durs s'annonçaient pour le penseur.

Il s'est trouvé des hommes qui, loin de perdre la tête, ont envisagé la culture et l'intelligence comme une arme dans la mêlée sociale, arme qu'ils ont forgée et ciselée, non pour eux-mêmes, mais pour la vendre à la jeunesse qui sortait des écoles élémentaires et ne pouvait se vouer aux patientes études. Les Grecs les ont opposés aux anciens sages (σοφοί) en les appelant les professionnels de la

sagesse, les sophistes (σοφισταί). La différence est à peu près celle qui existe entre « intelligent » et « intellectuel », et implique, dans le second mot, une nuance d'ironie. « On ne fait pas métier d'être intelligent », disaient les hommes d'esprit. C'etait vrai jusqu'à un certain point : mais les sophistes sentaient que l'intelligence n'est pas donnée à tous et que, n'en déplaise aux idéalistes politiques, elle confère des droits spéciaux.

Les sophistes n'arrivèrent pas tous à une égale renommée, et peu d'entre eux ont laissé un nom. Protagoras d'Abdère parut à Olympie vers 456 et participa à la colonisation de Thurium en 444 (cf. vol. II). Hippias d'Élis et Prodikos de Céos ont été ses contemporains. Gorgias de Leontini était aussi vieux, mais il ne vint à Athènes qu'en 427 et vécut jusqu'au IVe siècle. Ces quelques noms, ces quelques dates suffisent à montrer que le sophiste apparut simultanément sur les points les plus divers, sans influence réciproque, et qu'il est bien le produit caracteristique du mouvement social.

Son action fut rapide, puissante, éphémère. Platon nous a rendu familière la venue de Protagoras à Athènes. On apprend que le grand homme est là, et en un instant la nouvelle a fait le tour de la ville. Il est descendu chez Kallias : Socrate y va. A son entrée, il voit le maître entouré de disciples qui s'attachent à ses pas, s'écartent respectueusement quand il fait demi-tour, et boivent ses paroles. Le tableau, pour être poussé à la caricature, n'en atteste pas moins la puissance du sophiste.

Ce qui relie tous ces hommes, c'est d'abord leur virtuosité oratoire et dialectique : mais, à Élée, Xénophane (VIe siècle), puis Parménide (début du Ve siècle), avaient fait aussi bien. Mais il y a aussi le fait qu'ils se déclarent prêts à parler de tout, ont des théories sur tout, et les présentent à la première sommation. Enfin, par une innovation hardie, ils font payer leurs conférences et leurs leçons.

Les sophistes ont été en général des hommes d'une haute honorabilité, et leur intention était sincère de défendre les droits de l'intelligence. Mais ne faisaient-ils pas fausse route ? Était-ce vraiment mettre bien haut la pensée humaine que d'en faire une arme contre la masse ? L'intellectuel berne la foule, puis s'en va en ricanant : en réalité ne vient-il pas de prostituer sa supériorité, et de se faire esclave ? Avoir eu l'idée que la sophistique faisait courir un péril mortel à l'intelligence même, avoir consacré toute sa force logique à creuser cette idée, l'avoir imposée à ses contemporains, voilà ce qui devait rendre immortel l'Athénien Socrate.

II

Cependant que les sophistes, à Olympie et ailleurs, éclipsaient les rhapsodes, les hommes qui avaient porté déjà si haut la civilisation grecque continuaient à travailler et la portaient, artistes ou savants, plus haut encore.

Dans l'art, l'architecture avait déjà atteint son apogée, et même le temple d'Olympie ne pouvait éclipser les temples de la petite ville de Poseidonia (Paestum). Mais la sculpture, au VI[e] siècle, même vers 490, restait empreinte de convention et de gaucherie (voir les frontons d'Égine) : pour la première fois, à Olympie, le sculpteur apparait parfaitement maître de la matière. Encore reste-t-il quelque raideur : l'école attique, après une génération de repos explicable (490-450), la fera disparaitre. Déjà la peinture, avec Polygnote de Thasos (vers 470), s'est essayée aux grands sujets. Poésie et musique ont encore marché de pair dans les œuvres de Simonide, de Pindare, de Bacchylide : après commencera à se dessiner le divorce dont l'une et l'autre souffriront. Mais déjà la prose d'art fait concurrence à la poésie : le premier livre en prose qui passera à la postérité est l'œuvre d'Hérodote.

Même activité dans la science (cf. t. II, p. 211). Les Pythagoriciens continuaient leurs travaux mathématiques, et les arguties des Éléates forçaient peu à peu l'esprit grec à la rigueur. Dans l'astronomie, Œnopide à Olympie (456), Méton à Athènes (433), corrigeaient les conceptions qui avaient faussé le calendrier. L'ensemble des phénomènes que présente la matière inanimée occupait Empédocle d'Agrigente (vers 460) comme Anaxagore de Clazomène (vers 450), comme elle occupera les philosophes d'Abdère, mais ici les progrès étaient encore bien lents. En revanche des écoles médicales comme celles de Cos et de Cnide s'élevaient à des idées vraiment scientifiques au temps d'Hippocrate (vers 440). L'étude de l'homme social, enfin, après nombre de travaux préparatoires, produisait une grande œuvre historico-géographique : celle d'Hérodote.

Hérodote était né à Halicarnasse vers 480, mais il se fit Athénien et alla chercher à Thurium (444) les loisirs nécessaires pour écrire son « Histoire ». Son mérite consiste à avoir trouvé un fait assez important pour que mille autres se groupassent autour de lui, assez précis pour que ce groupement fût naturel : ce fait est la lutte de l'Orient et de la Grèce. Mais (il se complaît dans les digressions) le fait central n'est au fond, pour lui, qu'un prétexte à raconter tout ce qu'il a recueilli d'intéressant sur les principaux peuples barbares et grecs. Un mélange unique d'unité et de variété a fait le succès de son œuvre : grande œuvre d'art, mais où la vérité, respectée dans

l'ensemble, n'est pas assez recherchée dans le détail. Thucydide s'en apercevra.

Tous ces artistes, tous ces savants, ne trouvaient plus les puissants amis qui se chargaient d'accueillir et de recueillir les œuvres d'un Pindare, mais les leurs pénétraient plus loin peut-être dans le public : des bourgeois d'Athènes se faisaient faire des répliques des œuvres de maîtres, et achetaient pour une drachme les œuvres d'Anaxagore. Au surplus, la race était trop bien douée pour que l'intelligence humaine eût grand besoin d'être défendue contre l'hostilité ou le dédain des brutes. Les sophistes et les spécialistes ont donc vécu côte à côte, presque sans contact (voir pourtant le petit traité sophistique περί τέχνης, œuvre d'un médecin). Mais les spécialistes, en Grèce comme ailleurs, étaient souvent, en dehors de leur art ou de leur science, d'assez pauvres gens, et c'est des sophistes que part le grand travail de synthèse qui a fait sentir le prix inestimable de leurs œuvres à la postérité la plus reculée.

Ce travail de synthèse s'est fait à Athènes.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.

Livre I. L'empire égyptien et la civilisation mycénienne (j. v. 1150).

I. Egypte et Chaldée ... 1
II. Expansion de la civilisation chaldéenne ... 7
III. Expansion de la civilisation égyptienne ... 13
IV. Orient et Occident ... 19
V. La première civilisation européenne ... 25
VI. Les Grecs ... 31

Livre II. L'empire assyrien et la civilisation homérique (1150-650).

I. Le premier essor de l'Assyrie ... 35
II. Le deuxième essor de l'Assyrie ... 39
III. Le troisième essor de l'Assyrie ... 43
IV. La route d'Asie-Mineure et l'Ionie ... 47
V. Les poèmes homériques ... 51
VI. La société grecque à la veille de la colonisation ... 55
VII. Le monde oriental au temps des Sargonides ... 59
VIII. La colonisation grecque ... 65

Livre III. L'époque de Sybaris et l'empire perse (700-510).

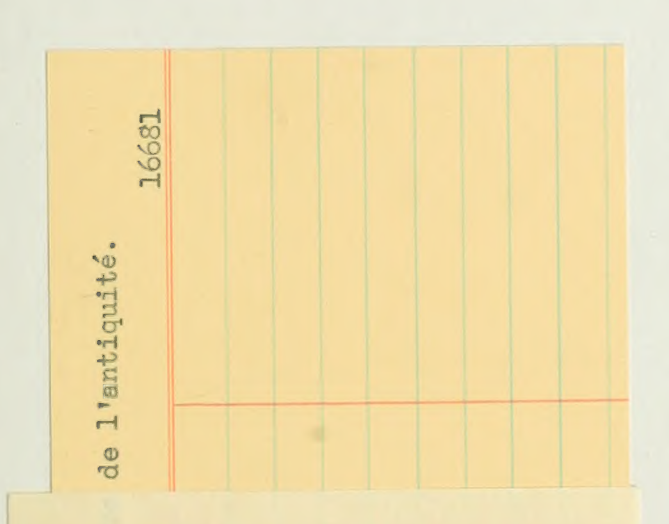
I. La civilisation grecque : Delphes ... 69
II. L'État grec : la tyrannie ... 73
III. L'individu grec : le mysticisme et les Sages ... 79
IV. L'art et la science grecs ... 83
V. L'Orient jusqu'à la conquête perse ... 89
VI. L'empire perse ... 95
VII. Le judaïsme ... 101
VIII. Carthage et les Étrusques ... 105

Livre IV. La grande époque grecque (550-450).

I. Sparte et le Péloponnèse 111
II. Athènes et la Perse 117
III. La grande guerre médique (480-479) 123
IV. Syracuse et les Barbares d'Occident 129
V. L'unité grecque : Olympie 135
VI. L'État grec, la démocratie 139
VII. La richesse privée 145
VIII. Les sophistes et la civilisation du v[e] siècle 151

Table des Matières 155

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, 23, BOULEVARD CARNOT


de l'antiquité. 16681